This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

1. Nance (Rubin, G...)

AN
(Dub. G)
Mongez

VIE PRIVÉE

DU

CARDINAL DUBOIS.

VIE PRIVÉE

DU

CARDINAL DUBOIS,

Premier Miniſtre, Archevêque de Cambrai, &c.

A LONDRES.

1789.

MRS

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
163914B
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1942 L

AVIS
DES ÉDITEURS.

Le Public doit compter sur la vérité des faits rapportés dans ces Mémoires : on en a extrait le plus grand nombre, & sur-tout les détails de la Vie privée du Cardinal, *d'un Journal composé par son Secretaire intime. Ce manuscrit, après avoir passé dans plusieurs mains, & après avoir été négligé pendant soixante ans, est enfin tombé dans les nôtres ; nous nous hâtons d'en faire jouir le Public.*

Le Cardinal Dubois *a eu le même sort que l'illustre* Sulli. *Tous deux ont eu pour historiens leurs Secretaires ; on sait que rien n'échappe à ces hommes dont les Grands ont perpétuellement besoin.*

La vie publique du Cardinal Dubois *ayant été négligée dans notre manuscrit, nous avons eu recours aux sources connues. Nous ne citerons ici que* la vie du Régent *&* l'histoire de la Régence.

On pourrait cependant nous accuser d'une ingratitude marquée, si nous ne rendions justice aux Mémoires du Chevalier de Ravanne. *Les détails qu'ils renferment sur notre Prélat, ont trop de conformité avec nos renseignements*

ſecrets, pour ne pas en faire une mention particuliere.

Pour mettre les Lecteurs à même de juger notre travail & le manuſcrit du Secretaire, nous allons tranſcrire une partie de ſa Préface, en conſervant fidélement ſon ſtyle trivial, ſes expreſſions familieres, & en faiſant obſerver qu'il l'avait compoſé par l'ordre du Cardinal de **Fleuri** *auquel il eſt dédié.*

PRÉFACE

QUI se trouve à la tête de la Vie du Cardinal Dubois, *composée par son premier Secretaire.*

» JE ne composai cet Ecrit. . . . . que pour intimider Madame sa Succession, qui ne voulait point entendre parler de gratification, & par une espece de vengeance de ce que ce premier Ministre, duquel j'avais été le premier Secretaire pendant sept ans, n'avait rien fait pour moi pendant sa vie; de sorte que je me trouvai obligé à sa mort de travailler sur nouveaux frais, & de recommencer à égratigner le papier en qualité de Commis des Affaires étrangeres.

» J'envoyai donc cet échantillon, qui consistait seulement en deux ou trois pages de l'histoire de son origine, à M. *Dubois*, Secretaire du Cabinet du Roi, Directeur des ponts & chaussées, & frere de feue cette Eminence. Il le montra à son fils, M. l'Abbé *Dubois*, Chanoine de Saint-Honoré, & tous deux jettant feu & flamme, & piqués jusqu'au vif, vinrent trouver M. le Comte de Morville, qui était pour lors Secretaire d'Etat. Ce Ministre me fit appeller dans son cabinet, & me représenta en particulier le

danger auquel je m'exposais, si M. le Duc d'Orléans Régent venait à être informé de ma témérité. Je répondis que je n'avais fait que le commencement de cette vie, que mon seul motif avait été de donner l'allarme aux héritiers, afin de les faire cracher au bassin : que quand même j'aurais eu dessein de tracer cette histoire toute entiere, je n'aurais jamais touché par rapport à S. A. R., à rien qui eût pu lui déplaire ; mais au contraire, tout ce qui aurait pu prouver jusqu'à quel point son vaste génie & ses lumieres supérieures se faisaient respecter & craindre de toute l'Europe.

Ce Prince mourut le 2 Décembre suivant : comme je n'avais plus rien à craindre de sa part, & qu'au reste je ne faisais aucune mention, & que je ne compromettais en rien S. A. R., j'envoyai pour étrennes à M. *Dubois* les scenes comiques qu'il avait eues avec son frere, le Cardinal, & qui furent aussi communiquées à son fils, le Chanoine. J'avois pris pour texte ces vers d'Horace : *Odi profanum vulgus & arceo.* Ils vinrent tous deux de nouveau à la charge chez M. le Comte de Morville, qui ne les écouta point ; & après les avoir laissé rôder dans son anti-chambre, leur dit enfin que le meilleur conseil qu'il avait à leur donner, était de me récompenser, & de me donner

une ſomme d'argent pour amortir cet ouvrage.

» Ils ſuivirent ce conſeil, & laiſſerent couler quelque temps, pour faire voir que cela venait d'eux, & non pas par inſtigation. Enfin, M. le Chanoine *Dubois* m'envoya prier de lui aller parler à la Sur-intendance à Verſailles; j'y allai : il commença par me faire une longue exhortation en bredouillant, & il me reprocha le peu de charité chrétienne que j'avais eue, que dans mon écrit j'avais appellé ſon pere *Cuſſiſſe*, c'eſt-à-dire, Apothicaire; (ce terme lui tenait fort au cœur) qu'au reſte, ſon pere & lui me pardonnaient volontiers, vu qu'ils croyaient que je n'étais pas le ſeul Auteur de cette Piece; mais que l'Abbé de Chaulieu, Aumônier du feu Cardinal *Dubois*, y avait travaillé conjointement avec moi, ce qui, dans le fond, n'était pas vrai. Cependant, ils le ſoupçonnaient ainſi, parce qu'il y avait quantité de paſſages latins & de l'Ecriture-Sainte, & qu'ils ne ſavaient pas que j'ai fait toutes mes études, ma rhétorique, ma philoſophie & ma théologie. Enſuite, ce dévot Abbé me lâcha affectueuſement deux ſacs de mille livres chacun, bien comptés; & moi, par reconnoiſſance, je lui remis en main la minute de ces ſcenes comiques.

» Je me trouve donc aujourd'hui dépourvu de toutes minutes & mémoires. Le temps s'eſt écoulé, la mémoire s'eſt effacée, le chagrin m'a ſurmonté en voyant le peu de juſtice que l'on m'avait rendu. Cependant il faut que je faſſe préſentement par obéiſſance ce que j'ai fait autrefois par déſeſpoir & par vengeance. Mais puiſque je dois obéir, obéiſſons de bonne grace. J'ai fait des recherches exactes de tout ce qui a précédé le temps auquel j'arrivai en Hollande. Je ſuis ſur-tout maître du terrein & du champ de bataille au ſujet de tout ce qui s'eſt paſſé depuis la régence juſqu'à la mort de Son Eminence, que j'ai accompagnée en qualité de Secretaire dans ſes ambaſſades extraordinaires à La Haye & à Londres, & dont j'ai vu toutes les intrigues & toutes les ſcenes : *Hoc opus, hic labor eſt.* . . . . . .

HISTOIRE

DU

CARDINAL DUBOIS,

Premier Miniſtre, Archevêque de Cambray, &c.

GUILLAUME DUBOIS naquit à Brives-la-Gaillarde, en Limouſin, le 6 Septembre 1656, de *Jean Dubois* & de *Marie Dujoyeu*. Il fut baptiſé le 24 du même mois. Cette date nous apprend quel fondement on doit faire ſur le témoignage de ceux qui ſoutenaient que le Cardinal n'avait pas même reçu le premier des Sacrements. Quant au ſecond, la Confirmation, nous n'avons aucun moyen, aucun renſeignement qui puiſſe démentir les Ecrivains ſatyriques.

Son grand-pere étoit Béarnais. Ayant enlevé une ſomme d'argent, il quitta ſa patrie & s'établit à Brives, où il fit une petite fortune. De ſes deux enfants, l'un fut Médecin, l'autre Apothicaire & pere du fameux Cardinal. On aſſure que celui-ci ſuivit quelque temps la profeſſion de ſon pere (1), mais qu'il s'en dégoûta bientôt &

(1) *Note fidélement copiée ſur le Manuſcrit compoſé par le Secretaire.* » Celui-ci étant né ſous une heureuſe étoile, & étant deſtiné aux plus grandes choſes, ne ſe ſentit dans ſa jeuneſſe aucun goût pour le parti de la ſavonette ni pour celui de la ſeringue, il ne fut point tenté de ſuivre les traces de M. Dubois, ſon frere, qui, vêtu d'un manteau

l'abandonna entiérement à un frere qui parut depuis sur la scene, & fixa pour quelques instants les yeux des Courtisans.

---

gris comme un pieux Samaritain, portait dévotement aux malades le bouillon des deux sœurs au bout d'un bâton. C'était lui qui purgeait la Communauté des Récollets de Brives; & il ne lui manquait plus, pour faire une fortune pareille à celle d'Arlequin, que de purger les Treize-Cantons.

» Cependant, comme il est bon de tout savoir, notre jeune futur Abbé, à l'âge de douze ans, essaya & goûta pendant quelque temps de la profession de Mousquetaire à genoux, & donnait les clysteres adroitement & proprement. Il n'eut pas beaucoup de peine à apprendre les exercices d'un Gouverneur du Pays-Bas: car pour être un parfait Apothicaire dans une petite ville comme Brives, où l'on est Apothicaire-Médecin, Médecin-Apothicaire, c'est comme qui dirait Barbier-Perruquier. Un Candidat doit savoir:

1°. La différence qu'il y a entre un Notaire & un Apothicaire, qui est que l'un met par devant, & l'autre par derriere, & que, pour cette raison, le premier doit toujours avoir le pas en toutes rencontres: 2°. Qu'il faut bien prendre garde de mêler & de confondre les termes d'une profession avec ceux d'une autre, comme fit un apprentif Apothicaire, qui, ayant d'abord été garçon Tailleur, & faisant la génuflexion devant un postérieur femelle, laissa son étalage & accourut à son maître pour lui demander s'il fallait mettre le canon dans la boutonniere ou dans l'œillet. 3°. Qu'il faut avoir la mine purgative, qui annonce au premier coup-d'œil qui l'on est, afin de pouvoir mettre les humeurs en mouvement, & exciter même l'envie d'une selle. 4°. Qu'il convient de bien retenir cet axiôme fondamental: *Molle bonum, durum malum, liquidum pessimum.*

Je laisse au Lecteur à sentir toute la force de ce principe, & à goûter & bien digérer ce raisonnement pathétique.

» Si *Guillaume* eût tenu pied à boule, il se serait distingué parmi les partisans de cette célebre faculté, & aurait

Né avec un esprit vif & enjoué, doué d'une conception prompte & d'une facilité heureuse, le jeune *Dubois* ne languit pas long-temps dans

---

damé le pion à MM. *Cuffifle*, *Purgon*, *Thomas Diaphorus*, *Bailly*, *Fourli* & *Autrou*. »

» Ces trois derniers sont nouvellement aggrégés dans ce corps respectable & en même-temps respectueux. Ces Messieurs sont trois fameux Apothicaires de Senlis, d'une profonde érudition, qui, également adroits & expérimentés, eurent une contestation d'importance entr'eux, pour savoir lequel des trois donnerait un lavement à une personne de qualité. *Bailly* prétendait que c'était à lui à le bailler; *Fourli* & *Autrou* soutenaient que leurs prétentions étaient mieux fondées, disant que leurs noms étaient significatifs, & leur attribuaient la prééminence dans cette fonction honorable. Enfin, cet honneur fut adjugé & déféré à M. *Autrou*, comme ayant une dénomination plus relative & plus prochaine. Je prie le Lecteur de me pardonner cette digression, mais il fallait l'instruire à fond de ces trois noms hétéroclites & rébarbatifs associés à l'art de bien manier la seringue & avec la dextérité convenable.

» Non-seulement *Guillaume* avait brillé dans cette auguste & humble compagnie; mais encore n'aurait-il pas été d'humeur à se laisser vilipender, comme ce nigaud donnant un lavement à un Page, qui, curieux de savoir combien tenait une seringue; & instruit par l'Apothicaire même qu'elle tenait une chopine, lâcha la moitié du clystere dans le visage du suppliant, en lui demandant excuse de ce qu'il n'en pouvait garder qu'un demi-setier. Le Page se serait certainement attiré une mauvaise affaire, s'il eût fait ce mauvais compliment à notre *Guillaume*, qui lui aurait repassé d'importance les côtes & les fesses, & qui aurait fait avorter le reste du lavement dans les draps.

» Mais notre précepteur futur ne s'exposa pas à ces sortes de fauces & de rebuffades dégoûtantes, & fut bientôt dégoûté du ministere. Il ne trouva pas que le canon d'une seringue fut le plus court & le plus droit chemin pour se pousser dans le monde; & disant en lui-même : *Longè majora fert animus*, il laissa à M. *Dubois*, son frere aîné,

la boutique de ſon pere. Il entra au college de Brives, s'y diſtingua autant par ſa pénétration que par ſes eſpiegleries; il fréquentait les bals & les danſes. On l'y vit ſouvent paroître en arlequin, en polichinelle & en ſcaramouche. C'eſt avec ce dernier déguiſement qu'il ſe faiſait porter dans une hotte, d'où il s'élançait au milieu des aſſemblées en faiſant des cabrioles en l'air. Il eut une querelle avec quelqu'un dans ces divertiſſements & ſe battit avec lui; mais ce combat tourna à ſon avantage.

Dégoûté peut-être, par cette aventure, du ſéjour des petites villes, il ſe fit tonſurer le 18 Novembre 1669, & quitta ſa patrie. Si l'on croit le Chevalier *de Ravanne*, le nouvel Abbé ſe rendit d'abord à Bordeaux, où il fut admis, en qualité de Précepteur, chez le Préſident de *G*****. Au bout de quelque temps, il devint amoureux d'une femme-de-chambre qui était au ſervice de la Préſidente, & lui en donna des preuves ſi convaincantes, que M. de *G***** s'en appercevant, chaſſa de chez lui le Précepteur & celle qu'il avait rendue mere.

Cette fille exigea que le ſacrement ſanctifiât une union qui avait été prématurée. Pour la ſatisfaire,

---

l'héritage entier de cet inſtrument paternel, & réſolut d'apprendre le latin à Brives, & d'embraſſer le parti du petit collet. »

Qu'on juge par cet échantillon du goût & du ſtyle d'un homme que le Cardinal avait choiſi pour ſeul aide & confident dans les négociations les plus ſecrettes. Manquait-il lui-même de ce tact heureux qui guide les grands hommes dans leur choix, ou craignait-il une comparaiſon journaliere qui aurait bleſſé ſon amour-propre?

le couple amoureux revint en Limousin, & reçut dans cette Province la bénédiction nuptiale. Après un séjour assez court, ils se mirent en route pour la Capitale, espérant tout de l'esprit délié du mari & des charmes de l'épouse.

Arrivé à Paris, où l'on vit entiérement ignoré, lorsque le Gouvernement n'a aucun intérêt à découvrir un citoyen, *Dubois* reprit le collet & les études. Sa femme & lui se séparerent d'un commun accord, & celle-ci trouva dans son industrie les moyens de subsister. L'Abbé *Dubois* chercha depuis à l'oublier, & l'on prétend qu'il y aurait réussi si elle ne se fût reclamée de lui dans le temps de sa nomination à l'Archevêché de Cambray. Nous n'anticiperons point sur l'ordre des faits, & on verra à cette époque comment l'Abbé *Dubois* sut lui imposer silence.

Débarrassé des soins domestiques, il se chargea de l'éducation de quelques jeunes gens, MM. *Trotier de Riancé*, de la Chambre des Comptes, de *Gourgues*, qui devint Maître des Requêtes, & trouva accès auprès de leurs parents par sa gaieté & l'enjouement de sa conversation. Mais il quitta bientôt ces occupations pour s'attacher à M. *Faure*, Docteur de Sorbonne, Précepteur de M. *le Tellier*, Archevêque de Rheims & Principal du college de St. Michel, autrement dit de Pompadour, sis rue de Bievre, & réuni depuis à d'autres colleges de l'Université. Présenté à ce Docteur, le jeune *Dubois*, l'envisagea avec tant de hardiesse ou d'effronterie qu'il dit à celui qui l'avait amené : Ce petit coquin-là fera quelque chose ; il a toute l'impudence requise.

L'Abbé *Faure* n'ayant point de bourse vacante, l'employa à écrire sous sa dictée, & ne ménagea

point ſon amour-propre naiſſant; car l'Abbé *Dubois*, lui ayant un jour demandé la permiſſion d'aller ſe promener à Aunay chez M. de *Gourgues*, il la lui accorda en diſant: Va ou tu voudras, mais reviens dans trois jours. Je ſuis votre valet, lui répondit celui-ci en partant. Tu ne m'apprends rien de nouveau, mon ami, lui repliqua durement le Principal. Il ne mangeait même pas avec ce dernier; mais avec les Bourſiers, qui pour lors ne tiraient que cent vingt livres de leurs bourſes, avec une vieille cuiſiniere & un tailleur, faiſant les fonctions de portier, nommé *Boivin* (1). Celui-ci ſe reſſentit par la ſuite des influences avantageuſes qu'un homme heureux ſemble répandre autour de lui. Il ſuivit l'Abbé *Dubois*, & s'établit avantageuſement dans la rue Saint-Honoré.

Après avoir joui pendant quelque temps d'une de ces petites bourſes, notre Abbé fit connaiſſance avec un Officier de M. *de Vendôme* qui le préſenta à ce Prince, eſpérant qu'il lui plairait par la vivacité de ſon eſprit. Il fut dès-lors aſſidu à lui faire la cour, & fréquenta aſſiduement ſon anti-chambre où il s'efforçait de fixer ſon attention par des ſaillies & des paſquinades. Elles lui réuſſirent & lui mériterent quelques entretiens particuliers avec M. *de Vendôme* qui le recommanda à ſon Aumônier, comme un jeune homme de grande eſpérance. Ce dernier avait des connaiſſances au

(1) Enſuite le ſoir en été, dit le Secretaire, ils allaient tous, excepté M. *Henry* & Dame *Françoiſe*, promener ſur le quai de la Tournelle & à la pointe de l'Iſle Saint-Louis, où eſt l'hôtel de Bretonvilliers, & l'Abbé *Dubois*, déjà fourré de malice, agaçait toutes les femmes & filles jolies qu'il rencontrait dans ſon chemin.

Palais-Royal, & était lié en particulier avec M. *de Saint-Laurent* qui avait été nommé, en 1680, Précepteur & sous-Gouverneur du Duc de Chartres.

On enseignait à ce Prince la grammaire, par la méthode particulière de M. *le Saulrien*, ancien Principal du college des Tréforiers. Mais ce Grammairien occupa peu de temps la place de Répétiteur, & on la donna à l'Abbé *Dubois*. Ce fut le 15 Janvier 1683 qu'on l'appella au Palais-Royal, & c'eſt à ce jour qu'on doit fixer le commencement de cette fortune brillante & rapide dont notre ſiecle fécond en merveilles ne nous a offert qu'un ſeul autre exemple dans la perſonne du Cardinal *Albéroni*. Il fut préſenté le premier Février 1683, par M. *de Saint-Laurent*, & fut employé pendant l'année 1686, comme auparavant, à divers ouvrages que cet Inſtituteur lui donnait à faire pour connaître ſon goût & ſa capacité. Ces ouvrages étaient des Eſſais ou Abrégés de l'Hiſtoire Univerſelle, de l'Hiſtoire Eccléſiaſtique, des Extraits, des Actes des Martyrs & des Poëſies Françaiſes modernes. Guidé par les conſeils de quelques Savants, tels que MM. *Faure*, *de Maucroix*, *la Fontaine* & autres, il réuſſit au gré de M. *de Saint-Laurent*.

Celui-ci cependant craignait de produire ſon protégé. L'Abbé *Renaudot*, de l'Académie Françaiſe, ſortant un jour du cabinet du jeune Prince, avec qui il s'était entretenu, apperçut dans l'antichambre l'Abbé *Dubois* qui attendoit l'heure de ſon admiſſion. Il dit à M. *de Saint-Laurent* qui l'accompagnait : que ne le faiſiez-vous entrer ? nous aurions vu dans la converſation s'il a un peu d'eſprit. Je n'ai garde, répondit celui-ci, ſi je lui

en accordais grand comme la main, il en prendrait long comme le bras. M. *de Saint-Laurent* ne faisait que lui rendre justice, car il cherchait à s'avancer de plus en plus dans la confiance de Monsieur, pere de son Eleve. Pour l'acquérir il n'épargnait pas celui-ci, & lui faisait essuyer des emportements, effets de sa vivacité ordinaire, ou qu'il feignait & préparait à loisir. Un jour entre autres ce Prince ne l'ayant pas satisfait par son travail, il lui dit brusquement : puisque vous ne voulez pas mieux faire, je vous réponds, Mgr. que pour aujourd'hui vous n'irez point à la chasse au bois de Boulogne. Tout beau, l'Abbé, lui répondit l'Eleve, ce que tu me dis-là n'est encore que de conseil & non de précepte, parce qu'il n'avait pas encore déclaré à Monsieur qu'il voulait avoir pour Précepteur l'Abbé *Dubois*. Sur quoi M. *le Blanc*, connu par un bon Traité sur nos monnoies, représenta au Répétiteur que ce n'était pas la maniere d'élever les Grands, & que ces paroles hautes & viles, bien loin d'exciter l'émulation du Prince, n'étaient propres qu'à abattre son courage. C'étoit ainsi qu'il en usait n'étant pas chargé en chef de l'éducation de son illustre pupille. Nous le verrons bientôt tenir une conduite entiérement opposée.

Se promenant un jour à l'entrée des jardins de Versailles avec un de ses amis, celui-ci lui rappellait tout ce qu'il avait fait auprès de M. *de Saint-Laurent* pour le faire nommer Répétiteur. L'Abbé *Dubois* s'épuisait en remercîments, lui faisait des protestations d'une reconnaissance éternelle, & l'étouffait d'embrassements. M. *Blouin*, frere du Gouverneur de Versailles, qui avait vu d'assez près les courbettes & les pantalonades du

Répétiteur, aborda cet ami, après leur séparation, en lui disant : » Qui est-ce jeune homme ? n'est-ce pas lui qu'on a placé auprès du Duc *de Chartres?* que vous disait-il ? a-t-il de l'esprit? L'ami répondit, il a du goût, & avec son air vrai ou faux, il tâchait de me persuader de toute la reconnaissance qu'il me doit pour l'avenir brillant qu'il découvre de loin ? car je me vois, disait-il, plus de deux cents mille écus de rente au bout de ma carriere ". A cela je m'apperçois que c'est un sot, dit l'Abbé *Blouin* ? encore si c'était au commencement ou au milieu de sa carriere, à la bonne heure, mais à quoi servent deux cents mille écus de rente au bout de la carriere ?

Cet espoir du jeune Abbé se réalisait cependant, quoique lentement en apparence. Car M. *de Saint-Laurent* mourut le 3 Août 1687. L'Abbé se donna de grands mouvements & fit jouer bien des ressorts pour lui succéder. M. *Thevenot* agissait fortement auprès du Duc *de la Vieuville*, Gouverneur du jeune Prince, & le Chevalier *de Lorraine*, auprès de *Monsieur*, dont il était le Favori. Ces puissantes sollicitations eurent leur effet, & le 30 Septembre de la même année il fut nommé Précepteur du Duc *de Chartres*.

N'ayant aucun surveillant pour l'éducation du Prince, il se forma un système capable de le perdre à jamais, ou de préparer les voies à la brillante fortune qu'il fit depuis. Il s'attacha donc à perfectionner les heureuses dispositions que son Eleve avoit apportées pour l'étude, afin que l'éclat en rejaillit sur lui-même. Pendant ce temps il ne négligea aucune occasion, aucun moyen de s'insinuer dans ses bonnes graces & de l'accoutumer à le regarder comme un serviteur voué à lui

uniquement, & un autre lui-même. Pour remplir le premier objet, l'Abbé *Dubois* appella auprès du Prince pluſieurs Savants, dont l'entretien était pour lui une ſource de lumiere & d'inſtruction. La Cour, témoin des ſuccès de l'Eleve, en conçut les plus hautes eſpérances, & le Précepteur en ſentit les effets. Il obtint, le 26 Septembre 1689, l'augmentation de ſes appointements, à l'occaſion de quelques Conférences d'Hiſtoire & de Géographie, tenues à Saint-Cloud. Il reçut une gratification de quinze cents livres, convertie depuis en penſion & réunie à ſes appointements; c'eſt ainſi que de mille & quinze cents livres, qu'il avait eues du vivant de M. *de Saint-Laurent*, il s'éleva juſqu'à quatre mille cinq cents livres d'appointements.

Comme ſa place pouvait être ſupprimée, & qu'on pouvait tout craindre dans une Cour auſſi orageuſe que l'était le Palais-Royal du vivant de *Monſieur*, l'Abbé *Dubois* chercha à s'aſſurer une retraite en cas de beſoin; car on ne peut attribuer qu'à cette prévoyance l'ardeur avec laquelle il ſollicita la Principalité de Saint-Michel, vacante par le décès de ſon ancien Maître, l'Abbé *Faure*. Il l'obtint, M. *Segnelai* lui fit donner la Diſpenſe de réſider, par un Arrêt du Conſeil, du 17 Avril 1690, à cauſe du ſervice qu'il rendait au Duc *de Chartres* pour ſes études.

Sa premiere ambition & ſon unique occupation étaient cependant de s'attacher ſon Eleve. Pour y réuſſir il étudiait l'eſprit & le cœur de ce illuſtre Pupille. Y ayant découvert un penchant décidé pour les plaiſirs & le beau ſexe, l'adroit Précepteur s'en ſervit habilement. De l'aveu de tous les Hiſtoriens de ce temps, il favoriſa en lui ce funeſte penchant

penchant & fournit sans cesse de l'aliment à ses desirs toujours renaissants. On le voyait souvent, enveloppé dans un manteau, attendre à la petite porte du Palais-Royal, qui donne dans la rue de Richelieu, de jeunes grisettes, de petites lingeres, des couturieres, des coëffeuses, de jolies blanchisseuses & brodeuses, à qui il donnait rendez-vous & qu'il conduisait ensuite par un escalier dérobé à l'appartement du Prince (1). Il continua presque jusqu'à sa mort cet infâme métier, qui fit attacher à la porte de l'Eglise de Saint-Honoré ce distique le jour de sa sépulture :

Rome rougit d'avoir rougi.
Le m..... qui gît ici.

Il lui dut, sans doute, sa nomination à un Canonicat de Saint-Honoré, qui l'obligea à se faire recevoir Maître-ès-Arts, & l'Abbaye d'Airvault que Louis XIV lui donna, à la recommandation du Duc *de Chartres*. Ce Prince l'emmena avec lui au siege de Mons, en 1691, où le Roi étoit en personne, & porta à six mille livres ses appointements, par une gratification qu'il lui accorda pour les fraix à faire en le suivant dans ses campagnes.

Les bontés du Prince l'enorgueillirent au point de méconnaître sa famille, car un Sieur *Dubois*, son cousin-germain, & Boursier du College de

(1) Le Secretaire que nous transcrivons ici, & dont nous conservons les propres termes, lorsque leur trivialité ne force pas à les rejetter, ou lorsque l'énergie oblige de les rapporter, dit ensuite : » Cet habile Précepteur avait » ajouté une fameuse regle à Despautere.

Nomina in IERE *& in* ESSE *sunt putanismi generis.*

St. Michel, ayant obtenu la permission de le suivre au siege de Mons, & ayant fait la dépense d'un surtout de baracan avec des boutons de cuivre doré, se préparait à partir. Changez de nom, lui dit alors l'Abbé, & ne vous appellez pas *Dubois*. Le jeune Médecin fut piqué de la proposition, refusa, en colère, de faire ce que son cousin desirait, & lui répondit fermement, qu'étant son parent, bien loin de lui être à charge, il ne pourrait que lui faire honneur, & qu'au reste, il envoyait au diable la parenté & le voyage. L'Abbé fut si outré de cette résistance, que pour faire oublier son origine, il changea son nom de *Duboys*, en celui de *Dubois*, par un *i* voyelle, prétendant que l'*y* sentait le College. Il faudra cependant, lui dit, à ce sujet, un courtisan, que vous songiez à entrer dans un autre College, celui des Cardinaux; à quoi il répondit avec une feinte modestie : moi ! je suis immédiatement au-dessous de rien. Ses ennemis firent plusieurs railleries sur ce changement de nom, & distinguaient la filiation des *Dubois* : n°. 1, *Duboys* de canule, pere du Cardinal; n°. 2, *Dubois* pourri, l'Abbé, & *Dubois* de haute futaie, son frere, grand, long & mince; n°. 3, *Dubois* de tremble, ses neveux : l'un étoit le Chanoine, grand bredouilleur, & l'autre ne pouvait proférer une seule parole sans glousser comme une poule; l'un & l'autre étaient saisis de frayeur à la vue de leur oncle & de ses emportements.

Ils l'ont rendu célebre à plus d'un titre, ainsi que ses jurements. Toute la France connaît des anecdotes à ce sujet, & c'est ce qui nous enhardit à rapporter ses expressions dans toute leur énergie; assuré que personne ne s'en étonnera, & qu'on les aurait supposées, si elles ne se fussent pas trouvées

dans ſes Mémoires. C'eſt à cette malheureuſe habitude de profaner perpétuellement le nom de Dieu dans ſes diſcours, qu'a rapport le trait ſuivant qui a retenti dans tout le Royaume.

Pendant une des aſſemblées que le Cardinal *Dubois* & d'autres Prélats tenaient chez le Cardinal *de Rohan*, au ſujet de la conſtitution, il s'éleva une diſpute dans l'anti-chambre entre les laquais de Noſſeigneurs. On voulait ſavoir qui de ces Prélats était le plus élevé en dignité. On citait en conſéquence l'Archevêque de Lyon, Primat des Gaules, celui de Vienne, Primat des Primats, celui de Strasbourg, Cardinal pour lors & grand Aumônier de France; enfin, quelqu'un crut renchérir en parlant de l'Archevêque de Reims comme d'un Duc & Pair, ayant l'honneur de ſacrer le Roi. Alte-là, s'écria *Ruffin* un des laquais du Cardinal *Dubois*, tu nous la bailles belle; ton maître ſacre le Roi, mais le mien eſt bien plus que lui, car il ſacre Dieu tous les jours. Cette réponſe fut bientôt ſue de toute la Capitale & de S. A. R. qui en rit à gorge déployée.

Pendant le ſiege de Mons, M. le Duc de Chartres voulant s'amuſer aux dépens de ſon Précepteur, le prit au lit, & le portant en chemiſe dans ſes bras au travers du camp, diſait à tous ceux qu'il rencontrait: voilà le drôle, voilà le Curé, &c. L'Abbé ne pouvant ſe défendre, attendit le moment où le Prince ſe débarraſſa de ce fardeau & le planta ſur ſes jambes. Il ſaiſit alors la canne d'un des ſpectateurs, & dit au Prince, qui avait alors repris la ſienne, Monſeigneur, faiſons une botte. C'eſt ainſi, ajouta-t-il inſolemment, en parlant aux ſpectateurs placés derrière lui, qu'il faut être de tous métiers avec ces gens-là.

Le même Prince étant à l'armée, voulut entendre la Messe, & comme elle allait commencer, il envoya un de ses Officiers avertir l'Abbé *Dubois*; mais il le rappella sur-le-champ & lui dit de n'y pas aller, ajoutant que ce n'était pas la peine, l'Abbé ne se souciant guere de la Messe. Il y allait cependant quelquefois. Un Dimanche entr'autres jours, auquel le Clerc de Chapelle avait oublié de mettre un carreau sur le prie-dieu du Prince, l'Abbé dit tout haut, un carreau à Monseigneur, & comme on tardait à l'apporter, cela est étrange, s'écria-t-il, est-il possible qu'il n'y ait pas ici un valet de carreau? C'est-là une de ses turlupinades dans lesquelles il se plaisait à faire briller la vivacité de son esprit.

La même cérémonie lui fournit encore une occasion de dévoiler sa maniere libre de penser sur la religion: ayant défendu un Samedi-Saint à *Purel*, son valet-de-chambre, de sortir le lendemain matin avant qu'il l'eut appellé, celui-ci entendit sonner onze heures, & crut pouvoir assister à une messe basse à St. Honoré. Il revint sur-le-champ, mais il trouva son maître levé, & celui-ci s'emporta violemment contre lui, en disant que son service devait être préféré à celui de Dieu même.

On ne tarda pas à s'appercevoir de l'effet que produisoit sur son Eleve l'irréligion de l'Abbé *Dubois*. Louis XIV qui avait remarqué avec attendrissement la piété du Duc de Chartres dans sa premiere jeunesse, le trouva fort dissipé depuis sa campagne. Sortant un jour de la Chapelle où il en avait été plus frappé qu'à l'ordinaire; mon frere, dit-il à Monsieur, d'où vient ce changement? quelle religion a donc mon neveu? je ne le reconnais plus. Faut-il s'en étonner, répondit Monsieur? il

a la religion de son Précepteur qui n'en a guere lui-même.

Ses emportements fatiguaient cependant le Prince, & il disait en s'en plaignant, morbleu notre Tullois est vif, il aura affaire à moi, il est trop pétulant. Souvent il le renvoyait, mais celui-ci connaissant la facilité du Prince, se représentait un moment après, & obtenait sa grace. Ses amis savaient même lui faire un mérite de ses vivacités auprès de son illustre Eleve: en disant que ses emportements ne venaient que d'un violent attachement à son service & à ses intérêts. Mais l'adroit Précepteur voulait, par ces scenes répétées tous les jours, plier à son joug l'esprit du Duc de Chartres, & l'entretenir dans cette dépendance qu'il a paru porter impatiemment quelquefois, mais qu'il n'a jamais secouée entiérement. Aussi l'Abbé était il si persuadé de cet ascendant que sachant le Prince refroidi par une absence assez longue, il dit à ses confidents: » Le charme est levé, l'amitié n'est qu'une habitude; tant que j'ai été sur ses épaules, je l'ai mené bon train, je ne dois pas quitter prise, & il faut que je retourne auprès de lui."

L'Abbé étoit le premier à plaisanter sur ses jurements. Le Duc de Chartres ayant à lui parler l'envoya chercher à l'hôtel *de Mailly* où il logeait, & lui fit recommander de venir au plutôt. Par affectation & pour établir une espece de familiarité avec ce Prince, l'Abbé se fit attendre quelque temps après lequel il arriva. Le Prince qui s'était impatienté, lui demanda brusquement la cause de ce retard. » Ma foi, Monseigneur, répondit l'Abbé, je vous dirai naïvement la vérité; j'étois occupé à regarder par le trou de ma serrure & à écouter mes gens qui se plaignaient de moi & disaient en pes-

tant : quel chien d'Abbé ! c'eſt un furieux que notre maître ! il jure comme un charretier ; c'eſt un ſcélérat ! Tes gens, reprit le Prince, te connaiſſent donc bien. Au reſte ils ont raiſon".

Les juremens & les expreſſions les plus fales ne faiſaient pas ſeuls l'ornement de ſa converſation : on lui a reproché avec fondement d'employer fréquemment le menſonge, c'eſt pourquoi Madame *de Hautefort* diſait de lui : » ſi jamais il ſort une parole vraie de ſa bouche, ce ſera la première, & je la ferai placer reſpectueuſement dans un reliquaire". C'était avec raiſon, car en entamant quelque négociation il commençait ordinairement par cette exhortation à ſes aſſociés : ne dites mot & laiſſez-moi mentir, nous nous en tirerons. Il ne réuſſit pas toujours par cette méthode, & elle échoua contre la fineſſe de M. d'*Argenſon*. L'Abbé laiſſa à une de ſes maîtreſſes, connue ſous le nom de *Poulne*, dont il croyait avoir à ſe plaindre, chercha des prétextes pour engager ce Magiſtrat à l'envoyer au Mississipi qui était alors l'égout de Paris. Mais ce fut en vain, & l'Abbé racontant à quelqu'ami le mauvais ſuccès de ſes menſonges, & celui-ci lui repréſentant qu'il s'était compromis avec ce Magiſtrat ; » je m'en mocque, répliqua-t'il, il en croira ce qu'il voudra".

Donnant un jour à ſouper à M. d'*Arcy*, Gouverneur de ſon Eleve, & au célebre Abbé de St. Pierre, il ne ceſſa de leur raconter des aventures ſuppoſées & d'y joindre les détails les plus ſcandaleux. Tu n'y penſes pas, l'Abbé, lui dit le Marquis d'*Arcy*, cette converſation n'eſt guere *eccléſiaſtique*. Bon ! bon, répondit-il en ricanant, ce n'eſt rien, je ne ſuis encore que dans les ordres mineurs.

Il traitait aussi légérement la probité & la bonne foi, & ses Mémoires nous en fourniront plus d'un exemple. Ceux qu'il donnait au Duc de Chartres étaient intitulés plaisamment; *Partie des dépenses faites par moi pour Mgr. Total, &c.* Le Prince ne les regardait pas, les jettait au feu & payait. Aussi l'Abbé appellait-il ces petites dépenses des Rogatons, des choses qui n'ont point de nom. Il en usait aussi cavalièrement avec ses amis, & entr'autres avec un Sr. *Monbrun* Marchand de drap, chez qui il mangeait habituellement. Le frere de ce Marchand était établi à Londres, & lui envoya en présent un très beau cheval anglais. N'ayant point d'écurie, le Sr. *Monbrun* pria l'Abbé, qui était répandu dans Paris, de lui en procurer la vente. Ce qu'il fit, en lui vantant beaucoup ses talents pour le négoce, & en proposant de lui donner d'avance le prix du cheval. Le Marchand se reposa aveuglément sur lui, & fit conduire l'animal dans l'écurie de l'Abbé *Dubois*. Celui-ci le vendit bientôt à un Officier de Monsieur pour le prix de quinze cents livres, & en remit six cents au Sr. *Monbrun*, en l'assurant que le cheval avait été rendu avantageusement. Mais ce Marchand se promenant peu de jours après dans le jardin du Palais-Royal, s'assit par hasard auprès de quelques Officiers de Monsieur. Ceux-ci s'entretenaient de l'achat d'un cheval anglais vendu quinze cents livres à un de leurs camarades par l'Abbé *Dubois*. Le Sr. *Monbrun* se mêla dans la conversation, & s'étant bien assuré du fait par les détails, alla s'en plaindre à l'Abbé. Le mensonge fut la ressource du vendeur, il nia effrontément le fait, & garda neuf cents livres pour ses peines.

Louis XIV qui avait remarqué dans son neveu un air dissipé & évaporé, apprit dans ce temps-

là par la voix publique que cet air était soutenu par un déréglement de mœurs auquel il fallait mettre des bornes. Ces bruits étaient fondés, car on entreprendrait vainement de raconter les amours de ce Prince ; lui-même n'aurait pu le faire. Toutes les jolies personnes qu'il pouvait découvrir méritaient ses hommages, & ses valets-de-chambre travaillaient de concert avec son Précepteur à lui en offrir tous les jours de nouvelles. On disait publiquement que l'attachement pour son maître & le zele pour sa sûreté portaient l'Abbé à éprouver lui-même les objets qu'il plaçait sous ses yeux. L'exactitude de ses recherches & son habileté à dresser des embûches étaient telles que le quartier Saint-Honoré était devenu redoutable pour toutes les femmes qui joignaient quelques agrémens à la jeunesse. Les meres qui étaient jalouses de leur réputation & de l'honneur de leurs filles, évitaient avec soin le voisinage du Palais-Royal & passaient les jours & les nuits à veiller leurs enfants.

Le Prince, emporté par un tempérament fougueux & secondé par le conseil & les soins de son Précepteur, se lassa bientôt des plaisirs qu'on lui procurait dans son hôtel. Il se transporta dans ces endroits que la politique tolere pour éviter de plus grands maux, & qui sont consacrés à l'incontinence publique. Il se flattait de trouver plus d'agrément & de volupté avec ces prêtresses exercées dès la plus tendre jeunesse aux mystères de l'amour qu'avec des innocentes victimes qu'on lui avait jusqu'alors sacrifiées ; mais craignant que le respect dû à son rang n'empêchât ces viles prostituées de se livrer aux raffinements de débauche dont elles se font une habitude, il

cachait soigneusement toutes les marques de sa dignité, allait chez elles, souvent seul, toujours peu accompagné & dans la premiere voiture de louage qui se présentait à lui. Pour veiller à sa sûreté, M. d'*Argenson*, Lieutenant de Police, si célebre par l'ordre qu'il a établi dans Paris, & par la maniere dont il a perfectionné les établissements de M. *de la Reynie*, le faisait suivre assiduement. L'on plaçait même, par son ordre, une compagnie du guet aux environs des temples où le Prince allait ainsi sacrifier dans le silence & l'obscurité.

Quoique Louis XIV eût donné assez d'exemples d'inconduite, s'il avait eu connaissance des débauches du Duc *de Chartres*, il aurait cependant employé son autorité à les faire cesser. Mais, en ignorant les détails, il crut que le mariage y mettrait un frein. Il chercha dans sa famille une Princesse pour l'unir à son neveu, & jetta les yeux sur une des filles de Madame de *Montespan*. *Madame*, fille de l'Electeur Palatin, Princesse plus recommandable encore par son zele pour les Sciences & les Arts, que par sa naissance, s'opposa ouvertement à cette alliance, qu'elle regardait, disait-elle hautement, *comme une flétrissure imprimée à son sang toujours pur & à celui de son époux*. Elle employa tout ce qu'elle avait de crédit & d'autorité sur l'esprit du Duc de Chartres pour l'empêcher d'y consentir, & l'exhorta à tout souffrir plutôt que d'accepter une Princesse qu'on n'aurait, disait-elle, pas offerte à un Prince étranger. Louis XIV, en effet, est le premier & le seul de nos Monarques qui ait allié ses filles naturelles à des Princes. Le jeune Duc sentit la force des raisons de sa mere & lui laissa entrevoir qu'il ré-

siſterait de tout ſon pouvoir, de ſorte que Madame raſſurée, ne s'occupa plus de cette méſalliance; elle n'avait oſé en parler à *Monſieur*, connaiſſant ſa foibleſſe & ſes indéciſions. En effet, à la premiere propoſition que lui en avait faite le Roi, il n'avait répondu qu'en biaiſant, ſans témoigner aucune répugnance.

Quelqu'abſolu que fût le Monarque, il n'employa pas la force pour venir à bout de ſon deſſein, il fit ſemblant d'ignorer les emportements de Madame & les diſpoſitions où ſe trouvait ſon neveu, dont le caractere ferme & décidé ſe ſerait roidi contre la violence: mais il ne perdit pas de vue ſon projet. Il chercha, entre ceux qui approchaient le jeune Prince, une perſonne qui montrât aſſez de dépendance de la Cour pour ſe prêter à ſes vues, & eut aſſez d'empire ſur ſon eſprit pour l'y amener inſenſiblement. Celui qui parut le plus propre à jouer ce rôle difficile fut l'Abbé *Dubois*. Né ſans fortune & dévoré d'ambition, on eſpéra qu'avec la perſpective des récompenſes & des diſtinctions, on pourrait le charger de la négociation. Perſonne n'ignorait, d'ailleurs, que l'Eleve avait la plus grande confiance dans ce Précepteur, ſoit qu'il lui crût un grand mérite, ſoit que ſa confiance fût le fruit de l'habitude, ſoit enfin que celui-ci eût eu l'art de lui perſuader que ſeul au monde il s'était attaché à ſa perſonne auguſte & à ſon ſang illuſtre.

Louis XIV chargea Madame de *Maintenon* de lui faire, à Saint-Cyr, les propoſitions les plus avantageuſes. Elle réuſſit entiérement, & l'appas des récompenſes fit trouver excellentes les raiſons de la Cour: de ſorte que notre Abbé ſe chargea

de les faire goûter à son Eleve & de vaincre sa répugnance naturelle, en affectant de remercier la Cour de ses offres, & de travailler uniquement pour l'avantage du Prince. Voici les raisonnements dont il se servit pour le persuader. Le Duc de Chartres, en refusant, s'attirait l'indignation du Roi, qui deviendrait son persécuteur, n'ayant pu être son beau-pere. Celui-ci l'éloignerait de sa Cour & de toutes les charges : tout le monde se réglerait sur la conduite du maître, abandonnerait le Prince, & le laisserait végéter sans aucune considération. A la mort de *Monsieur*, on lui disputerait infailliblement ses titres, ses prérogatives, & on le réduirait à la simple qualité de premier Prince du Sang. D'ailleurs, sa qualité de fils unique de leurs Altesses royales exigeait qu'il se mariât au plutôt. Ayant refusé la fille du Roi, il ne pouvait le faire du vivant de ce Monarque, à qui une bonne constitution promettait encore un long regne, & que ses vengeances s'opposaient à ce mariage. Quelle différence, si ce Prince acceptait Mademoiselle de *Nantes*, (fille de Madame de *Montespan*) il s'ouvrait par-là le chemin de la faveur, & s'assurait toutes les distinctions accordées à son pere ; il aurait d'ailleurs pour épouse une Princesse aimable, douée d'un heureux caractere, & qui chercherait par ses complaisances à faire oublier une tache que le préjugé seul imprime aux enfants illégitimes, & que la raison fait disparaître.

Ebranlé par ces raisons, le Prince se prêta à tout ce que voulut son Précepteur, & n'hésita que sur les conditions de l'alliance. Voici celles que l'Abbé *Dubois* lui proposa & lui fit goûter. Le contrat de mariage devait lui assurer une dot

considérable en terres & en argent, la succession pleine & parfaite à tous les biens, titres & prérogatives de *Monsieur*, & la promesse d'être puissamment aidé & secouru pour contraindre l'Electeur Palatin à rendre justice à Madame. L'Abbé exigea encore de son Eleve le plus profond secret, l'engagea à parler lui-même au Roi, & à lui expliquer ses prétentions. Il l'assura ensuite que *Monsieur* se fâcherait *très-modérément* de cette conduite mystérieuse, & que la colere de Madame serait d'une courte durée.

Telle fut la premiere négociation dont l'Abbé *Dubois* se vit chargé, & l'on doit avouer qu'il y déploya cette finesse, cette activité, cette justesse & cette précision qui le rendirent depuis célebre dans les affaires les plus importantes de son siecle. Aussi eut-il la satisfaction de voir son Eleve suivre exactement ses conseils. *Louis XIV*, charmé de la docilité de son neveu, lui promit tout ce qu'il lui demanda, & exécuta fidélement ses promesses. Tout se passa comme l'avait prédit le Précepteur. *Monsieur* ne témoigna que de l'étonnement en apprenant la démarche de son fils. Plus emportée, Madame la lui reprocha en termes durs & grossiers, lui donna même un soufflet, & s'appaisa ensuite.

Le mariage cependant fut célébré à Versailles le 18 Février 1692. Il aurait rendu le Prince heureux, s'il eût pu se fixer à une seule femme; mais il ne chercha pas même à combattre le penchant qui le portait sans cesse au changement. Belle comme sa mere, Madame la Duchesse de Chartres avait un caractere beaucoup plus heureux; une grande sagesse, beaucoup de retenue, un excellent cœur, une piété sincere, un attache-

ment parfait à ſon époux, une grande application aux affaires de ſa maiſon & à l'éducation de ſes enfants, lui ont aſſuré le ſuffrage de la poſtérité. Le Duc lui-même conſerva toujours pour elle un fond de tendreſſe & une eſtime reſpectueuſe; ne lui donna, à l'exception de ſes infidélités, aucun ſujet de plainte, & montra, par le grand nombre d'enfants qu'il eut de cette Princeſſe, que ſon attachement pour elle était plus conſtant que pour ſes maîtreſſes même les plus diſtinguées.

Le Roi ſut beaucoup de gré à l'Abbé *Dubois* de la concluſion de ce mariage, & l'appercevant un jour au ſortir du petit couvert, il l'aborda d'un air gracieux. Ah! vous voilà, M. l'Abbé, lui dit-il, je ſuis bien-aiſe de vous voir; que peut-on faire pour reconnaître des ſervices tels que ceux que vous nous avez rendus? *Sire*, répondit l'Abbé, *Votre Majeſté peut me faire Cardinal.* Surpris & offenſé de cette impudence, le Roi lui tourna le dos bruſquement, & rentra dans ſon cabinet, en diſant: oh! pour celui-là, je ne m'y attendais pas. Il le récompenſa cependant dans la ſuite, & lui donna, en 1693, l'Abbaye de Saint-Juſt, vacante par la mort de M. de *Villeroi*, Archevêque de Lyon. L'année ſuivante, il eut le Prieuré du Val-aux-Grais, & fut confirmé en 1695, dans la poſſeſſion de ce bénéfice, qui avoit été précédemment converti en Commanderie de Saint-Lazare.

L'Abbé *Dubois* avait un ſyſtême qui ſe prêtait facilement à la pluralité des bénéfices. *Ils n'étaient*, ſelon lui, *qu'un bien laiſſé par les ſots pour le divertiſſement des gens d'eſprit.* Il ajoutait que s'il était Pape il n'en donnerait aucun, & les garderait

tous pour lui seul, & qu'à l'égard de la papauté, il n'en prétendait jamais donner sa renonciation. M. le Duc *de Beauvilliers*, reçut de lui une lettre dans laquelle il lui marquait qu'il avait eu pour berceau un petit college, celui de Saint-Michel, duquel étaient sortis plusieurs grands hommes, & entr'autres quatre grands Papes Limousins comme lui, & qu'il tâchait de suivre les traces de ces Pontifes célebres. Mais il avait un neveu, (le bredouilleur) qui ne pensait pas de même; car il lui avait résigné son canonicat de Saint-Honoré, en retenant une forte pension. Celui-ci voyant que son oncle jouissait déja d'un grand nombre de bénéfices qu'il appellait des *breloques*, quoiqu'il en tirât un fort revenu, imagina de lui retrancher une partie de cette pension.

Le neveu croyant par délicatesse de conscience devoir se comporter de la sorte, écrivit sa résolution à son oncle. Il lui représentait en même-temps que ses appointements & ses Prieurés le mettaient en état de s'en passer, & que l'emploi de cette somme serait meilleur entre les mains d'un Ecclésiastique moins distrait par des occupations mondaines. Ces représentations étaient suivies de réflexions pieuses sur le danger de la pluralité des Bénéfices, que l'oncle ne goûta point. Il lui parlait ainsi dans sa réponse. » N'est-ce pas du Pape que je tiens mes Bénéfices? n'est-il pas le Vicaire de Notre Seigneur sur la terre? son pouvoir ne vient-il pas d'en-haut, & son autorité n'est-elle pas établie d'une maniere incontestable? Anathême à qui soutient le contraire! que ceci soit dit pour cette vie, en attendant le jugement de l'autre.". C'est d'après ces maximes qu'il sollicita & obtint presque chaque année un nouveau

Bénéfice, de sorte que le calendrier de sa vie aurait pu être rempli par ses nominations.

Cependant son Secretaire qui l'a suivi longtemps dans l'intérieur de sa maison, lui reproche une avarice sordide. Lorsqu'on lui en faisait des reproches, il répondait que lorsqu'on s'est vu dans une étroite pauvreté, on craint toujours d'y retomber. *On n'est avare*, ajoutait-il, qu'*à force de raison. Le Duc de Luynes, ce célebre favori de Louis XIII, n'était devenu riche qu'en épargnant tous les jours quelques sols d'herbes à mettre dans le pot.* Souvent aussi faisait-il peser la viande de sa cuisine devant lui. Les détails de son avarice sont trop minutieux pour tenir place ici; cependant nous ne pouvons omettre celui-ci. Il reprochait un jour à ses neveux l'emploi qu'ils faisaient tous les jours de deux liards pour faire décroter leurs souliers : Admirez, disait-il, ces petits faquins qui me constituent en folle dépense pour leur entretien. Où est le temps où je décrotais moi-même mes souliers sans décrotoir, & que ma salive me servait de cire..... Un de ses amis l'entendant gronder très-vivement sur cette prétendue prodigalité, lui dit gaiement : Vous mettez autant de politique dans le gouvernement de votre cuisine & de votre domestique qu'il en faudrait pour gouverner l'Etat.

Le Roi qui avait éprouvé les talents de l'Abbé *Dubois* dans la négociation du mariage de sa fille, accorda en 1698 au Duc de Chartres son agrément pour permettre à son Précepteur d'aller joindre en Angleterre M. de *Tallard*, Ambassadeur de France. Mais il fit peu de séjour à Londres, car on fut obligé de le rappeller au bout de quelques mois. Cependant il eut le temps de se faire con-

naître à cette Cour, & d'y former des liaisons qui lui furent dans la suite de la plus grande utilité.

A peine arrivé en Angleterre, l'Abbé *Dubois* fit connaissance, par le moyen de M. *de St. Evremont* & du Duc d'*Ormont*, avec M. *Stanhope*. Cet Anglais célebre parmi les esprits forts, goûta beaucoup l'Abbé, & se lia intimement avec lui. Quoique la Cour eût pris quelqu'ombrage de la présence d'un négociateur si délié, M. *Stanhope* vécut familiérement avec lui. Il lui dit même dans une de ces effusions de cœur qui naissent de la familiarité : » Maître *Guillaume*, vous avez l'esprit de *Sancho*; vous brillez comme lui par des saillies, de petites pointes & des jeux de mots : en un mot l'imagination est votre fort : mais la force d'esprit, l'étendue & la suite du raisonnement, serviteur très-humble, vous ne vous en piquez pas trop ".

Ces liaisons donnerent cependant de l'ombrage à l'Ambassadeur chez qui logeait le Chevalier *Dubois*. (On sait qu'en Angleterre & en Hollande les Ecclésiastiques sont obligés de quitter les marques de leur état). Son Excellence voyait tous les matins sa cour pleine de carosses : elle accourait en robe-de-chambre à la fenêtre pour voir les personnes qui le demandaient, & s'en retournait le dépit & la jalousie dans le cœur, en apprenant que tout ce bruit & ce fracas étaient pour le Chevalier. Il savait aussi que dans les orgies & dans les repas nocturnes où assistait fréquemment le Chevalier *Dubois*, M. *Stanhope* & d'autres Seigneurs, s'amusaient à porter la santé du Chevalier *Dubois*, sous le nom de supplément de l'Ambassade. L'Ambassadeur crut sa dignité

gnité avilie, en écrivit vivement à M. de *Torcy*, Secretaire des affaires étrangeres. Il en porta ſes plaintes au Roi lui-même, en lui marquant que Sa Majeſté n'ayant pas beſoin de deux Ambaſſadeurs en Angleterre, il la ſuppliait de lui donner l'ordre de revenir à la Cour, ou de rappeller le Chevalier *Dubois* qui uſurpait ſur lui tous les honneurs de l'ambaſſade.

Le Miniſtere ne put ſe refuſer à ces repréſentations, & l'on envoya une lettre de cachet au Chevalier, avec ordre de revenir ſur-le-champ en France. Celui-ci obéit, & quitta Londres avec regret. Il s'était vu là dans ſon élément, car un eſprit vif & ardent comme le ſien y trouvait abondamment de quoi l'occuper & l'amuſer. Il emporta un grand nombre de renſeignements qu'il avait pris ſur la Cour d'Angleterre, & laiſſa dans ce Royaume des amis & des connaiſſances avec leſquels il entretint une correſpondance réguliere.

Le lendemain de ſon arrivée à Paris, il ſe hâta d'aller à Marly, où était la Cour. Le Roi, qui ſe promenait dans les jardins, ayant apperçu l'Abbé, lui fit l'honneur de le ſaluer. Celui-ci l'aborda un moment après dans le temps où il donnait des ordres à ſes jardiniers. Le Roi lui dit d'un air affable, voilà ce que c'eſt, M. l'Abbé, d'avoir tant d'eſprit, on ne ſaurait aller par le monde avec tant de mérite, ſans s'attirer des affaires; ſur quoi celui-ci tâcha de ſe juſtifier en peu de mots, & ſe retira.

L'année 1699 vit cet Abbé ſe revêtir encore d'un nouveau bénéfice; la Prévôté d'Arnat en Limouſin que lui réſigna l'Abbé de *Pompadour*. Il traita l'année ſuivante de la charge de Chapelain ordinaire du Roi avec l'Abbé de *Brieres*, Cha-

noine de Saint Honoré : mais celui-ci ne put obtenir la permission de vendre.

L'Abbé *Dubois* fut amplement dédommagé en 1701 de ce léger désagrément. La mort de *Monsieur* ayant mis son Eleve en pleine possession des biens, titres & honneurs dus à sa naissance : celui-ci fut obligé de se mettre à la tête des affaires. L'Abbé *Dubois*, sans avoir de titre particulier dans sa maison, puisque le Prince n'avait plus besoin de Précepteur, sans même y demeurer, eut la meilleure part aux arrangements que cette mort occasionna. Par le Conseil de l'Abbé, le Duc d'Orléans, qui succédait à son pere en tout, excepté au nom seul de *Monsieur*, continua d'avoir un Conseil, un Chancelier Garde-des-Sceaux, un Capitaine des Gardes, des Suisses, des Gentilshommes & des Pages. Il ne fit aucun changement dans ses Officiers; tous continuerent à le servir dans les mêmes grades & avec les mêmes appointements. Les affaires de sa maison fixerent un moment son attention; il se fit rendre compte de ses revenus, des dettes, des pensions; & établit un ordre tel qu'il put s'acquitter, continuer les libéralités de son pere, sans rien retrancher des dépenses ordinaires & nécessaires.

Pour récompenser l'Abbé de ses conseils & de son travail, le Duc d'Orléans lui donna une charge de Maître de ses Requêtes, qu'il vendit en 1721. Celui-ci continua les fonctions de Secretaire de ses Commandements, qu'il avait exercées dans les campagnes de Flandres. Mais sous le titre modeste de Secretaire, l'Abbé *Dubois* faisait tout dans la maison d'Orléans : il était le canal des graces, & le conseil intime du Prince. Aussi M. *le Bon*, qui avait été Précepteur de M. *de Barentin*, & fut depuis

Archidiacre de Soissons, disait de lui : » Il s'insinue dans les secrets de la maison d'Orléans, pour se rendre ensuite redoutable par les connaissances qu'il acquiert tous les jours, comme les parasites de *Juvenal* (1) ; mais, ajoutait-il, il ne fera jamais rien de bon, mettant trop de moyens entre lui & la fin qu'il se propose ; il a d'ailleurs un esprit trop turbulent & trop inquiet ».

Il eut soin de former au Prince une société capable de l'amuser & de le distraire jusqu'au moment où il plairait au Roi d'employer ses talents. La plupart de ceux qui la composaient étaient attachés à sa maison, & s'étaient conformés d'avance aux inclinations de leur Maître : tous étaient gens de plaisir & de bonne humeur. Celui qui paraissait primer, & qui conserva toujours l'amitié du Duc d'Orléans, était le Marquis *de la Fare*. Bel-esprit & philosophe, il ne pouvait manquer de lui plaire. Les conversations amusantes, quelquefois passionnées, des débauches délicates & par fois licencieuses étaient de son goût, & il y faisait bien son personnage. L'indolence délicieuse des vrais disciples d'*Epicure* formait son caractere particulier. Du reste, plein d'honneur & de probité, & incapable de se permettre aucune action dont il pût rougir. Le Marquis d'*Effiat*, le Comte *de Simiane*, le Comte *de Clermont*, le Chevalier *de Conflans*, avaient étudié le caractere du Marquis *de la Fare*, en s'efforçant de l'imiter ; mais ils n'y avaient que médiocrement réussi.

A ces aimables débauchés qui étaient attachés d'office à la maison d'Orléans, plusieurs Seigneurs

(1) *Scire volunt secreta domûs ; atque inde timeri.*

ſe joignaient pour groſſir cette Cour. Le Vicomte *de Polignac*, le Marquis *de Neſle* & leurs épouſes, y étaient fort aſſidus. L'Abbé *de Grancei*, frere du Comte de *de Médavy*, mort Maréchal de France, prenait plaiſamment la qualité de leur *Aumônier*; mais la gaieté & la vivacité de ſon eſprit lui aſſignaient un rang plus élevé. *Louis XIV*, informé ſans doute du ſujet de leurs entretiens & de leurs jeux, n'en prit aucun ombrage, & cette petite Cour ne mérita pas ſa jalouſie, comme celle de *Monſieur* l'avait excitée tant de fois.

L'Abbé *Dubois* était l'ame du Palais-Royal, & cette ſociété avait pour lui des égards proportionnés à la familiarité dans laquelle il vivait avec le maître. Elle était ſi grande, que Son Alteſſe royale cauſant un jour avec la Demoiſelle *Hébert*, la folle de *Monſieur*, l'Abbé dit tout haut : Voilà deux perſonnes faites l'une pour l'autre. Le Prince vint à lui pour folâtrer & jouer à ſon ordinaire. Mais celui-ci le repouſſa en diſant : Monſeigneur, retirez-vous, s'il vous plaît, vous grandiſſez ſi fort que je n'aime pas à vous voir auprès de moi; on ne paraît auprès de vous que des mirmidons. Il avait pour ſyſtême d'eſſayer ſon crédit & ſon pouvoir ſur ceux avec qui il vivait, par des bruſqueries & des boutades affectées. Allant un jour à pied à Verſailles, par le bois de Boulogne avec un de ſes amis, il lui prit ſubitement envie d'eſtocader. Il ſe ſaiſit de l'épée de ſon ami, lui laiſſe le fourreau pour ſa défenſe. Celui-ci, plus exercé que l'Abbé au maniement des armes, para toutes ſes bottes franches, & l'ayant ſaiſi par le milieu du corps, il l'étendit dans un foſſé.

C'était dans ſes promenades qu'il laiſſait échapper quelquefois des principes ſur leſquels ſa politi-

que était fondée, mais qui ne seront jamais adoptés par les honnêtes gens. Il faisait encore à pied le voyage de Versailles, accompagné d'un ami, & du célebre Mécanicien le Pere *Sébastien*, de l'Académie des Sciences, avec lesquels il faisait souvent cette route, & couchait, au château de Versailles, dans le lit de l'Evêque de Tournay. La conversation ayant été amenée sur le service des Princes & des Grands, l'Abbé leur demanda pourquoi ils se trouvaient placés auprès de ces personnages illustres? On lui répondit naivement & sans finesse, pour les servir avec fidélité. Bon, bon, repliqua-t-il sans hésiter, vous l'entendez bien, nous ne sommes auprès d'eux que pour *griveler* ce qu'ils ont de plus beau & de meilleur... *Si vous ne voulez pas du bien d'autrui, vous n'en aurez jamais vous-mêmes.*

Aussi rapportait-il souvent avec joie la maxime suivante qu'il disait avoir adoptée. Le Docteur *Morelli*, Médecin Italien de Mylord *Sandwick*, qui était Ecuyer de la Reine *Anne*, lui dit un jour le conseil qu'il avait donné à son fils à son entrée dans le monde. » Mon fils, joue des tours, fais des niches & des malices tant que tu voudras, ce sera bien employé: faits comme ils le font, les hommes le méritent bien; mais ne t'avise jamais de faire du bien à personne, car il ne t'en arriverait que du mal ».

Madame ouvrant un jour son cœur à un Seigneur qu'elle aimait, lui dit à l'oreille une autre grande maxime de l'Abbé *Dubois*. Mon fils, dit-elle, m'a appris une belle leçon que lui donne souvent son digne Précepteur: *C'est que, pour devenir un grand homme, il faut être un grand scélérat.* On ne s'étonnera donc pas en l'entendant dire à ses fermiers qu'il pressurait horriblement; on m'a donné ce

bénéfice pour me valoir tant de rentes, il faut aller jusques-là, & je n'en saurais rien rabattre. Quelqu'un lui représentant que le Sieur *Grenier*, fermier de son Abbaye de Saint-Just, ne pourrait jamais tenir dans cette ferme, l'ayant prise à un taux beaucoup trop fort, & que moins ce *Grenier* prenait garde à lui, plus l'Abbé devait s'en occuper : il répondit vivement : Après lui un autre fot.

Le Duc d'Orléans lui fit, cette année 1702, la donation d'une maison de la rue des Bons Enfants, que Son Alteſſe royale avait achetée de M. *Silvain*, un de ses Officiers. Celui-ci était fort attaché à sa maison, qui avait plu à l'Abbé *Dubois*. Pour satisfaire son envie, l'Abbé employa le crédit de Son Alteſſe royale, qui fit parler plusieurs fois inutilement au Sieur *Silvain* par son Chancelier *Ferrat*. Mais l'Abbé *Dubois* assura à Son Alteſſe royale que cet Officier avait proposé sa maison pour trente-trois mille livres au Notaire *Cadot*, ce qui était absolument faux, & l'on força le propriétaire à effectuer ces prétendues offres. L'Abbé en étant possesseur, l'occupa pendant quelque temps, & y fit bâtir un bel hôtel. Il se plaignit bientôt qu'il lui coûtait trop d'entretien, parce qu'il savait que le Prince voulait en faire présent à une Dame d'honneur de Madame, Mademoiselle *de Cery*, qui fut depuis la Comteſſe d'*Argenton*. Le Duc d'Orléans, qui l'avait aimée depuis long-temps, en avait eu le Chevalier d'Orléans, reconnu par *Louis XIV*, Grand-Prieur de France & Général des Galeres. Cet hôtel fut donc payé largement à l'Abbé, donné à Mademoiselle d'*Argenton*, cédé ensuite par celle-ci, pour cent mille livres, à la Princeſſe de *Montauban*, & enfin racheté une seconde fois par la maison d'Orléans à la mort de cette Princeſſe.

L'acceptation du teſtament de *Charles II* vint troubler les plaiſirs du Palais-Royal ; car ce teſtament rappellant au trône d'Eſpagne la maiſon de Savoye au préjudice de la maiſon d'Orléans, réveilla l'activité de Son Alteſſe royale, & l'eſprit intriguant de ſon fidele Abbé. Celui-ci fut chargé, par une commiſſion expreſſe, d'aller faire inſinuer dans les Tribunaux d'Eſpagne, mécontents du teſtament royal, le décret par lequel le Duc d'Orléans était appellé, ſuivant ſon rang, à la ſucceſſion de cette Couronne. La Cour n'ignora pas cette intrigue, & elle diſait entre pluſieurs autres plaiſanteries, on devine aiſément le ſujet de ce voyage ; car tout le monde ſait que le fin coton vient d'Eſpagne.

L'Abbé *Dubois* ne put cependant le faire auſſitôt que Son Alteſſe royale le deſirait ; car une maladie, qui était le fruit de ſes débauches habituelles, le força à s'éclipſer. » Il alla, dit ſon Secretaire, ſe cacher pendant quelque temps au bout du fauxbourg St. Germain, rue du Cherche-Midi, chez un nommé *Moreau*, potier de terre, pour une certaine maladie qui lui fit manquer l'ample dépouille du Chevalier *de Lorraine*. Il eut pour garde-malade une bonne femme nommée la veuve *Coulon* & ſa fille. M. *Maréchal*, premier Chirurgien du Roi, avait fait le marché à cinquante ſols par jour pendant le temps de cette maladie vénérienne que l'Abbé ſut mettre à profit : un de ſes amis venait lui rendre compte de tout ce qui ſe diſait & ſe paſſait au Palais-Royal ».

» L'Abbé étant guéri, prit la réſolution de faire le voyage d'Eſpagne, pour lequel il alla prendre la poſte à Ville-Juif, où il arriva dans ſon carroſſe

à minuit, avec cet ami qu'il pria de payer la garde-malade à vingt sols par jour pour elle & sa fille, & de les engager à se contenter de ce paiement, vu que c'était lui qui les avait indiquées. A son retour, la veuve *Coulon* ne cessa point de le tourmenter pour le reste de son paiement. Elle lui faisait même des présents de biscuits à quinze sols piece qu'il recevait, pendant qu'elle manquait de pain : elle donnait un pois pour avoir une feve ; mais il l'amusa jusqu'à sa mort, en lui faisant espérer qu'il la mettrait sur son testament ».

» En partant, il fit un plan à son ami de tout ce qu'il aurait à dire quand on le questionnerait sur son sujet pendant ce voyage, dans lequel l'Abbé passa par Montpellier, pour raison que M. *Chirac* sait bien. (Ceci était écrit en 1730, temps auquel ce Médecin si expert pour les maux vénériens était vivant.) Et comme il n'ouvrait guere la bouche que pour dire le contraire de ce qu'il pensait & de ce qu'il faisait, il entassait mensonges sur mensonges : Enfin, disait-il, c'est ici la comédie du Menteur, il est important de bien jouer ce personnage ». Nous avons rapporté ce passage en entier, pour faire connaître à nos Lecteurs le cas que faisaient de l'Abbé *Dubois* ceux qui l'approchaient de plus près.

L'Abbé *Dubois* trouva à Perpignan la Cour d'Espagne qui revenait d'Italie. Le Cardinal d'*Estrées* l'ayant apperçu à la descente de sa chaise, lui dit, avec sa franchise ordinaire : Je vois bien, Abbé, ce que tu viens faire en ce pays ; tu veux savoir si je ne suis pas mort, car je sais de bonne part que tu as demandé mon Abbaye de Longpont ; mais tu vas voir que je suis encore bien vivant & bien mangeant, car tu souperas avec moi.

Quoique le Cardinal n'eût pas deviné le vrai motif qui amenait l'Abbé *Dubois* en Espagne, il l'avait cependant plaisanté avec raison, car ce négociateur, quelqu'occupé qu'il pût être des affaires de son maître, ne perdait jamais les siennes de vue. Il le prouva en faisant donner à son neveu le Bredouilleur un canonicat de St. Honoré que la mort de son premier neveu, arrivée en 1702, avait laissé vacant.

Sur la fin de cette année M. *de Chamillard* (1) lui écrivit en ces termes. » L'eussiez-vous cru, mon cher Abbé, que le trésor-royal dût jamais avoir besoin de vous? cependant, c'est ce qui arrive aujourd'hui. Il s'agit d'avoir pour les jettons de l'année qui vient & qui approche, deux devises; l'une pour le trésor-royal, & l'autre pour les parties casuelles. Je ne veux pas en avoir l'obligation à l'Académie des inscriptions dont je ne suis pas content, & avec qui je suis brouillé. Comme vous êtes homme d'esprit & de goût, je vous appelle à mon secours; & je crois que vous serez bien-aise de me faire plaisir ». Quoique l'Abbé *Dubois* fût étranger à ce genre de travail, il accepta la proposition, & pria un de ses amis de les composer. MM. les Abbés de *Châteauneuf* & *Bignon* auxquels l'Abbé montra ces devises comme son ouvrage les trouve-

(1) Voici des vers sur ce Ministre, dignes d'être conservés :

Ici-bas tout est culbuté,
Point de chaleur pendant l'été;
Pendant l'hyver la foudre gronde.
Grand Dieu! tout va-t-il au hasard?
Ou, pour gouverner ce bas-monde,
Auriez-vous un Chamillard?

rent ſpirituelles & agréables. L'ami de l'Abbé alla enſuite recevoir de ſa part chez M. *de Turmenie* le pere, garde du tréſor-royal, les deux bourſes de cent jettons qui en ſont le prix. Celui-ci les reçut en diſant; comme c'eſt vous qui avez fait le travail, il eſt juſte que vous ayez part à la récompenſe, & nous partagerons comme freres. Cependant comme il prétexta une affaire preſſée, le partage fut remis à un autre moment, & eſt encore à faire.

La juſtice & la vérité ſe trouvaient rarement dans ſes actions & ſes paroles: quoiqu'il répétat ſans ceſſe: *Allons à la franquette, pour moi j'y vais* GROSSO MODO.... *Je vous dirai bonnement & franchement*, &c.... Mais on découvrait quelquefois ſes petites ruſes, & M. *de Chamillard* entr'autres s'en expliqua avec lui d'une maniere dure & ſeche. L'Abbé *Dubois* s'était inſinué dans ſa maiſon & en était devenu le conſeil. Ne pouvant ſuivre à la fois les intrigues du Palais-Royal & celles de ce Miniſtre, il imagina de placer à la tête de la maiſon du dernier ſon frere, l'ancien Apothicaire de Brives. Pour y réuſſir, il chercha à jetter dans l'eſprit du maître des défiances ſur les Sieurs Abbés *Mœtherbe* & *de Jean*, qui étaient auprès du Marquis de *Cany* ſon fils. Mais ce Miniſtre éventa auſſi-tôt la mine & écrivit en ces termes à l'Abbé *Dubois*. » Je vous entends à demi mot, mais je vois dans vos lettres agréables un ſerpent caché ſous les fleurs ». Celui-ci déſeſpéré d'avoir été pénétré, montra le billet à un ami qui lui répondit aſſez bruſquement; » voilà ce que c'eſt que d'être ſi fin: votre fineſſe eſt écrite ſur votre front, & à force d'être fin, vous devenez maladroit; car auſſi-tôt que les autres s'en apperçoi-

vent, ils se mettent en garde, & votre finesse ne sert plus à rien ».

L'Abbé fut nommé en 1705 à l'Abbaye de Nogent sous Coucy, vacante par la mort de M. *Valot*, Evêque de Nevers. Mais il ne fut pas aussi heureux en 1706, & son avidité lui fit manquer la riche Abbaye de St. Benoît sur Loire. L'Abbé de *Grancey* qui la possédait étant mort, S. A. R. voulut la donner à l'Abbé *Dubois*. » Celui-ci, comme le Prince le raconta depuis à ses courtisans, se coupa la gorge lui-même; car résolu de l'y nommer, je lui proposai seulement d'y mettre quelque petite pension. Dînant avec lui à Grenoble chez M. *de Beville*, je portai la santé de l'Abbé *Dubois*, Abbé de St. Benoît sur Loire. Mais en sortant de table il voulut chicaner & marchander avec moi, en me témoignant que dans le cas même où je lui donnerais ce bénéfice exempt de pension, il ne serait pas encore content, sur quoi je lui dis: Abbé, je ne veux pas te mécontenter; tu ne l'auras pas. Mais pour te faire voir combien tu as tort, je n'y mets que trois pensions de six cens livres chacune pour ma Chapelle, & une de mille écus pour l'Abbé *Philbert*, Précepteur de ma fille de Berry ». A cette occasion, le Précepteur de cette Princesse dit plaisamment: » Il faut avoir autant d'esprit que l'Abbé *Dubois* pour manquer cette Abbaye, car un sot l'aurait obtenue à coup sûr en ne marchandant pas ».

C'était en qualité de Secretaire des commandements du Duc d'Orléans que l'Abbé *Dubois* suivit cette année S. A. R. au siege de Turin. Mais il ne la suivit pas en Espagne l'année suivante, à cause des embarras que lui attira la création d'une troisieme charge de Secretaire des

commandements & du cabinet du Prince, faite en ſa faveur. La jalouſie qu'éveilla cette faveur diſtinguée, vint bientôt à bout de faire ſupprimer la charge. Mais l'Abbé, ſans paraître inquiet, en fit toujours les fonctions comme ſi elle ne l'eût pas été.

Il eſpéra d'être plus heureux en 1708 & d'accompagner le Prince dans ſon ſecond voyage d'Eſpagne, ayant un grand regret au premier dans lequel, diſait-il, *il aurait rempli ſes poches de piſtoles d'Eſpagne & de quadruples.* Mais S. A. R. ne fut pas maîtreſſe de lui accorder cette grace. Madame *des Urſins* que les courtiſans appellaient *la Maintenon de Madrid*, écrivit au Duc d'Orléans de la part de Sa Majeſté Catholique, pour l'engager à ne pas amener en Eſpagne l'Abbé *Dubois*, qu'elle ſavait très-capable de mettre tout le Royaume & l'Europe entiere en combuſtion par ſes intrigues.

Pour occuper ce loiſir forcé, il alla viſiter ſon Abbaye de St. Juſt en Picardie, & entr'autres intrigues amoureuſes qu'il y eut, la ſuivante manqua de le perdre. Comme on faiſait la cuiſine dans ſa maiſon abbatiale, il eut occaſion de voir une petite payſanne chargée d'aider aux cuiſiniers. La trouvant jolie, il lui fit toute ſorte d'agaceries, & ne manquait pas, lorſqu'elle paſſait devant ſes fenêtres, de lui faire des ſignes pour l'engager à monter dans ſon appartement. Mais cette jeune fille honteuſe & modeſte, baiſſait les yeux, feignant de ne le pas voir. Celui-ci déſeſpéré de l'inutilité de ſes pourſuites, & la voyant un ſoir travailler dans la cour à la lumiere, imagina un ſtratagême digne de ſa longue expérience. Il ſouffla ſa lumiere, & appella cette fille pour l'al-

lumer. Cette payſanne obéit ſans aucun ſoupçon; mais les propoſitions de l'Abbé lui ouvrirent les yeux, & ſans doute qu'elles la ſéduiſirent, car l'entrevue fut longue & eut des ſuites évidentes.

L'Abbé continua de la voir pendant le reſte de ſon ſéjour, & le Secretaire qui nous ſert de guide, aſſure qu'avant de l'introduire dans ſa couche abbatiale, il la lavait des pieds à la tête avec de l'eau tiede, & la frottait enſuite avec de l'eau roſe. Mais il oublia en partant tous les ſacrifices qu'elle lui avait faits, & l'abandonna ſans lui laiſſer de quoi ſubvenir aux fraix de ſes couches. Tout le pays étant informé de ce ſcandale, le Prieur de St. Juſt écrivit à l'Abbé pour lui faire des repréſentations, & l'engager à ſecourir cette malheureuſe qui, ne ſachant aucun métier, & réduite à demander l'aumône, était dans l'occaſion prochaine de ſe livrer à l'incontinence publique. L'Abbé ne répondit pas à une lettre ſi ſage, mais accourut à l'Abbaye, & ſans voir une ſeule fois les Religieux, emmena la fille à St. Denis où elle accoucha d'un garçon. Le Curé de Ste. Croix, Paroiſſe de St. Denis, inſtruit de cet événement & dévoué à l'Abbé, baptiſa l'enfant ſous le nom de *le Vaſſeur*, ſon laquais de confiance, qui fut le pere putatif. Un grand repas auquel aſſiſta le véritable pere, récompenſa le Curé de ſa complaiſance, & l'Abbé eut ſoin depuis de la mere & de l'enfant.

C'était le ſeul article de dépenſe qui pût faire violence à ſon avarice: auſſi diſait-il ouvertement *toutes les épargnes vont là.* Cependant il cachait ſon revenu avec grand ſoin, & ſelon ſon neveu, il en agiſſait ainſi pour obtenir ſans ceſſe des nouvelle graces de Son Alteſſe Royale.

Mais un Officier de la Maison, qui connaissait à fond cet Abbé, disait avec raison : » Son revenu a beau être secret, sa dépense l'est encore davantage ». Il multipliait prodigieusement ces sources de dépenses secretes, & *le Vasseur*, son confident, l'accompagnait quelquefois les soirs. Toujours à pied, & le plus souvent déguisé, il se rendait dans les recoins les plus cachés de la Capitale, & montait jusqu'aux étages les plus élevés des maisons. Ce laquais racontait, depuis, chez l'Abbé *de la Fare-Lopis*, dont il était devenu cocher, que dans plus d'une rencontre son maître avait été maltraité & battu. Aussi ajoutait-il que le cocher de M. *de Verthamont*, le grand pensionnaire des chanteurs du Pont-Neuf, avait eu en vue l'Abbé *Dubois* lorsqu'il composa cette chanson qui eut tant de vogue :

Monsieur l'Abbé, où allez-vous ?
Vous allez vous casser le cou ;
Vous allez sans chandelle, eh bien !
Pour voir les Demoiselles ; vous m'entendez bien.
&c. &c. &c. &c.

Il n'était pas plus retenu pendant le jour, car des Ecclésiastiques habitués de la Paroisse de Saint-Sulpice, ayant remarqué dans leurs visites de malade, le carrosse de l'Abbé *Dubois*, qui était, toutes les après-dîner, arrêté devant la porte d'une jeune Demoiselle, jusqu'à la nuit, se crurent obligés de l'avertir du scandale que cette conduite offrait à tout le quartier. L'Abbé *Dubois* arriva peu de temps après leur sortie, & fut instruit de cette conversation par la Demoiselle, qui ajouta qu'il la déshonorait : c'est bien plutôt toi qui me déshonore, lui répondit-il,

en jurant & la traitant de *carogne*. Ces visites scandaleuses produisirent cependant des rejettons à la famille de l'Abbé. Tant qu'il vécut, il eut le crédit de les ensevelir dans l'oubli : mais à sa mort le Clerc de l'Œuvre de Saint-Sulpice vint demander à son Curé s'il pouvait délivrer les Extraits de Baptême qui avaient été le fruit de la familiarité du Cardinal avec la Demoiselle. L'ordre en fut aussi-tôt expédié, & on les remit au Sieur *Pâtu*, Intendant de son Eminence, chargé des affaires de la succession.

Pour ne pas interrompre la suite chronologique de cette histoire, nous allons placer ici l'abrégé des recherches amoureuses qui occuperent l'Abbé *Dubois* pendant l'inaction où la jalousie & la haine de Madame de *Maintenon* firent languir S. A. R. depuis son re[illegible] d'Espagne jusqu'à la mort de *Louis XIV* (1). Parmi celles dont l'Abbé eut le moins à s'applaudir on doit placer l'attachement du Prince pour la *Desmarets*. Cette célebre Comédienne possédait au

(1) Peu de gens ont su la véritable cause de la haine implacable qu'avait vouée Madame *de Maintenon* au Duc d'Orléans. La voici, telle que nous la trouvons dans les manuscrits d'un Seigneur distingué, qui vivait sous la régence. Pendant le siege de Lerida, S. A. R. donnant à souper aux Officiers Français & Espagnols réunis, & sans doute échauffé par le vin, porta les santés du C. Capitaine & du C. Lieutenant, désignant par ces mots l'épouse de *Louis XIV* & Madame *des Ursins*, qui n'agissait que par son impulsion. Le Prince avait trop de jaloux & de surveillants, pour que les Dames intéressées pussent ignorer ces imprudentes paroles. Il les expia par la perte des bonnes graces du Roi, son oncle, & par l'éloignement de tous les commandements.

ſuprême degré tous les raffinements de la débauche, & ſon ardeur effrenée pour les plaiſirs de l'amour était paſſée en proverbe. Elle avait ſu s'attacher le Prince qui l'avait d'abord aimée de bonne foi, & il ne la négligea qu'au moment où il s'apperçut du nombre & de la qualité de ceux qu'elle lui donnait pour ſubſtituts. Lui ſeul les ignora long-temps, mais *Louis-XIV* les connoiſſait en détail. Ce fut-là ce qui l'empêcha de reconnaître l'Abbé *de Saint-Albin*, que le Duc d'Orléans avait eu de cette Comédienne. Tout le monde ſait le propos effréné qu'elle tint au Prince pendant ſa groſſeſſe. Celui-ci ſe réjouiſſant de voir naître un fruit de ſes amours, lui dit un jour, en frappant ſur ſon ventre : bon, cela va bien. Oui, Monſeigneur, répondit-elle, mais il manque encore les cheveux à cette poupée, & je vous prie de les faire l'un après l'autre.

Le Prince regarda cette priere comme l'effet d'un violent amour, c'eſt pourquoi il travailla à la rendre efficace. Mais il adreſſait ſes offrandes à une divinité inſatiable ; de maniere qu'épuiſé de fatigues il tomba dangereuſement malade. L'Abbé *Dubois*, inquiet de l'état du Prince, crut le moment favorable pour le détacher de cette odieuſe ſyrêne. Il fit venir auprès de lui un page, qui ayant été envoyé chez *la Deſmarets*, pour lui dire de venir à Saint-Cloud, l'avait trouvée avec le Comédien *Baron*, & avait été chargé, par elle, de lui ſuppoſer une incommodité qui pût l'en diſpenſer. Avez-vous donc oublié, dit l'Abbé à ſon ancien Eleve, ce que c'eſt que cette femme ? une ingrate, une perfide, qui, non-ſeulement vous préfere un Comédien, mais encore

ruine

ruine votre santé. C'était bon autrefois, répondit le Prince, mais les temps sont bien changés. A présent même, reprit l'Abbé, & le Page que vous lui avez envoyé a encore trouvé cet indigne rival avec elle. C'est même pour lui que vous êtes privé de sa vue. Voyez le bel honneur, ou si vous l'aimez mieux, le beau plaisir. Si cela est, dit le Prince, elle me trompe : mais quand tu me dirais vrai, que veux-tu que j'y fasse ? ce trait & le compliment qu'elle m'a fait prouvent que son cœur est à *Baron* & son corps à moi. Il est si beau que je voudrais actuellement le voir ; & que je ne m'embarrasserais guere de ceux qui l'auraient vu.

L'Abbé, résolu de pousser à bout son maître & de l'arracher de ce gouffre, reprit la conversation sur le même ton. Comme je sais, reprit-il, qu'elle vous fatigue plus en un jour qu'une autre en quatre, vous renoncerez, s'il vous plaît, à ce commerce : il faut faire vie qui dure. Erreur, s'écria vivement le Prince, vie qui dure est une vie qui ennuie ; j'aime mieux l'abréger avec un objet que j'aime, que la prolonger avec celui que je n'aime pas. Quoi ! vous aimeriez encore une femme qui avoue elle-même que son cœur n'est pas à vous ? — Que m'importe ; si le reste est à moi : mais, crois-moi, cela est bon pour le discours ; & quand nous sommes ensemble elle fait fort bien dire que je vaux mieux que *Baron* n'a jamais fait. — Fort bien ; ce n'est pourtant pas ce que vous m'avez fait entendre depuis que vous avez renoué avec elle : mais, d'après cet aveu, ne croyez pas que je vous laisse continuer. Votre santé, je dirai plus, votre honneur, votre délicatesse, que la

conduite de cette femme bleſſe un peu trop ouvertement, me font eſpérer que vous ne la verrez abſolument plus. L'Abbé obtint enfin ce qu'il deſirait, mais à condition qu'il dédommagerait amplement Son Alteſſe Royale du ſacrifice qu'il venait d'exiger. Il le lui promit en l'aſſurant qu'il avait en vue trois ou quatre jolis minois pour la belle ſaiſon, à Saint-Cloud, & qu'il lui ſeroit bientôt oublier la *Deſmarets*.

Le Prince partit ſur ces belles aſſurances & ſe rendit, ſeul, à ce Palais enchanté, que les naïades & les tritons ſemblent avoir conſtruit pour en faire le ſéjour d'Amphitrite. Il ne languit pas long-temps; car l'Abbé lui amena, le lendemain, trois jolies bourgeoiſes, qui étaient tombées dans ſes filets. Vouloir peindre tous les plaiſirs que le Prince & ſon grand pourvoyeur goûtèrent avec elles pendant l'été, ſerait au-deſſus des forces de tout Ecrivain. On ſe contentera d'une ſcène que le Chevalier de *Ravanne* a conſervée & décrite dans ſes Mémoires. Nous voulons parler du ſouper des *Déeſſes*. C'était ainſi que le Duc d'Orléans appellait une orgie dans laquelle il ſe traveſtiſſait en Berger *Pâris* & les femmes en Déeſſes, pour diſputer le prix de la beauté. Afin de juger ſans ſurpriſe, les acteurs quittaient tous les voiles & s'offraient ſans obſtacle à la vue de l'arbitre. C'était un goût que le Prince avait rapporté d'Eſpagne, & qu'il y avait ſatisfait pluſieurs fois avec la belle Comteſſe de *Sancta Maria*.

L'Ordonnateur de la fête fut le Prince lui-même, & l'Abbé fut chargé des apprêts. Son valet-de-chambre, très-bien dreſſé à ce manege, avait tout préparé dans une ſalle illuminée,

où les acteurs seuls furent introduits. Le Prince revêtit le costume du Berger de Phrygie, ses trois concubines prirent les attributs de Junon, Pallas & Vénus, Cupidon fut représenté par le plus jeune des Pages; & l'Abbé, déguisé en Satyre (c'est-à-dire, au jugement du Prince, dans son état naturel) devait, avec un Page travesti en Faune, servir de témoin au jugement. Le premier emploi de ces derniers fut d'aider leur maître & les Déesses à quitter leur dépouille mortelle, pour n'offrir ensuite que des divinités brillantes, ornées uniquement de leurs attributs & de leurs beautés.

L'heure de se remettre de nectar & d'ambroisie étant arrivée, le satyre & le faune remplirent la place d'Hébé & de Ganimede. Mais leur maladresse ou leur faiblesse excitèrent la pitié des Déesses, & la jalouse Junon & la prude Minerve accoururent à leur secours. Cupidon même ayant mis bas flèche & carquois se joignit à elles. De si puissantes divinités eurent bientôt préparé la céleste table. *Pâris* y prit place avec les trois déesses; le satyre, à cause de ses services, osa s'asseoir avec eux, laissant au Faune & à Cupidon le soin de rafraîchir les gosiers divins. Un tour de menuiserie pratiqué dans le mur, offrait le moyen d'admettre tous les mêts dans l'Olympe, sans que les regards des mortels pussent y pénétrer. Les petits Dieux ayant rempli leurs fonctions, furent admis à boire le nectar à longs traits, & le repas étant fini, on renouvella la célèbre dispute dont le beau Berger du mont Ida fut l'arbitre. *Pâris* ne put refuser la pomme d'or à la Déesse de Cythere, qui le récompensa la nuit suivante d'une si flatteuse préférence.

Le Prince avait été trop occupé des charmes de sa Vénus, pour penser au satyre. Il s'en souvint le lendemain, & demanda aux Pages comment ils avaient trouvé l'Abbé. *Parlant*, répondirent-ils. *Pour moi*, repliqua le Prince, *il m'est échappé ; & pour juger de sa figure satyrique, il faut que je la revoie.*

Seconde représentation absolument semblable à la premiere. Seulement *Paris* s'occupa davantage du faune, & l'examina avec attention. On pourra juger du plaisir que le Prince prit à le considérer, en pensant que l'Abbé *Dubois* avait une figure seche, des yeux allumés, un nez très-saillant & un menton crochu. Aussi, lui répéta-t-il plusieurs fois, en étouffant de rire, qu'*il avait un satyre tout craché, & qu'il ne doutait plus qu'autrefois il n'en eût existé.*

L'Abbé fournit au Prince, malgré lui peu de temps après, une semblable occasion de rire. Car S. A. R. ayant vu ses Pages jouer à un jeu d'enfant que l'on nomme *pet-en-gueule*, voulut s'en amuser lui-même. L'Abbé fut chargé, selon sa coutume, de préparer cette orgie, & d'amener des femmes disposées par état à se prêter aux fantaisies les plus bisarres. Il ne prévit pas que le Prince ne voudrait être que spectateur, & n'invita avec lui qu'un Page & deux femmes. Après les compliments d'usage, le Duc d'Orléans proposa le jeu dont il voulait voir la répétition, & ordonna à l'Abbé & au Page de jouer à *pet-en-gueule* avec les deux autres convives qui, pour rendre la fête complete, n'avaient gardé aucun vêtement. L'Abbé refusa pendant long-temps de se prêter à ce caprice ; mais le maître insista, & l'Abbé prit place dans ce fabrique *quatuor*, que

le pinceau de *Clinchtell* a reproduit tant de fois. Ses reins uſés ſe refuſaient au travail pénible auquel ſont condamnés ceux dont le dos ſert de théâtre pour ce ridicule jeu. Ses plaintes & ſes jurements amuſerent autant le Prince que la biſarrerie des poſtures.

Ce Miniſtre des plaiſirs de S. A. R. n'en était pas toujours quitte pour des railleries : nous l'avons déja vu maltraité dans ſes courſes particulieres; nous allons le voir courir de plus grands haſards à la ſuite de ſon Maître. Las des plaiſirs paiſibles que lui procurait ſon ancien Mentor, le Prince voulut un ſoir en aller chercher de plus bruyants dans ces retraites où tout l'univers a droit de les partager. Cette envie fut ſi prompte & ſi vive qu'on n'eut pas le temps d'avertir M. *d'Argenſon*, qui faiſait ordinairement pourvoir à la ſûreté du Duc d'Orléans par une compagnie du guet. On ſortit bruſquement du Palais-Royal, ſans autre précaution qu'un déguiſement. L'Abbé conduiſit le Prince & ſon Page fidele chez une de ſes connaiſſances auprès de Saint-Roch. Quoiqu'attendu, ce Prince ne trouva point un aſſez grand nombre de prêtreſſes, & voulant s'amuſer par la variété, il envoya chercher un renfort de quatre, avec leſquelles on ſe livra à la joie & au plaiſir. Ce renfort avait ſans doute occaſionné par ſon départ, la diſette dans le quartier du Palais-Royal; car trois Officiers qui cherchaient à occuper leur ſemeſtre, après avoir fureté par-tout inutilement, arriverent au même rendez-vous. Ils heurtent vivement, on ne leur répond point. Silence abſolu malgré leurs jurements & leurs menaces. Laſſés de cette opiniâtreté, ils enfoncent la porte, & foncent l'épée

à la main sur ces gens avides, à qui une proie si abondante paraissait à peine suffire; tandis qu'ils périssaient d'inanition. On ne pouvait s'expliquer : le rang & la qualité devinrent inutiles, parce qu'on en avait laissé toutes les marques au palais, & qu'on aurait peut-être encore la honte de n'être pas cru. La maîtresse du lieu, ses prosélites & l'Abbé, poussèrent des cris horribles à la vue des épées nues; mais le Prince & son Page se mirent en défense, repoussèrent les assaillants, en étendirent un sur le carreau, & mirent les deux autres en fuite. A cette vue, l'Abbé revenu un peu de sa frayeur, accourt auprès du Prince, & jura, mais en vain, qu'on ne le reverrait plus dans un si grand danger.

Dans une entrevue avec une clinquaillière du Palais Marchand, que procura au Duc d'Orléans, l'Abbé *Dubois*, celui-ci paya de sa personne. Pendant qu'on tenait le mari jaloux, occupé dans une auberge de la rue Saint-Denis, avec un Page déguisé en marchand; le Prince accourut au palais avec l'Abbé, & fut reçu à bras ouverts par la belle marchande. Ennemi de l'oisiveté, celui-ci voyant S. A. R. avec la maîtresse, crut qu'en valet de comédie il devait faire des déclarations à la fille de boutique : elles furent mal reçues; mais l'Abbé espérant que les démonstrations abrégeraient les préliminaires, se mit en devoir d'arracher des faveurs que sa mauvaise mine empêchait peut-être de lui accorder. La défense fut plus vive que l'attaque, & cette fille outragée l'accabla de reproches & de coups, lui meurtrit un œil, déchira son visage avec les ongles, & rassemblant toutes ses force pour l'étrangler, lui fit au col plusieurs contusions

Revenu dans cet état au Palais-Royal, l'Abbé fut plusieurs jours sans oser se montrer. Sans doute qu'il employa cette retraite à chercher les moyens de faire tomber dans ses pieges une victime innocente & malheureuse, dont la chûte couvrira à jamais sa mémoire de honte & d'infamie.

Le palais semblait devoir être le théâtre des exploits de l'Abbé *Dubois*. Ce fut encore là qu'il choisit une veuve remarquable, encore plus par sa sagesse que par sa beauté. L'Abbé avait souvent cherché des prétextes pour lui faire la cour, mais vainement : pleine de respect pour les mœurs & d'attachement pour son mari, cette veuve rejettait toujours avec dédain les offres honteuses de l'Abbé. Cependant il avait si souvent entretenu le Prince des charmes de cette femme, que celui-ci, aisé à s'enflammer, en était devenu éperduement amoureux sans l'avoir vue. Qu'on juge par-là de quels feux il dut brûler après une entrevue que lui ménagea son agent. Il le pressait vivement de terminer, & lui ordonnait de faire les offres les plus fortes.

Poussé à bout par les sollicitations de son Maître, & piqué sans doute de voir échouer toutes les manœuvres d'un homme aussi habile que lui, l'Abbé *Dubois* dit un jour au Prince que son Saint-Esprit ne viendrait pas à bout de cette conquête. N'importe, lui répondit-il, tente jusques-là, s'il le faut; le reste sera pour ta récompense. Alors l'Abbé lui expliqua en ces termes le seul moyen qui lui paraissait capable de mettre le Prince en possession de la belle veuve. » N'ayant répondu à toutes mes sollicitations que par la priere de m'éloigner pour

toujours d'une femme que j'étais assez lâche de croire capable de se laisser séduire par l'appât de l'or : Non, Madame, me suis-je écrié, je ne reparaîtrai jamais chez vous, du moins, en petit collet ; mais si en le quittant vous voulez de moi avec tout ce que je vous offre, je serai votre époux quand il vous plaira. A ces mots, elle m'a paru ébranlée. Je l'ai assurée que je n'étais retenu dans l'état ecclésiastique que par des bénéfices dont une résignation me débarrasserait : elle m'a remercié d'une marque d'amour aussi forte, & sans me rien promettre, elle m'a tout laissé espérer ». Le Prince combla d'éloges son esprit inventif, & lui en témoigna sa reconnaissance. L'Abbé continua : » Depuis long-temps je médite de réduire cette femme par la voie conjugale : cette idée ne m'est pas seulement venue pour vous, Monseigneur, mais pour moi qui aime cette veuve autant que vous, & peut-être plus que vous. Le tout dépend de s'en emparer ; puisqu'il n'y a pas d'autre moyen, je l'épouserai, & sans querelle, sans dispute, du moins entre vous & moi, nous satisferons nos desirs, dès qu'une fois je serai son seigneur & son maître, il faudra bien qu'elle obéisse ; & la tenant quitte de sa vertu, qu'elle n'en manque qu'à vous servir ».

Ces paroles parurent tranquilliser le Prince, & il partit pour Saint-Cloud, laissant plein pouvoir à l'Abbé. Cependant cinq jours s'écoulerent, & le Prince impatient les trouva plus longs que cinq années. L'Abbé arriva enfin, & lui dit qu'il fallait retourner à Paris sur-le-champ pour le voir fiancer & marier à minuit. » Les choses en sont-là ; jugez si je me suis endormi. Non vraiment,

répondit le Prince, en se levant de son siege pour partir. Doucement, mon Prince, vos ordres sont-ils déja donnés? vous avez encore du temps; ayez la bonté d'écouter l'emploi du mien..... Ayant quitté le petit collet, & m'étant vêtu à la séculiere, j'ai été, selon ma promesse, faire parade de mon sacrifice auprès de la veuve. Voyez, Madame, lui ai-je dit, si c'est-là vous aimer! Pénétrée & saisie, elle n'a d'abord su que me répondre; mais revenue à elle, elle est convenue qu'on ne pouvait donner une plus grande marque d'amour, que la reconnaissance l'engageait à tout, qu'elle demandait seulement quelque temps pour se consulter. Quoi! Madame, me suis-je écrié, tandis que je sacrifie tout pour vous, vous demandez encore du délai! Non, je souffrirai plutôt la mort. Cette généreuse veuve, touchée, attendrie, m'a prié d'entrer dans sa maison pour la premiere fois de sa vie. Là, elle s'est abandonnée aux sentiments les plus tendres; elle n'a plus insisté que sur la nécessité d'assembler quelques parents, & a pris jour pour le lendemain ».

» N'ayant garde de manquer à ce jour assigné, je m'y suis rendu seul, comme j'avais promis de le faire, jusqu'à ce que toutes choses fussent conclues. J'ai trouvé avec elle quatre personnes voisines & alliées, déja prévenues; & je n'ai paru pour ainsi-dire que pour m'entendre remercier de l'honneur d'une pareille alliance. Ne répondant que par les témoignages du plus vif empressement, on a employé tout le jour à délibérer sur les moyens de le satisfaire. Le Notaire est venu, & l'on a passé le contrat. Je voulais avoir pour nous marier un Ecclésiastique de mes amis qui

avait le mot ; mais la veuve a voulu absolument se marier à sa paroisse. Cependant j'ai consenti conditionnellement à cet article, jusqu'à ce qu'ayant été trouver le Vicaire, il m'a paru un si bon diable que je ne pouvais mieux rencontrer dans tout Paris. Je l'ai mené chez ma veuve qu'il connaissait déja : elle & moi nous l'avons chargé de tout, & pour conclure enfin, on vous attend, Monseigneur, mais vous ne serez là, s'il vous plaît, que mon ami ». Trop heureux, s'écria le Prince : va, c'est dommage que tu ne sois pas premier Eunuque du Grand-Turc. » Je vous entends, Monseigneur, vous voudriez que la cérémonie ne se fît que pour vous, ou qu'après elle, on m'en fît une autre ; mais j'aimerais mieux que le Sultan perdît jusqu'à ses oreilles, que de me voir seulement ôter un cheveu. »

Le Prince, que ce récit réjouissait beaucoup, lui demanda où l'on irait en sortant de l'Eglise ? » On ira, Monseigneur, non me retrancher quelque chose, ainsi que Votre Altesse royale paraît le desirer ; mais ajouter à mon chef un ornement très-commun à la Cour & à la ville. J'ai arrangé les choses de maniere qu'il arrivera peut-être ce qui n'a jamais été vu. Une femme, par la ruse de son mari, le coëffera sans le savoir ». Il lui expliqua ensuite son projet en détail. Une femme vendue à l'iniquité, & ancienne connaissance de l'Abbé, devoit passer pour sa parente, faire chez elle tous les honneurs de la noce, & loger les mariés. L'Abbé avait pourvu à toutes les dépenses, monté une maison à sa parente, avec laquais, femme-de-chambre, &c. & tout ce qui pouvait lui donner du relief.

Le Prince attendit avec un Page le retour de

la noce, & se fit passer, au repas qui la suivit, pour un marchand ami de l'Abbé, & le Page pour son neveu. Son impatience fit abréger le festin & les souhaits qu'on fait aux mariés en pareil cas. Après que la veuve fut couchée & les lumieres éteintes, l'Abbé, au-lieu de partager son lit, se glisse dans une autre chambre par une porte secrete pratiquée dans l'alcove, & le Prince profita de la même issue pour aller remplir les fonctions d'époux. La malheureuse femme que l'on trompait si abominablement ne put, dans l'obscurité, reconnaître sa fatale erreur, & se livra à toute la sensibilité & à la tendresse que lui inspiraient les sacrifices prétendus de l'Abbé.

Mais quelle fut sa surprise aux premiers rayons du soleil. Elle jetta un cri d'étonnement & d'indignation qui réveilla le Page & l'Abbé couchés dans la chambre voisine. Ils entrerent dans celle des mariés pour appaiser cette infortunée victime. Appercevant son mari, elle se jette à ses pieds, en demandant miséricorde pour un crime qu'elle avait commis si involontairement. Non, je n'y ai eu aucune part, s'écriait-elle, d'une voix entrecoupée de sanglots & de soupirs, si vous le croyez, faites de moi tout ce qu'il vous plaira. Cette profonde affliction & le désespoir de cette digne femme toucherent l'Abbé lui-même; il lui dit, pour l'appaiser au plutôt : De quoi vous allarmez-vous, Madame ? c'est moi qui l'ai voulu. Vous, s'écria-t-elle ! cela se peut-il ? — Oui, & qui plus est, je ne vous en aime que davantage. — Vous ne m'en aimez que davantage ! & moi je vous déteste. Ciel ! quel monstre ! il ne se contente pas d'en être un lui-même, mais il a voulu que je le fusse aussi ! — Savez-vous ce que

vous dites, & à qui vous avez eu affaire ? — Quand ce ſerait avec un Souverain : mais, non, c'eſt avec des démons. Que je ſuis malheureuſe ! où trouverai-je un autre aſſez ſombre pour cacher ma honte ? — Folie, folie. Combien d'antres ne faudrait-il pas, ſi chacune de celles qui ſont dans le même cas que vous en demandait un.

Le Prince s'étant approché d'elle pour l'adoucir, elle voulu ſe jetter par les fenêtres, de ſorte qu'il fut obligé de ſe retirer ; & on chercha dans la famille de la veuve, quelqu'un capable de la conſoler. Une de ſes tantes, peu délicate ſur le point d'honneur, apprit tous les détails de cette aventure, & la qualité du mari ſuppoſé. Elle ſe chargea d'adoucir le chagrin de la belle veuve, & elle ne réuſſit qu'à le lui faire diſſimuler devant les parents & les étrangers. Mais après leur départ, l'Abbé ayant voulu uſer avec elle du ton de familiarité que permet le mariage, monſtre, lui dit-elle, retirez-vous de moi, & ne m'approchez jamais. Que vous êtes méchante, lui répondit-il ! ne ſavez-vous pas que je ſuis votre ſeigneur & maître. — Vous n'êtes que mon bourreau.

L'Abbé continuant ſur le même ton, & la veuve faiſant tous ſes efforts pour le repouſſer, le Prince l'arrêta en lui diſant : qu'eſt-ce donc, & que veux-tu ? je veux, répondit-il, que mon épouſe ſe mette à la raiſon, & qu'elle m'aime ſelon les loix ; du reſte, je m'en mocque. Il a bien raiſon, dit cette vertueuſe affligée. Dieu, s'écria-t-elle, que vous ai-je fait pour m'avoir ainſi abandonnée ! Elle ne put s'empêcher enſuite de reprocher au Prince l'indigne ſtratagême qu'il

avait employé pour la déshonorer. » Je conviens, Madame, lui répondit-il, que je me suis oublié; mais si vous vouliez, malgré le désordre où vous êtes, vous considérer dans un miroir, peut-être m'excuseriez-vous..... Cependant, je ne m'excuse pas moi-même, & si j'avais pu imaginer tant de vertu, j'aurais tâché d'en avoir assez pour vous épargner cette affliction. La cause ne dépend plus de moi, mais si je puis en adoucir l'effet, parlez, Madame, & vous verrez peut-être que je suis Prince. »

Si je pouvais, répliqua la veuve, encore être dupe, je le serais des sentiments que vous marquez. — Dupe! vous avez en effet raison de craindre après ce qui vous est arrivé. Mais éprouvez-moi, & vous me jugerez. — Quelle preuve, hélas! pourrait me consoler! cependant, livrée à votre merci, je vais vous demander une grace. Quelle? dit le Prince avec vivacité. C'est, poursuivit-elle en montrant l'Abbé, de me mettre à l'abri des droits que Monsieur prétend avoir sur moi. Il m'a épousée, m'a-t-il dit lui-même, pour vous & pour moi. Mais cela ne sera pas, ou je me donnerai plutôt la mort. L'Abbé saisit l'instant où les soupirs interrompaient cette infortunée; je vous accorde cette grace, lui dit-il, avec colère. Croyez que quand on me méprise, je sais le rendre au centuple. Tu es un bien méchant homme, dit le Prince..... Mais, puisqu'il m'ôte de lui-même, Madame, la satisfaction de vous accorder la première grace que vous m'ayez jamais demandée, voyez qu'elle autre après celle-là pourrait vous faire plaisir. Je ne sais, répondit-elle, cependant, n'osant jamais reparaître chez moi ni aux environs, je vous prie de me laisser

ici. C'eſt ce qui m'a déja été offert, ajouta-t-elle en fondant en larmes, mais je ne croyais jamais être obligée de l'accepter à une ſi odieuſe condition.

Alors l'Abbé, par l'ordre du Prince, acheta une maiſon à Surenne, la meubla élégamment, & le Prince, en y conduiſant ſa victime, ne manqua pas de faire valoir la promptitude avec laquelle cet agent avait tout diſpoſé. Il demanda même pour lui, à la veuve, la grace de la voir quelquefois. C'eſt tout ce qu'il ſe réſerve, ajouta-t-il, & ce qu'il ſe flatte de mériter par le ſoin qu'il prend de pourvoir à toutes vos commodités. Hélas! repliqua-t-elle, c'eſt bien pour moi la plus légere de toutes les réparations. Ce n'eſt point par là, ni par aucun autre moyen poſſible, qu'il méritera quelque choſe de moi, mais par votre ſeule volonté. De ſorte qu'il parut quelques jours après devant elle, mais elle ne l'envisageait jamais ſans un mouvement d'horreur qu'elle ne pouvait diſſimuler. L'on remarqua conſtamment que chaque viſite de ſa part renouvellait la douleur de la veuve, & la plongeait toute entiere dans la triſteſſe & l'abattement. Cette vertueuſe femme eût cependant la force de renfermer ſon chagrin devant le Prince; ce poiſon lent la dévorait ſenſiblement, & elle ſuccomba à ſes ravages au bout de ſix ſemaines.

La nouvelle de cette mort réduiſit le Prince du déſeſpoir. C'en eſt fait, dit-il à l'Abbé, va au moins achever ton ouvrage, & fais rendre les derniers devoirs à cette innocente victime. Il y alla, régla, & termina tout, de maniere qu'on n'entendit plus parler de Surenne. La douleur du Prince lui rendant le ſéjour de Paris inſupporta-

ble, il courut enſévelir à St. Cloud ſon chagrin dans la retraite & le ſilence. Là, il ne voulut voir que ſes gens les plus familiers, de maniere que ce château qui avait toujours été le ſéjour de la joie & des plaiſirs, devint méconnaiſſable. Tout y prit l'empreinte de la douleur, & le maître lui-même fut long-temps à ſe calmer. Il ne pouvait voir ſans émotion ceux qui avaient aſſiſté la belle veuve dans ſes derniers inſtants. Si tu m'en crois, dit-il au Chevalier *de Ravaſine* (de qui on a emprunté ce récit, ſans en garantir même la vraiſemblance), tu prendras garde de n'être jamais amoureux. Mais comment ferais-tu ? moi-même, quoique je ſentiſſe bien que j'aimais cette femme, je ne croyais cependant pas l'aimer à ce point, où la perte réduit preſque au déſeſpoir. L'Abbé voulut tenter d'adoucir & de calmer une ſi vive douleur; le Prince repouſſa ſes conſolations. Laiſſe-moi, lui dit-il tristement, je trouve cent fois plus de ſatisfaction & de douceur à m'affliger qu'à t'entendre. Cependant le temps, le plus puiſſant des conſolateurs, emporta le ſouvenir de la belle veuve de Surenne, & le Duc d'Orléans l'oublia dans les bras de quelque beauté plus facile.

Les peines & les fatigues qu'occaſionnaient à l'Abbé *Dubois* l'inconſtance de ſon maître & ſes déſirs toujours renaiſſants, uſaient ſa ſanté peut-être autant que ſes débauches. Il était aſſujetti dès le temps que nous décrivons à un régime très-auſtere; car il buvait le matin des eaux de Forges ou de Balaruc, à cauſe d'une rétention d'urine à laquelle il était ſujet. Son dîner conſiſtait dans une ſoupe cuite ſans ſel, & des viandes bouillies ou roties, ſans qu'on lui permît aucun ragoût; il bu-

vait d'ailleurs très-peu de vin & ne mangeait ordinairement le soir que des œufs frais, ou un biscuit du Palais-Royal. Quand il n'avait pas eu d'appétit à dîner, il s'en dédommageait à souper par un poulet. C'est à lui qu'est arrivée l'aventure suivante, répétée depuis tant de fois. Ayant employé tout un après-dîner & une soirée à écrire, il demanda son poulet; mais le chat l'ayant trouvé abandonné au sortir de la broche, l'avait mangé & n'avait respecté que les os. *Genty*, valet-de-chambre de l'Abbé, ne trouvant plus le poulet, & craignant les emportements de son maître, imagina un expédient singulier pour se tirer de ce mauvais pas. Il rassemble les os sur une assiette, & jouant l'étonnement, il dit à l'Abbé que le poulet était mangé depuis long-temps & qu'il avait soupé. — Comment, soupé, & je meurs de faim. — Mais, Monsieur, il est cependant très-vrai que vous avez mangé votre poulet, & qu'en voilà les os sur votre assiette. Grande altercation entre le maître affamé & le valet menteur. La tempête, les jurements, les menaces suivirent, mais en vain; celui-ci n'en voulut jamais démordre. Eh bien! dit alors l'Abbé d'un ton de voix faible & plaintif, qu'on me couche donc, puisque j'ai soupé.

Il prenait habituellement du lait d'ânesse, & pendant le mois de Mai il ne vivait que de lait de vache. C'était pour lui adoucir le sang que les Médecins lui prescrivaient la diete blanche. Mais ils travaillaient sans fruit. La plus légere contradiction le mettait hors de lui; le feu sortait de ses yeux, & un torrent d'injures & de jurements de sa bouche. Il ne parlait jamais que de tuer, de jetter par les fenêtres, & de faire pendre, sans distinction

tinction de gens & de qualité. Il s'appaisait ensuite aussi facilement qu'il s'était emporté, & sa vie n'était qu'une alternative de colere & de modération. Un laquais qui, sur cette réputation, n'était entré chez lui qu'en tremblant, eut, à son arrivée, huit jours de calme. Il s'en félicitait auprès de ses camarades, les assurant que bien loin de l'avoir trouvé violent & emporté, il lui paraissait doux comme un agneau. Patience, lui répondirent-ils, patience, ton tour arrivera bientôt. En effet, s'étant présenté le lendemain pour chausser son maître, celui-ci trouva qu'il s'y prenait mal, & lui donnant un coup de pied dans l'estomach, il l'étendit sur le parquet, en lui prodiguant les b. & les f. Il ne traita pas mieux un soldat, qui était natif de Brives, qui, sachant la fortune qu'avait faite son compatriote, vint le trouver au Palais-Royal, pour en obtenir quelqu'argent. Pour appuyer sa requête, il ne manqua pas de répéter plusieurs fois à l'Abbé qu'il était de son pays. Vous, de mon pays! lui répartit brusquement celui-ci en frappant des pieds & des mains, vous, de mon pays! Apprenez, mon ami, que je ne suis d'aucun pays. Je suis d'Angleterre, d'Espagne, de Hollande, d'Italie, d'Allemagne, de toute l'Europe enfin. Allez-vous en au diable & sortez d'ici au plus vîte. Ses accès de colere le prenaient encore fréquemment à la vue d'une Demoiselle, appellée *Jumeau*, connue dans son hôtel sous le nom de *Perroquet*, parce qu'elle portait toujours une robe de damas ou de taffetas verd. Elle était d'Amiens, & l'Abbé l'ayant mise dans le chemin du vice, l'avait établie Lingere à Paris. On la voyait souvent venir chez lui demander de l'argent, tantôt pour son com-

merce, tantôt pour l'entretien d'une fille & d'un garçon qu'il avait eus d'elle. Ordinairement il la renvoyait en jurant & en l'accablant d'injures, & d'autrefois il lui faisait quitter sa boutique pour prendre un logement retiré, suivant qu'il était poussé par son caprice. De sorte, dit le Secretaire, que cette fille eut bien des couleuvres à avaler avec lui. Elle avait ses audiences après le dîner, & comme elle était blanche & jolie, quoiqu'un peu maigre, l'Abbé trouva à la fin le moyen de la marier. Un pauvre here, mourant de faim, la prit avec tous ses droits, c'est-à-dire, la protection de son amant, devenu Cardinal. Celui-ci lui procura un emploi à Amiens, où il était encore en 1730.

Ces emportements l'avaient rendu sec & décharné. Le Marquis *de la Fare*, entrant un jour chez le Duc d'Orléans, l'Abbé dit à Son Altesse Royale : j'aurais une ambition, qui serait de devenir aussi gros que M. le Marquis *de la Fare*; sur quoi un Favori du Prince dit plaisamment : il a une autre ambition qui revient à celle là, mais qui empêchera de la satisfaire, l'envie de s'agrandir & de s'élever. L'Abbé attribuait encore sa maigreur à une autre cause. Rencontrant, au Palais-Royal, un Page qui revenait de sa Province, où une fievre lente l'avait obligé d'aller pour se guérir ; Ah ! ah ! lui dit-il, en jurant à son ordinaire, tu es ma foi plus gras qu'un chapon nourri à la pâtée : je crois que les filles les plus dodues de ton village se sont liquéfiées pour t'engraisser. J'en aurais grand besoin moi-même, ajouta-t-il, mais où en trouver dans Paris d'un sang pur & d'une bonne graisse. Ces carognes ne m'ont pas laissé une once de chair sur les os. Là, là, M. l'Abbé,

lui répondit le Page, ne murmurez pas tant de votre sort. Quelque desséché que vous soyez, vous serez d'un grand mérite pour la Faculté. Elle vous regarde d'avance comme un des meilleurs sujets sur lequel elle ait jamais exercé ses démonstrations anatomiques. — Va, va, si elle me destine à être un monument d'ostéologie après ma mort, elle s'attend à travailler sur toi pendant ta vie pour pratiquer la myologie sur ton cadavre demi pourri. — Tout coup vaille : j'aurai du moins la consolation de me voir perfectionner par la séparation du pur d'avec l'impur dans mon corps vivant. Au reste, comment ménage-t-on ici bas les plaisirs. — Belle demande ! toujours à l'ordinaire ; mon ami, toujours à l'ordinaire. La diversité des mêts & l'inconstance du goût en font tout l'assaisonnement. Adieu, je suis pressé. On vint m'avertir hier au soir de l'arrivée d'une Beauté provinciale par le carosse de Rheims : il faut que je me dépêche pour la racrocher, de peur qu'un autre ne s'en empare. De-là le Page entra chez le Prince, qui, après une longue conversation, lui demanda s'il avait vu l'Abbé. Celui-ci lui répondit qu'ils s'étaient rencontrés, & répéta le compliment qu'il en avait reçu. Tu l'as donc trouvé aussi scélérat à ton retour qu'avant ton départ. — Je crois, Monseigneur, que c'est le seul caractere dans lequel il soit constant.

En 1709 la charge de Secretaire des Commandements de M. le Duc de Berry ayant vaqué, l'Abbé *Dubois* la demanda à Son Altesse Royale ; mais comme l'agrément dépendait du Roi, on eut d'abord recours à Madame *de Maintenon*, qui en ayant parlé à Sa Majesté, en reçut cette foudroyante réponse : « Au nom de Dieu, Madame, ne me

parlez plus de ce petit coquin d'Abbé, je le connais trop bien pour lui donner cette charge. » La Dame la lui rendit fidellement & lui donna à entendre que le Roi s'étant déclaré si ouvertement elle ne pouvait plus le voir. L'Abbé fut très-sensible à cette mortification, & s'en ouvrit à un de ses amis, qui le consola ainsi : » Tout est régi dans ce monde par l'opinion ou la réalité. Dès que vous êtes si friand de considération, allez seulement dans l'anti-chambre de cette Dame, demandez à ses gens des nouvelles de sa santé, & l'on croira que vous y êtes toujours sur le même pied. »

L'Abbé ne se rebuta pas & engagea Son Altesse Royale à écrire au Pere de *la Chaise*, pour obtenir du Roi cet agrément : mais Sa Majesté, fatiguée de tant d'instances, dit au Jésuite avec vivacité : » Mon pere, je n'aime ni l'inquiétude ni les inquiets : laissez-moi en repos. J'apprendrai à ces petits Messieurs à n'être pas inquiets avec moi. Ils n'ont qu'à y revenir. »

Ne pouvant rien refuser à l'Abbé *Dubois*, S. A. R. se décida à parler elle-même au Roi : mais après que l'Abbé lui eut dit assez cavalièrement ; » au moins, Mgr., je vous prie de n'en rien faire, si vous n'êtes pas résolu de parler très-fortement. » Le Maréchal *de la Feuillade* était présent lorsque S. A. R. fit sa demande, & il sortit du Cabinet de Sa Majesté avant le Prince. L'Abbé profita de cette circonstance, & ayant appris le refus du Roi, il dit au Prince ; vraiment, Mgr., vous vous y êtes pris d'une plaisante maniere pour obtenir cette place ! Il lui fit croire ensuite que le Maréchal *de la Feuillade*, auquel il n'avait cependant point parlé, lui avait tenu ce discours. » Votre Prince n'a point

de vigueur : il a parlé au Roi pour vous, mais en blêche, & il n'y a rien de plus mol. C'eſt bien comme cela, que les graces s'obtiennent. Le Roi a vu tout d'un coup qu'il ne parloit que par maniere d'acquit & qu'il ne ſe ſouciait guere d'obtenir ce qu'il demandoit ». Sur quoi le Prince, qui crut bonnement l'Abbé, affirya encore bien des reproches de ſa part.

Cependant toutes ces ſollicitations furent inutiles, la charge fut vendue au Sieur *Ponton* par ordre du Roi, & après la mort de ce titulaire, elle paſſa au Sieur *de Longepierre*. Le Marquis *de la Fare* ne put s'empêcher d'ouvrir ſon cœur à l'Abbé, & de lui témoigner combien ces ſollicitations *réitérées* paroiſſaient déplacées. « Vous accoutumerez le Prince à vous refuſer tout ce que vous demanderez : pour moi j'aimerois mieux que le Prince me fît attacher à un poteau dans le milieu de la cour du Palais-Royal, & me fît donner les étrivieres par tous ſes palfreniers ». Que faire, répondit l'Abbé, quand on a à vivre avec les Princes, il faut bien s'y attendre, ces gens-là ne ſavent faire que des ſottiſes, & nous ſommes faits pour les ſouffrir.

Cette patience lui réuſſiſſait, & le Prince ne pouvait ſe paſſer de lui. Peu de temps avant la mort de *Louis XIV*, il lui fit faire un voyage très-ſecret à Londres, dont on ne ſait qu'une particularité. L'Abbé voulant dépayſer les eſpions & cacher ſa marche, prit la route d'Orléans, y arriva à minuit, & deſcendit chez le Chevalier *de Longueville*, Gentilhomme du Duc d'Orléans. Il lui demanda en arrivant un bon ſouper & un bon lit, & lui dit le lendemain pour tout remercîment : J'aime ta maiſon parce qu'elle donne de

beaux rêves ; car j'ai songé ce matin que j'étais Cardinal.

Il était à peine de retour d'Angleterre, que la mort du Roi & la régence du Duc d'Orléans ouvrirent une vaste carrière à son ambition. Il se présenta des premiers chez le Prince pour lui faire son compliment, & fut arrêté dans l'anti-chambre par un de ses anciens amis, qui lui demanda si le Roi était mort. Oui, oui, répondit-il, de l'air d'un homme tout consolé. Mais celui-ci ayant voulu lui faire une autre question : Ah ! sacredi, répliqua-t-il brusquement, j'ai bien autre chose à faire qu'à te répondre. Cet air empressé n'avait pourtant aucun fondement, & il l'affectait afin qu'on le crût occupé auprès de son maître ; car plusieurs mois se passèrent entre la crainte & l'espérance. Il vit S. A. R. donner sa confiance à MM. *d'Argenson* & *de Cortlans* ; & distribuer les principales places, sans qu'il fût question de lui. Mais il ne se rebutait point, allait toujours faire sa cour au Régent, fréquentait le Palais-Royal, pour observer ceux qui entraient & sortaient, se tenait aux écoutes pour découvrir si ses ennemis personnels, qui étaient en assez grand nombre, ne le déservaient pas, se plaignait amèrement aux favoris du Prince de ce qu'il l'avait mis en oubli, & le taxait ouvertement d'ingratitude.

Le 31 Décembre 1715, il dit à un de ses amis : « Je suis perdu ; je viens d'avoir une scène terrible avec S. A. R. Je lui ai dit que je ne pouvais plus rester auprès d'elle avec honneur, si elle ne me mettait en œuvre : Hé ! que veux-tu que je fasse de toi ? m'a répondu le Prince, tout le monde ne sait-il pas que tu es un frippon ? Ne le sais-tu pas toi-même ? Cela est vrai, lui ai-je répliqué ; mais

ne savez-vous pas bien aussi, Monseigneur, que tous les hommes sont frippons, & qu'il n'y a entre eux de différence que du plus au moins? Or, parmi les frippons, vous devez choisir ceux qui ont le plus d'esprit, & je prétends être de cette classe. Aimez-vous mieux, Monseigneur, vous servir de ces esprits empesés qui ne sont roides que d'une apparence de probité, qui mettent les points sur les *i*, & observent sans cesse les longues & les breves? Il vous faut des gens comme moi qui se plient & replient, & qu'on tourne comme l'on veut; les autres ne sont bons à rien, & vous seriez toujours dans les entraves avec eux. Sur quoi il s'est retiré très-mécontent ».

Soit que cette rémontrance eût fait impression sur l'esprit du Régent, soit qu'il conservât encore quelqu'amitié pour l'Abbé *Dubois*, soit enfin qu'il craignît de laisser dans l'inaction un esprit aussi vif & aussi remuant, il résolut de faire quelque chose en sa faveur. Le premier jour de l'année 1716, l'Abbé alla faire son compliment au Prince à l'occasion de la nouvelle année, & se tint au chevet de son lit. L'Abbé, lui dit S. A. R., j'ai appris la mort de l'Archevêque de Sens; & je te fais Conseiller d'Etat à sa place.

Après avoir fait ses remercîments au Prince d'une faveur si inespérée, il courut sur-le-champ chez *Madame*, qui se disposait à aller aux Tuileries rendre ses devoirs au Roi. Il la remercia de la grace que le Régent venait de lui accorder. Mais elle lui répondit sechement qu'elle n'y avait aucune part, & qu'elle ignorait même ce dont il s'agissait. M. votre fils, Madame, vient de me faire Conseiller d'Etat. — Vous, Conseiller d'Etat! reprit la Princesse en lui tournant le dos; voilà un

plaisant Conseiller d'Etat.... Il faut que mon fils ait perdu l'esprit pour avoir choisi un tel sujet. L'Abbé *Bignon*, auquel il alla ensuite apprendre cette nouvelle avec beaucoup d'empressement, lui fit un compliment aussi sincere & aussi peu flatteur : M. l'Abbé, lui dit-il ingénuement, quand on n'est pas d'une certaine naissance, il ne faudrait point se laisser élever à ces dignités éminentes du premier ordre de l'Etat. Cette vérité mérita à l'Abbé *Bignon* la haine du nouveau Conseiller. Lorsqu'il se vit depuis en pleine faveur, il aurait perdu cet Abbé, sans M. le Chancelier *de Pontchartrain* qui rabattit toujours les coups.

Ces mauvais compliments le firent cependant rentrer en lui-même, & le rendirent plus modeste; car ayant dit au Sieur *Godefroy*, Avocat au Conseil, de le féliciter sur ce sujet, il ajouta : Je suis un plaisant Conseiller d'Etat : car si l'on me demandait : *Quid est justitia ?* je ne saurais que répondre. » La postérité, dit ici son Secretaire, sera étonnée de la fortune prodigieuse d'un sujet tel que celui-là; mais elle n'en comprendra pas le mystere. Il suffit de dire que ç'a été l'effet d'un manege tout nouveau; la considération, qu'il disait être composée d'une infinité de petits atômes qu'il s'efforçait de rassembler, n'est pourtant pas ce qui y a contribué le plus; mais la véritable enclouure n'est autre chose qu'un style aigre-doux, un équilibre de menaces & de caresses, de certaines complaisances pour lesquelles il n'était pas payé, de promesses éblouissantes; enfin, la crainte & l'espérance qu'il reconnaissait être les deux seuls ressorts qui font mouvoir & agir tous les hommes ».

Voici un exemple de ses petites finesses. S. A. R.

l'ayant chargé de faire une lettre de grande importance, l'Abbé *Dubois* la fit composer par ses aides accoutumés, l'Abbé *Regnier des Marais*, M. *de Fontenelle*, & autres beaux-esprits. Il la donna à lire au Régent comme son ouvrage, ensuite il lui en présenta une autre de sa composition qu'il disait avoir été écrite par un homme d'esprit que le Duc d'Orléans honorait de sa confiance. Le Prince après l'avoir lue & relue, se détermina pour la lettre de l'Abbé. Il ajouta, comme celui-ci l'a raconté plusieurs fois, qu'il voyait bien qu'il était son homme pour les choses les plus secretes & les plus difficiles, & qu'il ne pouvait plus se passer de lui, ni avoir recours à d'autres, *tant l'habitude avait maçonné cela dans sa tête.*

Il joignait à ces ruses le patelinage & les caresses les plus affectueuses, lorsqu'il voulait gagner ou s'attacher quelqu'un. On sait ce que disait de lui *la Bruyere*, si célebre par ses portraits, & à qui M. *Bossuet* disait souvent de ne point se lasser de creuser toujours cette mine pleine de trésors. L'Abbé *Dubois*, disait-il, est tout pétillant d'amitié; il faut avouer qu'il est le plus affectueux des hommes, s'il n'en est pas le plus vrai. A peine, en effet, appercevait-il la personne dont il avait besoin, de quelque rang qu'elle fût, qu'il lui sautait au col, lui prenait les mains, l'étouffait d'embrassades, & *comptait tous les boutons de son juste-au-corps.* Si c'était une Dame, il lui rangeait les cheveux, la coëffure, & *lui maniait les bras jusqu'au coude.*

Le Régent avait eu une intention secrete en donnant à l'Abbé *Dubois* une place de Conseiller d'Etat. Celui-ci avait besoin de ce relief pour figurer dans les négociations auxquelles le Régent

le deſtinait. Ce Prince voulait conclure une alliance avec l'Angleterre & la Hollande, pour s'aſſurer la ſucceſſion au trône, & aſſurer en même-temps la paix à la France. Ce Royaume, épuiſé par les malheurs qui avaient conduit *Louis XIV* au cercueil, en avait un beſoin preſſant, & ne pouvait eſpérer de réparer ſes profondes bleſſures que pendant le loiſir d'une longue paix. Comme cette alliance était pour la Maiſon d'Orléans de la plus grande importance, le Régent ne crut devoir en charger que ſon ancien confident. Celui ci partit donc de Paris le 2 Juillet 1716 pour la Hollande, honoré du titre d'Ambaſſadeur Extraordinaire & Plénipotentiaire.

Il arriva incognito à la Haye, où il logea dans une auberge. Faiſant enſuite ſemblant d'aller voir les chevaux du Marquis de *Châteauneuf*, Ambaſſadeur ordinaire, & ſe promenant avec lui dans ſon écurie, il ſe mit au fait des affaires de Hollande. Comme le Roi d'Angleterre devait paſſer à Hellevoet-Sluys en allant à Hanover, l'Abbé l'attendit à la Haye. C'eſt-là qu'il eût une entrevue avec M. *Stanhope*, ſon ancienne connaiſſance de Londres. Mais voulant lui déguiſer le ſujet de ſon voyage en Hollande, il lui dit qu'il y était venu pour acheter des tableaux précieux, entr'autres les ſept Sacrements du *Pouſſin* & la riche bibliothèque du défunt Bibliothécaire du Roi *Guillaume*. Pour donner à ce menſonge un air de vraiſemblance, il fit apporter dans la chambre de ſon auberge quantité de livres, de ſorte que le Miniſtre Anglais venant lui rendre viſite, le trouva entouré de piles de volumes, & dans l'attitude d'un Savant tranquille, plutôt

que dans celle d'un Négociateur délié. Ces deux Courtisans soupérent ensemble, & sur la fin du repas entamerent la négociation projettée. Ils convinrent que l'Abbé irait à Hannover, pour pouvoir traiter immédiatement avec le Roi.

L'Abbé se rendit sur-le-champ à Paris pour rendre compte au Régent de son entrevue avec M. *Stanhope*. Il en partit aussi-tôt après sous le nom d'*Abbé de Saint-Albin*, dans une chaise de poste que lui prêta M. *Crozat* le pauvre, & chargé de lettres de change pour un Banquier de Bruxelles. Arrivé dans cette ville, il manqua par sa pétulance accoutumée à faire échouer la négociation, car à peine débarqué dans Bruxelles à cinq heures du soir, il se transporta lui-même avec *Sourdeval*, son Secretaire, & *Chef*, son cuisinier, pour recevoir le payement de ses lettres. Le caissier lui dit que son maître était allé à une noce hors de la ville, d'où il ne reviendrait que fort tard; mais que le lendemain matin à telle heure qu'on le desirerait, l'argent serait tout prêt. L'Abbé s'y transporta de grand matin, & le caissier le remit encore à dix heures, alléguant pour raison que le Banquier était fatigué, & ne se leverait qu'à cette heure-là. Ne se possédant plus, le Négociateur jura comme un possédé, traita le caissier de valet négligent, qui aurait dû demander cet argent à son maître. (B..... lui dit-il, tu mériterais que je te brûlasse la cervelle) tu me fais perdre mon temps & manquer des affaires de la dernière conséquence. Le caissier offensé jura à son tour, & l'envoyant au diable : qui est donc, lui repartit-il en fureur ce B..... qui parle si bien; va chercher tes valets ailleurs, valet toi-même.

Le Banquier réveillé par cette querelle, fut très-choqué des injures du voyageur & dit en colere à son Caissier : qu'on me paye ce B..... là tout en argent blanc. Il aurait accompagné cette lourde somme d'une volée de coups de bâton, & appellé la garde impériale qui aurait arrêté & amené devant le Gouverneur de la Ville l'Abbé *de St. Albin* & ses Assesseurs, si le Sieur de *Sourdeval*, l'un d'eux, n'avait fait des excuses en secret au Banquier & au Caissier. Qu'on imagine à quel danger il exposait sa négociation par cette brutalité. Il aurait été mis aux arrêts dans une Ville impériale, amené devant le Marquis *de Prié*, obligé de dire son nom, son état, de voir saisir ses papiers & découvrir le secret de sa commission. Si l'on eût même fait réflexion à ses paroles, & qu'on l'eût soupçonné d'être véritablement chargé d'affaires importantes, on se serait assuré de lui. L'Empereur qui avait un grand intérêt à faire échouer cette entreprise, n'aurait pas manqué de prétexte pour en retenir le principal agent.

Peut-être l'Abbé sentit-il la faute qu'il avait faite, car il partit sur-le-champ sans attendre ses gens. Ceux-ci qui s'étaient fait passer pour des marchands associés, se trouverent fort embarrassés d'une si grosse somme d'argent blanc en courant la poste. Ils firent tant d'excuses au Caissier, & le prierent de si bonne grace qu'il promit de leur donner de l'or pour toute la somme, sur les trois heures après-midi. Il leur tint parole, & leur dit en buvant avec eux : J'ai un conseil à vous donner : ce méchant B..... qui est de votre compagnie est décampé ; rompez votre société avec lui, partagez cet or entre vous deux, & laissez-le aller au diable. Après de nombreux remerciements, le

Secretaire & le Maître-d'hôtel allerent joindre l'Abbé, qui avait pris les devants & était arrivé à Louvain. Il n'oublia pas cette aventure, & la réuſſite de ſa négociation lui ayant donné une grande conſidération à Hanover & à la Haye, il porta des plaintes au Marquis *de Prié*, Gouverneur des Pays-Bas, du mauvais traitement qu'il prétendait avoir reçu du Banquier. Il ajouta que ce Bruxellois avait parlé inſolemment du Roi & de ſon Miniſtre traveſti. Le Gouverneur ſe mit en devoir de punir le Banquier, & voulut le faire mettre en priſon; mais l'Abbé ſatisfait de cette démarche, lui écrivit une lettre de remerciements, & le pria de ne pas inquiéter davantage le Négociant.

Lorſqu'il eut pénétré dans l'Allemagne, où la langue Françaiſe n'eſt point en uſage, il ſe vit dans un nouvel embarras. Perſonne de ſa ſuite ne parlait Allemand. *Manet* ſeul, ſon valet-de-chambre qui était entré à ſon ſervice pour ce voyage, avait dit en partant de Paris qu'il entendait & parlait aſſez cette langue pour demander tout ce dont on aurait beſoin. Cependant étant arrivé dans une auberge Allemande, & l'Abbé voulant des œufs frais, il fut queſtion de faire cette demande à la ſervante. *Manet* reſta court; l'Abbé lui dit: Eh bien, B..... parle donc Allemand! Le valet-de-chambre interdit levait la tête & regardait le plancher en diſant: Attendez, cela va venir. Rien ne vint cependant, & le faux truchement ne put proférer une parole. L'Abbé entra en fureur & voulut lui allonger des coups de pieds. Comment B..., lui criait-il, tu m'as voulu perſuader que tu parlais un peu Allemand, & tu n'en ſauras dire un mot. Mille diables.... Le Sieur *de Bonneval*

mieux aviſé, ſe fit entendre ſans paroles, il prit un crayon & deſſina une poule avec des œufs. Ce langage muet fut intelligible pour la ſervante, qui apporta ce que l'Abbé deſirait.

Il arriva enfin à Hanover, & logea dans une auberge, d'où il avait défendu à tous ſes gens de ſortir. Mais ſon courier *Marois* n'étant point au fait du myſtere, courut toute la ville pour voir, ſe montrer & regarder ſous le nez toutes les filles & femmes d'Hanover. Heureuſement pour l'Abbé cet imprudent ne fut reconnu par perſonne. De quelles minuties dépend le ſuccès d'une négociation !

Après avoir eu pluſieurs conférences ſecretes avec M. *Stanhopé*, l'Abbé fit annoncer ſon arrivée, & eut l'honneur de ſaluer le Roi d'Angleterre qui le reçut avec franchiſe & cordialité. *Georges I* était extraordinairement jaloux de ſa parole & fidele à ſes engagements. Cette loyauté faiſait la baſe de ſon caractere, & elle était annoncée par l'affabilité & la franchiſe; auſſi la négociation ſe traitant avec lui-même fut de courte durée; on eut bientôt poſé les fondements de la triple alliance, & réglé l'affaire du canal de Mardick dont M. d'*Yberville*, précurſeur de l'Abbé, avait été chargé. Le Roi témoigna à l'Abbé *de Saint-Albin* une conſidération particuliere, & lui envoya ſon Médecin pour le ſoulager de la rétention d'urine que les fatigues du voyage avaient cauſée.

Le Négociateur n'avait encore achevé que la partie la plus aiſée de ſa commiſſion, lorſqu'il s'agiſſait de faire accéder la Hollande à l'alliance des deux Rois. Cette acceſſion était pour eux de la plus grande importance. Mais qu'importait à cette époque que la branche d'Anjou, ou d'Orléans

occupât le trône de France. Elle ne devait enviſager cette ſucceſſion que d'un œil indifférent. Auſſi les talents & l'adreſſe de l'Abbé *Dubois* trouverent-ils à la Haye une carriere digne d'eux. Il y arriva au commencement d'Octobre 1716, & alla loger chez M. le Marquis de *Châteauneuf*, Ambaſſadeur ordinaire de France, où il reprit le nom d'Abbé *Dubois*. Voyant les affaires ſe multiplier de jour en jour, & croyant que ſon Secretaire *Sourdeval* ne pouvait y ſuffire, il écrivit à l'Abbé *de Targny*, ſous-Bibliothécaire du Roi, pour lui en demander un ſecond. Celui-ci lui envoya le Secretaire dont le manuſcrit nous ſert de guide.

Sorti d'une très-bonne famille de Bretagne, mais orphelin dès l'enfance, il était entré fort jeune chez un Banquier qui, l'ayant pris en amitié, voulut ſe l'aſſocier par un huitieme d'intérêt dans ſon commerce. Mais effrayé par les pertes & les malheurs qu'eſſuya ſon patron à pluſieurs repriſes, le futur Secretaire s'adreſſa au Cardinal *de Noailles* qui le connaiſſait, pour avoir entrée dans les bureaux du Duc ſon frere. Il attendait le moment où s'effectuerait la bonne volonté du Cardinal, qui, dit-il, ne donnait point d'eau-bénite de Cour; lorſque l'Abbé *de Targny* lui propoſa d'aller joindre l'Abbé *Dubois* en Hollande. C'eſt, lui dit celui-ci, un Conſeiller d'Etat, un Ambaſſadeur extraordinaire, & un favori intime du Régent, vous ne pouvez mieux faire que de le ſuivre, ſi vous voulez avoir le vent en pouppe & faire fortune.

Ces conſidérations, jointes aux conſeils & ſollicitations du Banquier & de ſes amis, l'engagerent à offrir ſes ſervices à l'Abbé par cet ancien Ma-

drigal qu'il lui envoya pour faire connaître ſon écriture.

Un Philoſophe très-parfait
Dit que de rien, rien ne ſe fait :
L'opinion en eſt commune.
Mais je la démens pour le coup :
Car ſi Votre Excellence a ſoin de ma fortune,
De rien elle fera beaucoup.

Ce compliment plut à l'Abbé. Il écrivit à ſon neveu, le Chanoine de Saint-Honoré, qui était ſon Intendant & ſon homme d'affaires, de retenir pour ce nouveau Secretaire une place au carroſſe de Bruxelles, & de le faire partir en diligence. Le Chanoine lui donna cent livres pour le voyage, & une lettre pour ſon oncle, dans laquelle il lui marquait que le porteur avait préféré ſa protection à celle du Cardinal *de Noailles*.

» Arrivé à la Haye, dit-il lui même, j'allai à l'hôtel du Marquis de *Châteauneuf*, où je trouvai l'Abbé *Dubois* tout ſeul dans la ſalle d'audience. Je le traitai de *Monſeigneur* en lui préſentant la lettre de ſon neveu, mais il me dit qu'il ſuffiſait de l'appeller *Monſieur*. Pendant qu'il liſait cette lettre, moi qui ne le connaiſſais pas, & qui ne l'avais jamais vu, je l'examinai depuis les pieds juſqu'à la tête. Il avait un habit de velours noir, l'épée au côté. Je vis une tête de linote enchâſſée dans une grande perruque, un front ridé, un nez froncé, des ſourcils recoquillés & menaçants, au travers deſquels on découvrait des yeux de ſanglier, un viſage chafouin & plein de boutons, un air renfrogné & revêche, avec la mine d'un chat qui chie ſur la braiſe. Tout cet extérieur ne me parla point en ſa faveur, & ne me donna de lui

lui aucune idée avantageuſe..... Après qu'il eut achevé la lettre de ſon neveu, qui était fort longue, il me demanda ſi je n'avais pas de l'argent de reſte des cent livres qui m'avaient été données pour faire mon voyage. Je lui répondis qu'il m'en reſtait ſi peu de choſe, que ce n'était pas la peine d'en parler. Cette demande me fit juger qu'il était vilain & craſſeux, & qu'on ne ferait pas fortune avec lui. »

L'Abbé *Dubois* lui recommanda d'abord comme une choſe très-importante, d'avoir ſoin tous les matins de retirer la liſte du ſuiſſe qui écrivait très-mal, afin de tranſcrire les noms de ceux qui étaient venus la veille pour lui rendre viſite, ou avaient envoyé ſavoir des nouvelles de ſa ſanté. Le lendemain il l'envoya parler de ſa part à M. *Heinſius*, grand Penſionnaire d'Hollande, & remettre enſuite une lettre en mains propres au Marquis *Berettilandi*, Ambaſſadeur d'Eſpagne. Le Secrétaire ſe loue beaucoup de leur réception & de l'accueil favorable qu'il reçut de M. *de Châteauneuf*.

Le troiſieme jour depuis ſon arrivée à la Haye n'était pas écoulé, qu'il apprit par ſon expérience combien ſon maître avait beſoin de diſtraction au milieu des affaires les plus épineuſes, car ce jour-là ſur la brune, il lui dit de prendre ſon chapeau, ſon épée, & de le ſuivre. Pour lui, il s'enveloppa dans un manteau de camelot gris doublé de velours noir, & mit ſur ſa perruque quarrée un chapeau *qui faiſait le claband*, ſans prendre à ſon ordinaire une des voitures de M. de *Châteauneuf*; il ſortit à pied & furtivement avec ſon Secretaire. Il n'avait même emmené celui-ci avec lui, que pour donner le change au ſuiſſe de l'hôtel, qui, poſté dans une

niche, paſſait en revue tous ceux qui entraient & ſortaient ; car à peine eurent-ils fait quelques pas dans la rue, qu'il le remercia & le renvoya.

Etant rentré à l'hôtel, ce nouveau Secretaire eut avec l'ancien une converſation ſur le caractere de ſon maître, qui le peindrait à grands traits. Il y a trois mois, lui dit-il, que je ſuis avec l'Abbé que j'ai accompagné à Hanover, & je ſuis déja las d'être à ſon ſervice, car c'eſt un méchant homme & un grand frippon. C'était là le jugement qu'en portait ſon homme de confiance après trois mois de familiarité ; qu'on juge par-là ce qu'en devait penſer notre hiſtorien après avoir été dix ans ſon commenſal. Cet ancien Secretaire le quitta auſſi-tôt qu'il put le faire avec décence. Ayant été chargé de porter à S. A. R. le traité de la triple alliance, il ſaiſit avec avidité cette occaſion pour ne plus retourner auprès de l'Abbé, & pour être (ce ſont ſes termes) délivré du lion rugiſſant. Il écrivit à ſon maître, qu'il allait voir ſa femme & ſes enfants, & après avoir reçu du Régent mille écus de gratification, il ſe rendit dans ſa famille en Normandie, ſans avoir jamais voulu rentrer au ſervice d'un homme ſi violent.

L'Abbé, en ſortant avec ſon Secretaire, croyait en avoir impoſé aux argus, & leur avoir fait croire qu'il allait rendre une viſite ſecrete relativement à la négociation. Dans cette confiance *il courut tout le ſoir le guilledou, & rentra fort tard ſeul, crotté & houſpillé, en ſerrant les feſſes & les épaules*, ayant honte de voir & d'être vu. Le ſuiſſe criait à tue-tête : Qui eſt-ce ? que demandez-vous ? où allez-vous ? point de réponſe.

Mais le Pere de *Caſtagnere*, Jéſuite, neveu de l'Ambaſſadeur, qui apperçut & reconnut de loin l'Abbé, cria au ſuiſſe à pleine voix : Ne voyez-vous pas que c'eſt M. l'Abbé *Dubois*. Celui-ci honteux d'avoir été reconnu, ſe retira dans ſon appartement, ne voulut point ſouper avec l'Ambaſſadeur, & ayant mangé des œufs frais, chercha dans ſon lit un repos dont il avait grand beſoin.

» Son tempérament exigeait de lui qu'il allât quelquefois boucanner dans la ſemaine. Cela lui égayait le cœur & l'eſprit, lui fourniſſait de belles penſées, des expreſſions drôles & originales, & le facilitait dans les minutes qu'il écrivait lui-même, ou lorſqu'il dictait quelquefois des dépêches longues de cent pages. *Murois*, ſon courrier, était un ſoir à ſiroter dans un des muſicaux de la Haye avec des filles de moyenne vertu. Il ſe cacha au plus vîte derriere la tapiſſerie lorſqu'il vit entrer l'Abbé *Dubois* avec ſon manteau gris, qui monta l'eſcalier, & demanda une chambre particuliere. On fit monter une fille de joie..... & lorſque *Murois* entendit que l'Abbé, après avoir fait ſon affaire, ouvrait la porte & allait deſcendre, ce courrier fit le plongeon ſous la table, afin de n'être point vu. La fille étant deſcendue, *Murois* la fit boire pour lui tirer les vers du nez ». L'Abbé, lui dit-elle, ne prend d'autre plaiſir que ceux auxquels ſerait réduit un homme à qui une paralyſie générale n'aurait épargné que la tête. Que les grands apprennent par ces honteux détails qu'aucune de leurs débauches, mêmes les plus ſecretes, n'échappe à leur nombreux domeſtique.

Le pere de *Caſtagnere* ſe trouvait toujours ſur le chemin de l'Abbé *Dubois*, lorſque celui-ci

donnait lieu à quelque ſcene comique. Ayant été dans un de ces muſicaux, & voulant payer les dix écus auxquels ſe montait la dépenſe, le négociateur vit avec chagrin qu'il avait oublié ſa bourſe. On lui fit crédit, parce qu'étant venu pluſieurs fois dans cette maiſon, il avait une bonne réputation. Il promit donc de revenir & d'apporter l'argent. Mais au bout de quelque temps, la maîtreſſe du logis ne recevant point de ſes nouvelles, & le prenant pour un écornifleur, vint à l'hôtel de M. de *Châteauneuf*, ſon mémoire à la main. Comme il était nuit, elle le donna au Jéſuite, croyant parler à l'Abbé. Cette bévue, occaſionnée par l'habit ſéculier que portait ſelon l'uſage d'Hollande le Pere de *Caſtagnere*, fit découvrir de quelle nature étaient les intrigues ſecretes dont l'Abbé paraiſſait ſi fort occupé. Elle ſervit d'ailleurs *la haine Jéſuitique* que lui avait vouée ce dernier, toujours occupé à lui procurer des mortifications.

L'Abbé *Dubois* avait ſouvent donné lieu à ce reſſentiment : car il diſait aſſez haut, & même en public, que M. de *Châteauneuf* était un imbécille, qu'il n'avait pas aſſez de capacité pour lui être adjoint dans une négociation ſi importante & ſi épineuſe. Cet Ambaſſadeur était cependant rempli de mérite. Il était aimé & eſtimé de tout le monde, & ſavait pénétrer adroitement dans les affaires les plus délicates des Provinces-Unies. Nous n'en rapporterons qu'une ſeule preuve. Il pria un jour toutes les femmes des Miniſtres Hollandais à un dîner, où il n'y avait d'homme que ſon neveu & lui, l'Abbé *Dubois* n'étant pas encore à la Haye : on ſervit au deſſert, à la place du ſurtout, une pyramide de tabatieres d'or, qui étaient

en nombre égal à celui des Dames; quant au poids & au travail, l'égalité fut auſſi rigoureuſement obſervée pour ne cauſer aucune jalouſie. Ce nouveau régal leur plut beaucoup. Elles firent chacune leur choix, & s'amuſerent long-temps à faire des échanges & à troquer les boîtes que le haſard leur avait fait écheoir. Le Marquis profitait de ces inſtants de joie & d'épanouiſſement, pour faire cauſer ces Dames, apprendre les ſecrets de leurs maris, & les faire entrer dans les vues du Roi ſon maître. Voilà l'homme que l'Abbé voulait faire paſſer à la Cour de France pour inepte & mal-adroit, afin de ſe donner le mérite des négociations.

M. de *Châteauneuf* joignait à cette magnificence un parfait déſintéreſſement. Etant Ambaſſadeur à la Porte, il en donna une preuve éclatante; car ayant rendu des ſervices conſidérables aux Chrétiens de la Terre-Sainte, leurs députés lui offrirent en reconnaiſſance une ceinture garnie de diamants; mais il ne voulut jamais l'accepter, & permit ſeulement au Sieur de *Briancourt*, ſon Secretaire, de recevoir la patente de Chevalier du St. Sépulcre. » L'Abbé *Dubois* n'aurait pas ſans doute refuſé une ſi bonne aubaine, dit le Secretaire; la grandeur d'ame de l'Ambaſſadeur n'aurait pas été de ſon goût : il aurait mieux goûté ce riche & magnifique préſent qu'il aurait mis avidement dans ſon greffe, & paraphé *ne varietur.* »

Quoique le Marquis & ſon neveu fuſſent très-offenſés des propos mépriſants que l'Abbé tenait ſur leur compte, ils le furent encore davantage des articles qu'il fit inſérer dans les papiers publics. Il envoyait deux fois la ſemaine ſon Secretaire à

Riſwick, château célebre par le traité de ce nom, porter des notes à Madame *du Noyer* qui compoſait la *quinteſſence de la Gazette d'Hollande*. L'Abbé y rendait compte des progrès & du ſuccès de la négociation, *ſe donnant impudemment de l'encens tant & plus*, & ſe faiſant paſſer pour ſeul négociateur. Ces louanges mendiées exciterent la jalouſie & la curioſité de l'Ambaſſadeur, qui ſentit bien qu'elles avaient été ſuggérées & dictées mot-à-mot. Il fit épier le Secretaire, & un de ſes gens le rencontra ſur le chemin de Riſwick, ce qui mit à découvert la petite ruſe de l'Abbé.

Cette découverte qu'on ne lui laiſſa pas ignorer, lui donna de l'humeur contre le porteur des notes qui en était cauſe innocente. Lui dictant une dépêche difficile, *& ayant ſans doute l'eſprit en écharpe ce jour-là, il s'en prit à lui*, en diſant qu'il était bon à être Secretaire du diable. Si le reſpect n'eût retenu celui-ci, il avait une réponſe toute prête, mais il fut obligé de ſe taire, ainſi que dans une autre occaſion, où travaillant avec ſon maître & l'ancien Secretaire, ils ſe mirent par haſard à gratter leur papier. L'Abbé, grommelant entre ſes dents, & jurant, dit : Ces deux R..... là font autant de bruit que deux ſcieurs de bois.

Ayant fait un gros *pâté* d'encre ſur l'original de la convention pour le canal du Mœrdyck, qui ſervait de baſe & de fondement au Traité de la Triple-Alliance, il voulut perſuader à ſon Secretaire que cette tache était ſon ouvrage. Cette piece avait cependant toujours été poſée ſur la table où le Négociateur écrivait ſeul. Quoi! diſait-il, un acte de ſi grande importance, qui

coûte tant de millions, d'où dépendent le bonheur & le repos de la France, eſt ainſi maltraité ! Que dira M. le Régent ? Que je ſuis malheureux ! Je n'ai plus qu'à me jetter dans le canal..... C'était le refrain ordinaire lorſqu'il recevait quelque mauvaiſe nouvelle, ou que la négociation recevait quelqu'échec. Son caractere, toujours extrême & pétulant, lui aurait peut-être fait effectuer cette menace, s'il avait échoué dans ſes projets; car il n'aurait pu en ſupporter la honte, ni les reproches & le triomphe de ſes ennemis.

Le 1 Janvier 1717, dès ſix heures du matin, il fit appeller ſon Secretaire pour travailler avec lui. Celui-ci, en entrant, lui préſenta un emblême & des vers qu'il avait compoſés à ſa louange. Un cartouche renfermait un vaiſſeau au milieu des mers, & l'étoile polaire avec ces mots : *Hoc duce tuta.* La France était repréſentée par le vaiſſeau, & l'Ambaſſadeur *Dubois* par l'étoile. Voici les vers qui accompagnaient cette allégorie :

Illuſtre Ambaſſadeur, dont le vaſte génie
Fait mouvoir les reſſorts de notre Monarchie,
Toi, qu'un ſage Régent, par ſon très-digne choix,
Rend le diſpenſateur & l'arbitre des loix....
Je ne veux point ici qu'un encens ridicule
Compare tes travaux à ceux d'un vain Hercule.
La paix eſt le doux fruit de tes fameux exploits,
Et fait tout le bonheur des Princes & des Rois.

En vain des Potentats la fine politique
Invente des détours de nouvelle fabrique ;
Et toujours captieuſe en ſes raiſonnements,
Tâche de nous leurer par de faux arguments.
Sous de traîtres appas ſi la noire diſcorde
Tente de l'alliance éluder la concorde,

Tu connais l'ennemi ſous ce maſque trompeur,
Tu terraſſes cet hydre, & demeures vainqueur.

Non, ce n'eſt point flatter, Miniſtre prude & ſage;
Rien ne peut s'oppoſer à ton heureux paſſage.
De la brigue naiſſante un torrent furieux
Ne ſaurait l'emporter & ſe calme à tes yeux.
De même qu'un vaiſſeau qui commande les ondes
Ne craint point le fracas de leurs grottes profondes;
La foudre, les éclairs, la tempête en courroux
Ne peuvent nullement l'ébranler de leurs coups.
C'eſt en vain que la mer écume de colere,
Que les vents déchaînés lui déclarent la guerre;
Si-tôt qu'il voit briller ſon aſtre glorieux,
Il brave la tempête & menace les Cieux.

La France eſt ce vaiſſeau conduit par ta bouſſole,
Qui ne craint ni la mer, ni le courroux d'*Eole*;
Et ce même vaiſſeau, rudement agité,
Doit à tes ſoins la paix & la tranquillité.
Que le Ciel à nos vœux, attentif & propice,
S'intéreſſe aujourd'hui pour te rendre juſtice!
Meſurant ſes faveurs & ta proſpérité,
Sur l'emploi que tu fais de ton autorité.

Offerebat Excellentiæ tuæ
Donec Eminentiæ addictiſſimus, &c.

» L'Abbé lut ces vers & loua le deſſein du cartouche, dit le Secretaire. Moi qui n'avait fait ce compliment par écrit que dans la vue de gagner ſes bonnes graces & non pas d'une récompenſe, je fus fort ſurpris de le voir en même temps tirer de ſa poche une grande bourſe qui était treſſée de fil d'or & remplie de louis. Il n'en put dénouer les cordons, ni moi non plus. Cela me fit penſer qu'il avait d'abord eu deſſein de me donner une marque de générosité, ce qui m'aurait fait grand plaiſir (quoique je n'aie pas l'ame vénale

ni mercénaire); car j'étais brouillé avec l'argent comptant, comme je le suis ordinairement, sur-tout depuis que je suis marié. Mais je reconnus que sa premiere idée, qu'il avait rejettée comme une tentation, n'était point une volonté déterminée & effective, mais seulement une velléité qu'il rengaîna avec sa bourse, à laquelle il ne voulut pas laisser prendre l'air davantage. Cette scene fut toute muette & dans le goût italien. »

» Se doutant bien que Madame *Du Noyer*, qui faisait la quintessence de la Gazette d'Hollande, viendrait le saluer au premier jour de l'an, il me donna six louis d'or pour lui remettre de sa part. Je compris qu'il la payait à un louis par chaque article qu'elle avait inséré pour lui faire plaisir. Cette Dame aurait fort bien exercé le syndicat de la Communauté des Rôtisseurs, car elle piquait & lardait finement. Elle aurait même pu espérer une épitaphe pareille à celle d'un ancien Rôtisseur qu'on lit sur les vitrages d'une Abbaye:

» Accordez-lui, Seigneur, tout autant de pardons
» Qu'il a fiché de lardons. »

Le 4 Janvier fut enfin signé le Traité de la Triple Alliance qui avait donné tant de peines & d'inquiétudes à l'Abbé *Dubois*. Depuis qu'il était à la Haye il avait toujours vécu dans la perplexité. Le consentement de la Province de Hollande lui coûta beaucoup de peines à obtenir. Quoique ce suffrage entraîne ordinairement celui des autres Provinces; que de longueurs, cependant, n'eut-on point à essuyer, & combien de négociations particulieres ne fallut-il pas entamer pour le leur faire donner! aussi chaque Province qui accédait donnait un surcroît de joie à l'Abbé, qui ne

manquait pas de dépêcher auſſi-tôt un courrier à Son Alteſſe Royale pour lui faire part ſucceſſivement de ces bonnes nouvelles.

En réjouiſſance de la ſignature du Traité M. *de Châteauneuf* donna un ſplendide ſouper aux Etats de Hollande & à Mylord *Cadogan*, Agent de l'Angleterre. Ce Lord avait la place d'honneur, & les ſept Députés des Etats-Généraux étaient à ſes côtés. L'Abbé *Dubois* était vis-à-vis, entre MM. *Châteauneuf* & le Pere *de Caſtagnere*. La chere fut exquiſe, ſelon l'uſage de cet Ambaſſadeur, qui avait la plus grande nobleſſe dans les manieres. Les timbales & les trompettes des Etats faiſaient retentir l'anti-chambre à chaque ſanté que portaient les Plénipotentiaires. Mylord *Cadogan* entr'autres *but comme un templier en mangeant du fromage de Cheſter. Pendant tout le repas l'Abbé fut gai comme un pinçon, ricanant & contant des drôleries & des gentilleſſes.*

Cette gaieté ne fut pas de longue durée, car M. *de Châteauneuf* reçut un ordre particulier du Régent pour aller à Amſterdam où ſe trouvait le Czar, *Pierre I*, avec ſes Miniſtres. L'Ambaſſadeur obéit & fit porter toute ſa vaiſſelle à Amſterdam afin d'y régaler le Czar. Il profita de ce repas, ſelon les ordres qu'il avait reçus, pour entamer un Traité d'amitié & d'union entre le Souverain Ruſſe & la France; l'on y propoſa même quelques articles: cependant cette négociation ne fut terminée que long-temps après. Elle fut ébauchée à Paris, au mois d'Avril, pendant le ſéjour qu'y fit *Pierre I*, mais on ne ſigna le Traité, qu'au mois d'Août, en Hollande. Les ſignateurs furent le Marquis *de Châteauneuf*, le Comte *de Goloskin*, le Baron *de Scaffiroffet* & M. *Torſtoy*.

L'Abbé *Dubois*, jaloux de voir employer d'autres Négociateurs que lui, eut vent de l'ordre donné à M. *de Châteauneuf*. Il jetta feu & flamme contre cet Ambaſſadeur, qu'il traitait toujours d'imbécile, & contre Son Alteſſe Royale, à qui il écrivit dans ſa colere : Vous ne ſavez, lui marquait-il, ni ce que vous voulez ni ce que vous faites. Ne devriez-vous pas être content de la triple-alliance, qui vous aſſure vos droits à la ſucceſſion? Pourquoi vous amuſer à des vétilles & à de pareilles bagatelles? Cependant ayant réfléchi par la ſuite ſur la maniere cavaliere avec laquelle il avait traité ſon maître, il chercha à réparer ſa faute, & il diſait, dans une lettre très-affectueuſe : Je languirai comme le poiſſon hors de l'eau, juſqu'à ce que je ſois auprès de Votre Alteſſe Royale.

Ses liaiſons les plus intimes à la Haye étaient avec M. *de Laſſarraz*, Agent des Ligues Griſes & avec M. *Baſnage*. Il allait ſouvent, par complaiſance, aux Sermons de ce Miniſtre Proteſtant, dont il employait le crédit pour venir à ſes fins & gagner les Etats de Hollande. Il ſe ſervait de ce Prédicateur, comme dans les Cours Catholiques on employait les Jéſuites, Confeſſeurs des Souverains. L'eſprit de l'Abbé *Dubois* avait commencé cette liaiſon, mais l'adroit Négociateur s'y prit encore d'une maniere plus adroite pour la cimenter. Il feignit de s'attacher à la femme du Miniſtre, qui reſſemblait, dit notre Manuſcrit, à la haquenée de l'Apocalypſe, mais avait encore quelque reſte de beauté & de fraîcheur. Il en fit ſon héroïne, & lui prodiguait, par lettres & de vive voix, cent noms, plus affectueux les uns que les autres. C'était elle, d'ailleurs, qui faiſait toutes ſes emplettes, en

linge, en drap de Hollande, & autres productions du pays.

La signature du traité donna du repos & du loisir aux négociateurs. L'Abbé *Dubois* l'employa à aller s'amuser à Amsterdam avec M. *Wassenaër d'Obdem*, & quelques autres personnes de considération. Il y acheta d'amples provisions de thé, des porcelaines & sept chevaux de carrosse. Le Roi d'Angleterre lui écrivit pour l'engager à se trouver le 20 Janvier à Hellevoet-Sluys, où il devait passer en retournant d'Hanover à Londres, lui marquant qu'il désirait le voir & conférer avec lui. C'était apparemment la premiere lettre que cet Abbé eût reçu d'une tête couronnée, car après l'avoir décachetée & lue, il s'approcha avec un air de triomphe de la table à laquelle travaillait son secretaire, en lui disant, tenez, lisez, *George Roi*. Il n'eut garde de manquer à ce rendez-vous, auquel il trouva les Etats de Hollande & les Ministres étrangers qui étaient venus présenter leurs respects à S. M. Britannique. Madame *du Noyer* s'y rendit aussi & reçut du Roi un présent de soixante guinées : car les Souverains & les Ministres cherchaient à gagner la bienveillance de cette femme d'esprit, pour tourner à leur avantage les traits qu'elle lançait dans toute l'Europe.

Depuis la fin de la négociation jusqu'à son départ, il s'occupait à écrire à S. A. R., mais il écrivait bien plus assiduement à M. *Pecquet* premier commis des affaires étrangeres. Ayant pris goût aux négociations, il le priait de faire sa cour au Maréchal d'*Uxelles* qui, ayant ce département, pouvait seul l'y employer. Les termes les plus soumis ne lui coûtaient rien vis-à vis de ce commis, parce qu'il croyait en avoir besoin ; car il s'insinuait en

chien couchant, dit notre Secretaire ; n'avait-il plus que faire des gens ? il s'enfuyait en lévrier, & mordait en mâtin.

Enfin, le temps arriva où il fallut quitter La Haye, l'Abbé fit faire ſes coffres, ſerrer ſes papiers, & porter ſa lettre de créance aux Etats. Mais ces préparatifs de départ ne ſe firent pas ſans de nombreux jurements de ſa part. Le Sr. *Chef*, ſon maître d'hôtel, lui apporta des états de dépenſe à payer. Quoiqu'il mangeât chez M. *de Châteauneuf*, il lui fallait ſouvent des potages à part, des drogues d'Apothicaire & des bouillons rafraîchiſſants, dans leſquels on mettait, par ordre de M. *Chirac*, une tête de pavot pour le faire dormir. L'*Huillier*, chargé de l'équipage conſiſtant en un chariot & ſept chevaux de carroſſe, lui préſenta auſſi ſes mémoires. L'Abbé tempêtait & jurait continuellement. Ces B.... là me feront devenir fol ; ils me filent leurs mémoires l'un après l'autre comme le poiſon.

Il fut obligé de payer ces états de dépenſe ; mais il ſe tira mieux des étrennes qu'il devait ſelon l'uſage aux gens de M. *de Châteauneuf*. Ayant été logé & nourri avec toute ſa ſuite de cet Ambaſſadeur pendant quatre mois, il voulait en témoigner ſa reconnaiſſance & ſignaler ſa généroſité envers les domeſtiques. La prodigalité n'étant pas ſon défaut, il eut recours à la ruſe afin de ne rien débourſer & de paſſer cependant pour libéral. Dans ce deſſein il fit un rouleau de cent louis qu'il envoya au P. *de Caſtagnere*, en le priant de les diſtribuer aux Officiers & domeſtiques de ſon oncle, ſelon qu'il jugerait à propos. Le Jéſuite ne voulut pas s'en charger, & en parla à l'Ambaſſadeur, qui fit défenſe à ſes gens de recevoir cet argent. L'Abbé rît ſous cappe, en voyant ſon rouleau de retour ; mais

ne croyant pas sa prétendue générosité assez connue, il chargea son domestique l'*Huillier* de faire ses distributions, & d'*en tirer un reçu*. L'intendant, l'écuyer, le maître-d'hôtel, le chef de cuisine, le chef d'office, tous enfin furent tentés vainement, de sorte que l'argent revint à l'Abbé pour la seconde fois.

» Ce fut pour lors que l'Abbé joua une scene des plus croustilleuses, & fit le tartuffe à merveille. Il contrefit le fâché, même l'homme au désespoir. Il se promenait de long en large dans sa chambre & prit son épée en faisant semblant de la tirer hors du fourreau pour se la plonger dans le cœur. Moi qui étais seul avec lui, & qui écrivais auprès de la fenêtre, je tournais la tête de temps en temps pour observer si l'épée n'était point nue, ayant peur que cet archifol ne me poussât une botte par derriere & ne me prît en traître. Mais ce n'était point à moi qu'il en avait, & même il n'en voulait à personne; au contraire, il s'applaudissait en lui-même de cette réussite, quoiqu'il dit en se promenant: Faut-il que je sorte d'ici comme un Capucin! Quoi! personne ne veut recevoir cet argent! que je suis malheureux! Enfin, il ne tira point l'épée, & n'en avait pas la moindre envie. C'était pour mieux couvrir son jeu, & quand même il aurait poussé la folie jusqu'à vouloir mettre la flamberge à l'air, il n'aurait pu le faire. Car *Manet*, son valet-de-chambre qu'il menaçait tous les jours, y avait pourvu.

» Enfin, pour derniere ressource, l'Abbé sonna, & fit venir la *Bussiere*, valet-de-chambre chirurgien de M. *de Châteauneuf*, auquel il dit d'un ton plaintif & presque la larme à l'œil: Mon cher pays, car il était Limousin, mon ami la *Bussiere*, je te

prie, reçois ce rouleau de cent louis : faut-il que je ſois déshonoré, & que je ſorte d'ici comme un coquin. Ah! Monſeigneur, répondit l'autre, Dieu m'en garde, je n'en ferai rien; M. *de Caſtagnere* vient encore de renouveller des défenſes de la part de M. l'Ambaſſadeur. L'Abbé jetta de colere le rouleau au milieu de la chambre; le papier ſe crêva, tous les louis s'éparpillerent, & firent un grand étalage ſur le plancher. Ce valet-de-chambre ſe retira tout confus. Cependant notre tartuffe continuait de faire des lamentations de *Jérémie*, & de ſe déſeſpérer en pétillant de joie d'avoir paſſé pour généreux ſans qu'il lui en eût rien coûté : c'eſt ainſi que finit cette ſcene comique ».

Cependant il donna en partant trois louis à ſon Secretaire pour le ſuiſſe, ſans doute afin de lui clore la bouche ſur ſes ſorties nocturnes. Après avoir pris congé des Miniſtres de la République, de la Nobleſſe de Hollande, & remercié M. *de Châteauneuf* & ſon neveu de l'agréable réception qu'ils lui avaient faite, il fit partir ſa chaiſe de poſte avec les coffres de papiers. Son Secretaire la remplit afin de veiller à leur conſervation. Il lui recommanda de faire diligence pour arriver à Mœrdyck. L'Abbé *Dubois* monta enſuite dans le yacht des Etats qui lui avait été préparé, au ſon des timballes, des trompettes, & au bruit du canon. MM. *Baſnage* & *de Laſſarraz* l'accompagnerent pendant le trajet juſqu'au Mœrdyck pour parler d'affaires, & il leur remit à chacun un chiffre ſéparé en les quittant. Le yacht ayant marché toute la nuit, arriva à cinq heures du matin au Mœrdyck, où l'Abbé prit terre au bruit de l'artillerie & des inſtruments militaires. Après

avoir fait boire largement tout l'équipage & lui avoir donné ſoixante ducats, il ſe coucha.

Le voyage du Secretaire n'avait pas été ſi heureux. Après avoir paſſé une partie de la nuit dans une hôtellerie, il en partit de grand matin. Mais après avoir fait quelques lieues, il eut à paſſer un pont de bois dépourvu de garde-foux. Le poſtillon mal-adroit tourna les chevaux trop court, & n'ayant pas laiſſé aſſez de marge, la roue droite porta ſur l'extrémité des planches. Celles-ci ne purent ſupporter la peſanteur de la chaiſe, elles caſſerent, & la voiture tomba dans un foſſé profond qui avait très-peu d'eau. Le Secretaire ne fut cependant point bleſſé, & le poſtillon ayant été chercher du ſecours aux environs, on retira de ce mauvais pas, la voiture, à force de chevaux & de cordages : ce qui cauſa un grand retardement. Arrivé enfin au Mœrdyck, il fallut embarquer la chaiſe de poſte pour traverſer ce paſſage dangereux qui a près d'une lieue de large, & qui eſt célebre par la fin tragique du Prince d'Orange qui s'y noya.

L'Abbé *Dubois* qui grillait d'envie de ſe rendre auprès de S. A. R. pour recevoir le fruit de ſes travaux, ne put reſter long-temps au lit. Ne voyant point arriver ſa voiture, il ſe mit à regarder par la fenêtre avec une lunette d'approche. Elle avait paſſé tranquillement le Mœrdyck, mais la tempête s'éleva dans l'auberge. Les injures & les juremens ſe firent entendre. Les bonnes raiſons & la cauſe du délai ne furent point écoutées, tant l'Abbé avait le ſang échauffé & les humeurs en mouvement. Il renvoya le poſtillon à la Haye pour conduire à Paris le chariot & les ſept chevaux, & ſe mit avec ſon

Secretaire

Secretaire dans la chaise de poste. Pendant la route, il ne cessa de gronder & de répéter entre ses dents, qu'il lui était de la dernière importance d'arriver bientôt à Paris, & qu'on lui avait fait perdre un temps très-précieux. Il appréhendait sans doute que ses ennemis ne profitassent de son absence pour le desservir au Palais-Royal: car l'emploi qu'on faisait de lui pour les négociations secrettes excitait la jalousie, & augmentait tous les jours le nombre de ses envieux.

» Je fis réflexion dans ce voyage, dit le Secretaire, que l'Abbé étant assis à gauche, enveloppé de son manteau gris, & moi à droite, vêtu d'un surtout doublé de velours noir avec des boutonnieres d'or, je courais risque d'être assassiné pour lui : car le Sieur *de Sourdeval*, mon prédécesseur, m'avait prévenu que j'étais avec un méchant homme, généralement haï de tout le monde ».

Quelle affreuse opinion avaient donc de cet Abbé tous ceux qui l'approchaient !

» Au bout des Landes d'Anvers, continue-t-il, nous nous arrêtâmes à une hôtellerie pour dîner. Il s'y trouva de jeunes Béguines assez jolies. L'Abbé *Dubois* qui était paillard comme le chien d'un hermite, voulut leur en conter, les prenant pour des Marie-à-la-coque.

Ces Béguines dirent qu'elles étaient Religieuses, & des personnes consacrées à Dieu. Il leur répondit, je suis l'Abbé *Dubois*, ne craignez point, mes sœurs, & ne faites point tant les farouches. Je suis Ambassadeur du Pape, je vous ferai venir des pardons & des indulgences de Rome. Son éloquence ne les persuada point ; il voulut badiner autour

celles, & chiffonner leur bavolet, mais il fut repoussé vivement.

Arrivé à Paris, il se hâta de reprendre l'habit ecclésiastique, & vola au Palais-Royal où il fut très-bien reçu de S. A. R. qui eut plusieurs conférences avec lui. Il en profita pour témoigner sa reconnaissance au Marquis *de Châteauneuf*, & lui montrer en même-temps le cas que faisait le Régent de ses recommandations. Il engagea S. A. R. à le nommer Conseiller d'Etat, & le fit payer de tout ce qui lui était dû d'appointements par la Cour. Dans la suite, il contribua à le faire élire Prévôt des Marchands, & se prêta de fort bonne grace à cette nomination. On doit dire ici à la louange de l'Abbé *Dubois*, que lorsqu'il voulait rendre service, ce qui arrivait rarement, dit le Secretaire, personne n'entendait mieux que lui à faire valoir les talents & le mérite de celui qu'il protégeait. Son éloquence était alors très-vive, & ses sollicitations auprès de S. A. R. étaient très-pressantes. Mais il mettait autant de chaleur lorsqu'il voulait nuire à quelqu'un.

Lorsque son bagage fut débarqué, il envoya son Secretaire porter en présent deux boîtes de thé à M. *Pecquet*, dont il s'efforçait toujours de gagner la bienveillance. Mais comme ce commis était très-généreux, & qu'il avait donné en récompense au porteur une gratification de plus grande valeur que le présent, l'Abbé chargea de cette commission son Secretaire à qui M. *Pecquet* aurait manqué s'il lui avait fait quelques offres.

Il annonça ensuite à S. A. R. un présent que lui faisait Mylord *Cadogan*, & qui consistait en deux petits tonneaux de vin de Tokai avec un sac rempli de cailloux pour mettre dans les tonneaux à

mesure qu'on les vuiderait. Mais il lui représenta que ce vin valait quatre-vingts livres la bouteille, & qu'il ne devait pas le mettre dans la cave, ni le confier à ses Officiers. Le Prince consentit donc à ce que l'Abbé le gardât dans la sienne, de sorte que les jours où S. A. R. voulait s'en régaler, elle en envoyait chercher une bouteille chez l'Abbé, qui faisait les fonctions de sommelier extraordinaire. Celui-ci ne se fiait pas davantage aux Officiers de sa maison qu'à ceux du Prince. Il avait aussi un caviste qui était Chanoine de St. Honoré, son neveu le bredouilleur. Celui-ci descendait à la cave en manteau long, & portait la prévoyance jusqu'à ne donner, pour la consommation de son oncle, qu'une seule bouteille de Bourgogne à la fois, & toujours après l'avoir couchée sur son registre. Un jour que l'oncle dictait à son Secretaire, il entendit quelqu'un marcher dans l'antichambre & le passage qui conduisait à l'escalier dérobé. Il ouvrit la porte de sa chambre, croyant trouver quelqu'un qui n'osait entrer sans être annoncé, & attendait pour l'être le retour du valet-de-chambre. Mais il n'apperçut que le Chanoine qui lui dit: Mon oncle, c'est le to.... to.... to.... tonnelier que je.... je.... mene à la cave. Peste soit du bredouilleur, dit l'Abbé, en jurant & fermant brusquement la porte sur lui.

Le Régent lui donna au mois d'Avril 1717, la charge de Secretaire du cabinet du Roi, vacante par la mort de M. *de Callieres*. Comme il y avait sur cette charge un brevet de retenue de soixante mille livres, l'Abbé se vit dans le cas de délier sa bourse. A force de chercher des expédients qui pussent l'en exempter, il obtint du Régent, en considération des services rendus au Roi dans le

163214B

traité de la triple alliance, une gratification de pareille ſomme. Il en remit l'Ordonnance aux héritiers du Sieur *de Callieres*, & ſollicita pardeſſus le marché, un brévet de retenue pareil à celui de ſon prédéceſſeur, qui lui fut accordé.

Il avait amené de la Haye un domeſtique Hollandais, qui, ayant uſé un habit à ſon ſervice, lui en demanda la valeur en argent. L'Abbé entra en fureur, & prit un bâton pour le frapper. Ce laquais, grand & fort, le lui arracha des mains en le repouſſant vivement. L'Abbé appella ſes gens à ſon ſecours, en leur commandant de jetter ce maraut par la fenêtre. Mais le Hollandais, ſans s'émouvoir, lui dit avec une voix de tonnerre : Pas tant de bruit, l'Abbé, tous vos gens enſemble ne me feront pas peur, & n'oſeront pas m'attaquer ; ce ſera moi ſeul qui les jetterai ſous par les fenêtres, & vous après eux. Le maître eut beau jurer, faire tapage, envoyer chercher les Commiſſaires, il fallut payer le Hollandais & le renvoyer. Cependant il conçut de l'eſtime pour lui d'après cet acte de fermeté, & le fit ſolliciter pour rentrer à ſon ſervice, mais l'autre le fit remercier en ripoſtant à ſa mode, par de nouvelles fanfaronnades.

L'Abbé n'avait pas été plus heureux en Secretaire. Un d'eux ayant été menacé de coups de canne, lui en donna le premier une volée, & le quitta enſuite. L'Abbé lui donna pour ſucceſſeur un Ecrivain des Charniers, qu'il faiſait travailler dans un grenier ſans feu & ſans le payer. Ce vieillard étant devenu malade & infirme, ſa fille, mariée à un horloger, venait publiquement à l'hôtel de l'Abbé demander quelque à compte

pour soulager son malheureux pere. Après cet infirme, il employa un Sieur *Emale*, qui se dégoûta bientôt d'un maître si emporté, & ayant été quelque temps Secretaire du Marquis *de Rassi* à Bruxelles, fut enfin chargé des affaires du Roi à Liege. Nous avons vu la sortie du Sieur *Sourdeval*, qui fut remplacé par notre Historien. Il mérita la confiance de son maître, car l'Abbé écrivait de temps en temps à M. *Stanhope*, & lorsque l'heure du Conseil des Affaires Etrangeres approchait, si la lettre n'était pas encore mise au net pour pouvoir être signée, il lui disait de contrefaire la signature, & d'envoyer à la poste. Celui-ci obéissait sans voir les conséquences terribles de cette négligence. Si en effet l'Abbé eût écrit aux Ministres Anglais quelque chose de répréhensible, ou se fût avancé vis-à-vis d'eux, il n'aurait pas manqué, selon l'usage des Grands, pour se disculper auprès de S. A. R., de rejetter toute la faute sur le Secretaire qui avait signé les lettres.

Il avait eu son entrée au Conseil des Affaires Etrangeres par le brevet de Conseiller à ce Conseil, que lui donna le Régent, peu de temps après la charge de Secretaire du Cabinet du Roi. M. *de Canillac*, qui était son antagoniste, ne le voyait pas de bon œil; mais la faveur du Régent contenait les jalousies & les haines. Il entretenait souvent le Conseil de ses relations avec M. *de Lassarat*, Agent des Ligues Grises à la Haye, & M. *Bassnage*. Ce dernier, à cause de son crédit en Hollande, recevait souvent des lettres de l'Abbé, qui d'ailleurs étaient remplies de compliments tendres & affectueux pour Madame *Bassnage*, son héroine.

Il épuiſait ſans doute pour elle ſes expreſſions douces & polies, car il ne lui en reſtait plus pour ceux qui l'approchaient ou avaient quelqu'affaire à traiter avec lui. Le Procureur d'une de ſes Abbayes, après lui avoir écrit pluſieurs lettres qui étaient demeurées ſans réponſe, vint à Paris pour le preſſer de faire des réparations néceſſaires & urgentes. L'Abbé ne voulut point y entendre, & laſſé de ſes ſollicitations & de ſes importunités, il lui dit en colere : Mon pere, je n'en ferai rien, quand même ce ſerait pour le St. Sacrement. Il ordonna un jour à ſon portier de dire qu'il n'était pas à l'hôtel, quand Dieu le Pere viendrait lui-même le demander. Dans cet inſtant, une perſonne ayant pénétré juſqu'à ſa chambre, lui fit de longs verbiages. Pardieu, dit-il, en rentrant & fermant ſa porte, cet homme-là eſt un grand babillard : il ſerait bon pour faire l'hiſtoire du déluge.

C'était ainſi qu'il recevait tous ceux qui lui demandaient de l'argent. Une lingere ayant apporté une piece de toile, il donna à *Forceville*, ſon ancien valet-de-chambre, une ſomme qui était trop forte de deux liards, en lui recommandant de ſe les faire rendre. Le valet-de-chambre n'en fit rien, n'oſant pas demander une pareille bagatelle. Mais l'Abbé le lui reprocha très-vivement en lui diſant : Vraiment vous êtes un gros Seigneur, vous êtes généreux & libéral du bien d'autrui : or, apprenez que deux liards & deux liards font un ſol, multipliez ce ſol, vous avez la livre, & les livres font des millions. Ce n'eſt qu'à force d'attention & d'épargne que l'on devient riche.

L'Abbé *Dubois* avait grande envie de le devenir,

car il a quelquefois prêté sur gage. Entre autres personnes qu'il a obligées de cette maniere, on cite un Gendarme Limousin qui vint lui emprunter cent écus en faisant son billet. L'Abbé ne s'en contenta pas, & lui demanda des sûretés. Le Gendarme lui apporta son équipage, un vieil habit d'ordonnance, un chapeau, des bottes, une selle & des pistolets, qui furent renfermés soigneusement dans le garde-meuble. Après un long espace de temps, n'entendant point parler de son débiteur, l'Abbé fit découdre & brûler le galon d'or, vendre l'habit dégarni & le reste de l'équipage à des marchands fripiers; mais il ne trouva pas son compte, & fut la dupe de son compatriote. On vint après cela demander l'habit de la part du Prince de Rohan, Commandant des Gendarmes; l'Abbé feignit de ne savoir ce qu'on voulait dire, & garda l'argent qu'avait produit cette vente de vieilles hardes. Dans son garde-meuble on voyait aussi des coffres, des couvertures de chariot appartenant à Son Alteſſe royale, des habits, des soutanes mangées par les vers & la poussiere; car il croyait avoir besoin de tout.

Le Gendarme ne fut pas le seul qui escroqua de l'argent à l'Abbé *Dubois*; malgré son avarice, une fille publique qu'il avait engagée à passer la nuit dans son appartement, ayant apperçu dans son gousset une bourse de louis, feignit un prétexte pour sortir un moment. Elle acheta sur le Pont-Neuf des jettons dorés, & s'étant rendue à l'assignation, elle les substitua, pendant le sommeil de l'Abbé, à ses louis, & se retira de très-bonne heure. Lorsque celui-ci voulut s'habiller, il sentit la diminution de poids qu'avait éprouvé son

gouſſet. Les jurements furent ſa première reſſource, & par réflexion il envoya chez la fille, qui, s'attendant à ce dénouement, avait changé de quartier ſans donner l'adreſſe de ſon nouveau logement.

Tels étaient ſes paſſe-temps nocturnes : ceux de jour n'étaient ſouvent pas plus relevés. Le Sieur *la Grege*, tailleur à l'image de St. Ambroiſe, rue Dauphine, recevait de ſes viſites. Des habits à faire ou à raccommoder, ſervaient de prétexte, tandis que la veritable cauſe qui amenait l'Abbé chez lui était la jolie tailleuſe. L'Abbé procura ſi ſouvent de l'ouvrage au mari que la femme accoucha d'une fille, par qui le premier pere ſe faiſait appeller parrein. La multitude des affaires & des galanteries la lui ayant fait perdre de vue par la ſuite, Madame *Pinto* ſe chargea de la rappeller à ſon ſouvenir. Elle le fit en des termes très-peu recherchés. Un porte-faix, lui dit-elle, aurait ſoin de ſa fille & aurait plus de cœur que vous. La vôtre d'ailleurs ne peut être reniée, car elle a toute votre phyſionomie, un muſeau de renard & un viſage pointu comme vous. L'Abbé, piqué de ces propos inſultants, lui dit qu'il ne ferait jamais rien pour elle, parce qu'on lui avait parlé ſur ce ton-là.

Cependant, fatigué des ſollicitations de la mere & de la fille, il chercha à lui faire du bien aux dépens d'autrui. M. *Yon* avait légué en mourant une ſomme de 7200 livres pour marier douze pauvres filles. Comme l'exécuteur teſtamentaire ſe trouvait ami de l'Abbé, celui-ci l'engagea à placer ſa filleule dans ce nombre. Mais l'exécuteur teſtamentaire répondit qu'il s'y prenait trop tard, & que la douzieme place était remplie. Regardez

ma filleule, repliqua l'Abbé, ſon minois eſt joli, elle a le tour du viſage agréable, & elle mérite bien que vous faſſiez quelque choſe, même un effort pour elle. Celui-ci preſſé vivement, & craignant de déſobliger un ami qui jouiſſait d'un grand crédit, tira 700 livres de ſa bourſe & de ſes propres deniers. Avec cette dot, la Demoiſelle *la Grege* fut mariée au nommé *le Pot* boulanger du Chapitre Notre-Dame. Elle mourut huit jours après le décès du Cardinal, d'un ſaiſiſſement ſubit, en apprenant, dit-on, la mort de ſon illuſtre parrein.

Vis-à-vis de la chambre de l'Abbé *Dubois*, de l'autre côté du cul-de-ſac de l'Opéra, travaillait dans une petite chambre élevée, une couturiere. Celui-ci l'ayant apperçue par ſa fenêtre, pendant qu'il dictait des dépêches à ſon Secretaire, oublia ſon ouvrage, & ſe mit à lui faire des ſignes pour qu'elle vînt le trouver. Cette fille ayant l'air de ne pas l'entendre, il continua long-temps ſes minauderies; mais impatienté, à la fin il renvoya ſon Secretaire, & appella ſon valet-de-chambre, *Manet*; lui montrant la fenêtre de cette fille, il lui dit d'aller chez elle, & de la faire venir, ſous prétexte de lui donner de l'ouvrage. *Manet* lui répondit avec ſon ton peſant & lourd: Eh! comment voulez-vous que je devine la porte? je ne vois que le derriere des maiſons; on m'enverra promener, & l'on me prendra pour un chercheur de midi à quatorze heures. Cependant il reçut une nouvelle injonction pour s'y tranſporter, mais il n'en fit rien, & dit pour s'excuſer qu'il n'avait pu trouver l'endroit. Mon ami, lui repliqua l'Abbé en colere, vous êtes

une bête & un butor, vous n'avez pas plus d'esprit qu'une cruche (1).

Ce *Manet* était un valet simple, naïf, & toujours endormi ; aussi, n'entendant plus la sonnette qui répondait dans sa chambre, il fut obligé d'attacher un cordon à son pied, afin que la femme qui amenait tous les matins l'ânesse de l'Abbé pût le réveiller. L'Abbé passant un soir d'un appartement à l'autre, & voulant se coucher, trouva *Manet* ronflant auprès du feu. Il l'appella plusieurs fois sans pouvoir en tirer une seule réponse. A la fin, il s'approcha & le secoua rudement par l'épaule. J'y vais, répondit *Manet*, s'endormant de plus belle. Va, lui dit l'Abbé, en le jettant à terre, le diable te berce, puisse-t-il t'emporter aussi. Ce laquais lui était nécessaire pour émouvoir & purger sa bile, & peu de jours se passaient sans qu'il lui dit des injures ou qu'il le menaçât. Comme il était fort lent, son maître lui donnait quelquefois des coups de pied pour le faire avancer. Je crois, disait-il, que ce b.... là a du plomb dans ses souliers.

---

(1) Cette aventure rappelle celle de l'Abbé *Audibert*, attaché au Cardinal *Janson*. Ayant la vue fort courte, il crut appercevoir vis-à-vis son appartement à Rome, au travers d'une fenêtre grillée, une Demoiselle qui lui faisait les doux yeux, & lui soufflait des baisers avec la main : ce qu'ayant fait remarquer à un de ses amis, il lui dit : Ne connaissez-vous pas cette Demoiselle ? est-elle jolie ? Apparemment que j'ai le don & le bonheur de lui plaire, car elle me fait toujours des simagrées par la fenêtre, elle me salue encore actuellement. Bon, repartit celui-ci, *inter cœcos cœlites imperant*, vous n'y voyez goutte ; c'est un chat qui fait sa toilette, & nous annonce de la pluie en passant sa patte par-dessus son oreille.

Il fallait souvent à l'Abbé *Dubois* de ces médecines, & ceux qui l'approchaient de plus près, & dont il avait un besoin continuel, étaient les victimes de cette mauvaise humeur habituelle. Son Secretaire & son valet de chambre étaient les premieres, lorsque la bile le dominait ou qu'il lui était survenu des chagrins ou de mauvaises nouvelles. Ils étaient tous deux des objets de colere, & il disait qu'ils lui avaient brûlé le sang. » Pour moi, dit le Secretaire, j'étais, en mon particulier, la cause de tous les malheurs de la France & de l'Europe entiere. Il ne m'a jamais frappé, mais souvent dit qu'il me tuerait, que je ne périrais que par ses mains; de même que *Marot*, qu'il disait vouloir pendre un jour à un des chenets de sa cheminée. Il était bien triste pour moi d'avoir à vivre avec un tel maître; je faisais mon devoir par honneur, mais non avec agrément. Je me lassai un jour de ce train de vie qui aurait mis à bout la patience d'un Capucin, & je demandai à me retirer. L'Abbé me répondit fort sérieusement: Monsieur, si vous voulez me quitter, vous pouvez compter que je vous ferai mettre à la Bastille, car je veux être sûr d'une personne qui a mis le nez dans les secrets de l'Etat. Il fallut baisser pavillon malgré moi, & faire de nécessité vertu. En effet, que pouvais-je répondre à celui qui, revêtu de l'autorité de M. le Régent, conduisait tout le monde *in virga ferreâ*.

» Cependant, malgré cette vivacité insupportable & diabolique, il avait quelquefois de bons moments, qui étaient bien rares à la vérité; & il me disait une fois, d'un ton fort doux & fort tranquille: Il ne faut pas prendre garde à tout ce que je dis, je suis un peu vif. Une autre

fois, il me tint un discours fort drôle : Il faut que je fasse maison neuve, que je renvoie tout le monde, & si je le pouvais, je me renverrais moi-même. Cette expression est originale au suprême degré. Il se connaissait parfaitement bien : il faisait des retours désagréables sur sa conduite, & rentrant dans cet intérieur qui le désolait, il était à charge à lui-même & à tout le monde. Il me disait un jour, qu'il avait oublié de faire ou d'écrire quelque chose d'essentiel, sans m'expliquer ce que c'était ; j'ai manqué à mon devoir, j'ai mérité d'être pendu. Je convenais en moi-même du fait, & je disais, bas : Qui en doute ? On fit, dans ce temps-là, une liste des *vins* de la Cour, qui parut dans le public, mais dont on ne nommait point l'auteur. Les Princes & Princesses du Sang, les Seigneurs & les Dames eurent chacun leur épithete, selon leur qualité, bonne ou mauvaise. Le vin masculin était désigné par ces mots : Il est dans sa boîte, droit, dur, bourru, &c. ; & le féminin par ceux-ci : Bon à mettre en perce, rappelle son buveur, sent la vieille futaille, &c. ; & l'on y comprit l'Abbé *Dubois* sous le nom de vin malfaisant ».

Cette qualité le désignait parfaitement, s'il faut croire un trait que son Secrétaire rapporte de lui. Nous avons vu les grandes obligations que l'Abbé avait eues à M. *de Saint-Laurent*, Précepteur de Son Alteſſe royale, qui l'avait agréé pour Répétiteur sous lui, & avait fait plusieurs fois augmenter ses appointements. L'Abbé, ayant pris pied dans la Maison d'Orléans, & se trouvant gêné dans ses projets par cet honnête homme, donna au Prince un mémoire pour le faire chasser. M. *de Saint-Laurent* l'ignora toujours ; cependant s'il fût

mort quinze jours plus tard, il aurait fait renvoyer du Palais-Royal l'Abbé *Dubois*, *dont il avait reconnu les fripponneries*. Ce Précepteur était plein de ſcience & de philoſophie, auſſi M. *Bazin* lui ayant demandé pourquoi il avait acheté la charge d'Introducteur des Ambaſſadeurs chez M. le Duc d'Orléans, plutôt que de vivre tranquille avec ſes amis, il lui répondit : C'eſt une loge que j'ai louée pour voir de plus près la comédie de la Cour ; *ut propius ſpectes*, dit Horace.

Les créanciers de l'Abbé *Dubois* n'étaient pas mieux récompenſés que ſes bienfaiteurs, & il eut avec eux une ſcene pareille à celle d'Arlequin perſécuté par la Dame inviſible, car il ſe trouva attaqué par quatre d'entr'eux à la fois. Le premier était un laquais Allemand, Gentilhomme de naiſſance, qu'il avait amené de Hollande. Ce domeſtique ſollicitait le paiement de ſes gages & le dédommagement de deux habits uſés à ſon ſervice pendant le voyage & depuis l'arrivée. L'Abbé, ſelon ſon uſage, l'envoya promener, & lui donna ſon congé en le menaçant de le jetter par les fenêtres. Je ſuis né Gentilhomme, lui répondit le domeſtique, la néceſſité m'a obligé de ſervir, mais je n'ai pas dérogé ; il n'appartient pas à un roturier de me traiter de la ſorte : je ne ſortirai point ſans être payé, j'enleverai plutôt des meubles, juſqu'à la concurrence de la ſomme ; de-là j'irai me plaindre à S. A. R., & raconter à tout Paris vos indignes traitements.

L'Abbé était furieux, il trépignait & jurait ; cependant voulant ſe débarraſſer de ces importuns, il ſe réfugia dans un autre appartement ; mais il trouva en ſon chemin le Sieur *André*, drapier. Celui-ci demandait le paiement de trois pieces

d'écarlate qu'il avait fournies pour la livrée, avant le voyage de Hanover. A ce créancier s'en joignit un troisieme qui était propriétaire d'un corps-de-logis attenant au Palais-Royal & au cul-de-sac de l'Opéra. L'Abbé l'occupait depuis long-temps sans en avoir payé le loyer. Ils furent reçus aussi agréablement que le domestique Allemand. Mais le troisieme créancier répondit à l'Abbé, sans se déconcerter, que s'il n'était payé dans la journée, il ferait arrêter son carrosse. Le Sieur *André*, moins accoutumé à ces scenes odieuses, se trouva mal dans l'anti-chambre, & fut assez long-temps à reprendre ses sens. L'Abbé, persécuté si opiniâtrement, se réfugia dans sa chambre, espérant d'être délivré de tous ces demandeurs fatiguants. Mais le destin en avait ordonné autrement : un valet-de-pied de *Madame* l'y attendait. Celui-ci vendait des marchandises de contrebandes (indiennes & mouffelines qui l'étaient pour lors), & avait fourni deux robes pour deux maîtresses de l'Abbé. Il lui en demanda le paiement, & reçut la même réponse que les trois premiers. Protégé par *Madame*, ce valet alla sur le champ se plaindre à cette Princesse, qui était à sa toilette. Elle envoya chercher à l'instant l'Abbé, qui, ne se doutant de rien, s'y rendit; & traversant son anti-chambre pour aller chez cette Altesse, trouva encore le Sieur *André* revenant à la charge. Il l'envoya faire... & monta chez *Madame*. Elle le reçut comme un poisson, lui reprocha durement ses délais de paiement, & le menaça de le faire punir par son fils. Cette correction changea l'humeur de l'Abbé *Dubois*. Il rentra chez lui doux comme un agneau, & donna à ses créanciers un billet à recevoir chez *Lefebvre*, Notaire, rue du Coq, chargé

de faire valoir ſon argent ſur la place. C'eſt ainſi que finit cette ſcene ridicule dont l'Abbé fit tous les fraix, & que *Madame* raconta à toute ſa Cour.

Le Sieur *Monbrun*, dont nous avons parlé plus haut, & qui n'avait aucun protecteur, ne réuſſit pas auſſi bien à ſe faire payer. Il vint un jour prier l'Abbé de faire donner à ſon fils un petit bénéfice de quatre à cinq cents livres de rente, pour le ſoulager dans le dérangement où le ſyſtême avait mis ſes affaires. L'Abbé, qui, dans ſa jeuneſſe, avait tant de fois mangé chez lui, pour diminuer les fraix de ſon auberge, qui d'ailleurs s'était approprié neuf cents livres ſur la vente d'un cheval anglais appartenant au Sieur *Monbrun*, ne l'écouta point, & feignit de le méconnaître.

Pendant que l'Abbé avait une guerre inteſtine avec ſes créanciers, le Régent craignait que la France ne fût bientôt obligée d'en avoir avec l'Eſpagne. L'Empereur & le Roi d'Eſpagne n'avaient point fait de paix, & la laſſitude des deux partis ſemblait ſeule ſuſpendre les hoſtilités; mais la plus légere étincelle pouvait rallumer les feux & cauſer un incendie général. Le Roi d'Angleterre & le Duc d'Orléans redoutaient cet embraſement, parce que l'un ne ſe croyait pas ſuffiſamment affermi ſur le trône, & l'autre avait tout à craindre de la branche Eſpagnole, qui voulait l'exclure de la ſucceſſion à la couronne de France. Ces deux Princes réſolurent d'entamer une négociation avec l'Empereur & l'Eſpagne, & de les amener à ſigner un traité de paix, qui étendît à toute l'Europe les avantages de la triple alliance.

Le Négociateur de ce dernier traité fut choisi avec raison pour travailler à celui qu'on méditait. L'Abbé *Dubois* fut en conséquence nommé Ambassadeur extraordinaire en Angleterre. Avant de partir pour cette ambassade, il laissa un chiffre à un de ses neveux qu'il avait fait venir de Brives nouvellement, & qu'il destinait à de grandes choses, à cause de sa douceur & de ses talents. Ce jeune homme avait été goûté par S. A. R., qui l'agréa, pour travailler avec elle en petit Ministre de confiance, pendant l'absence de son oncle. L'Abbé *Dubois* avait établi un chiffre de correspondance avec le Régent, son neveu, & le Marquis de *Nancié* seul. Il choisit pour Secretaire d'Ambassade le Sieur *Néricault Destouches*, connu par plusieurs bonnes Comédies, qui lui avait été indiqué par le premier valet-de-chambre de S. A. R., & le fit partir pour l'Angleterre dès le mois d'Août 1717, où il fut suivi dans le mois de Septembre par la maison de l'Abbé.

Celui-ci partit le 12 du même mois pour Calais, acompagné de son Secretaire intime, d'un courrier, d'un maître-d'hôtel, d'un valet-de-chambre & d'un laquais. A minuit il rencontra près de Calais le Sieur d'*Yberville* qui revenait de Londres où il avait été chargé des affaires pendant plusieurs années, où il avait même jetté les fondements du traité. Les deux négociateurs s'entretinrent assez long-temps sur les affaires; après quoi le Sieur d'*Yberville* continua son voyage, & l'Abbé se mit à table avec une Demoiselle qu'il connaissait. » Car, dit son Secretaire, il avait des maîtresses & des connaissances sur toute la route. Il voulait bien travailler

travailler aux affaires, mais sans préjudice aux plaisirs, dont il ne pouvait se passer..... il disait franchement : Quand on est une fois accoutumé à ce gargouillage-là, on ne saurait s'en passer ».

Arrivé à Calais, l'Abbé logea chez le Chevalier *Molé*, Commandant pour le Roi, & y resta quatre jours, parce que le vent était contraire à la navigation. Pendant ce temps-là, il écrivit à M. le Régent pour lui donner avis de son arrivée dans cette ville, & lui demander ses derniers ordres. Il écrivit aussi à M. le Maréchal d'*Uxelles* pour le prier de l'aider dans ses négociations, & de lui faire part de ses lumieres supérieures & de ses sages réflexions. M. *Pecquet*, premier Commis des Affaires étrangeres, ne fut pas oublié dans ses dépêches, car il lui en adressa une pour l'engager à faire sa cour au Maréchal d'*Uxelles*, Président du Conseil des Affaires étrangeres, & à le mettre bien dans son esprit.

Le vent étant devenu favorable, il s'embarqua sur un paquebot loué pour lui seul & sa suite, dans lequel il monta à la vue du Commandant & de tous les Officiers de la place qui l'avaient accompagné. A peine fut-il en haute mer, qu'il en fut incommodé, parce qu'elle était agitée, que le vent était rude, & qu'on ne pouvait aller qu'à la bouline. Il fallut descendre du bâtiment avec une échelle de corde dans des bateaux plats, pour aborder. Les matelots étaient fort embarrassés à débarquer, pendant la nuit une chaise de poste, des malles, des valises, des selles, des bottes. L'Abbé jurait *comme un charretier embourbé*, & les matelots répondaient sur le même ton.

Il soupa enfin & coucha à Douvres, d'où il partit

pour Londres. Il fit une lieue & demie dans cette ville, sans compter le fauxbourg, avant que d'arriver au quartier de Westminster Duckstreet (rue des Ducs), où on lui avait loué une maison à 7500 liv. par an. Elle était belle, grande, bien meublée, avec un petit perron & une petite porte quarrée selon l'usage, car il n'y avait point alors de portes cocheres dans cette ville, ou du moins elles étaient très-rares. Il fut réveillé le lendemain par les hauts-bois & trompettes de la ville qui lui donnerent des aubades devant sa porte. Cette sérénade lui déplut très-fort; parce qu'on faisait, disait-il, le contraire de ce qu'on devait: c'est-à-dire, un grand étalage, au-lieu de tenir son arrivée secrete; cependant il leur donna trois guinées.

Ayant fait part de son arrivée à M. *Stanhope*, celui-ci le présenta à Sa Majesté Britannique. L'Abbé visita ensuite le Prince & la Princesse de *Galles*, la Duchesse de *Munster*, depuis Duchesse de *Kendale*, Mademoiselle de *Schulenbourg*, la Comtesse de *Kielmanseek*, son ancienne connaissance, *Mylord Cadogan*, *Mylord Sunderland*, M. de *Craggs*, le Baron de *Bernstorff*, le Comte de *Bothman*, M. de *Roberton*, & les Myladis & femmes des Ministres. » Après ces visites il fallut songer à faire bonne chere, car les Anglais ne la haïssent point, & aiment assez à boire; ils ne font que dîner comme les Hollandais, mais le repas dure longtemps ». L'Abbé *Dubois* qui connaissait ce pays, avait pourvu à tout. Il avait apporté toute sa vaisselle, & en outre, une partie de celle du Roi, marquée aux trois couronnes, & un sur tout de vermeil. Son neveu lui envoya ensuite conformément à ses ordres, *un beau carrosse neuf, attelé*

de ſix chevaux. Mais le cocher qui n'avait pas le pied marin, eut ſi grand peur à Calais en voyant la mer, qu'il voulut abandonner l'équipage, & retourner à Paris. L'Abbé lui écrivit que s'il ne voulait pas s'embarquer, il le ferait jetter à la mer avec des boulets de quarante-huit livres à chaque membre.

On entama ſur le-champ la négociation de la quadruple alliance, & l'Abbé qui faiſait marcher de pair ſon plaiſir & les affaires négocia avec les Anglaiſes. Pour y réuſſir plus vîte & plus ſûrement il prit pour domeſtique un nommé *Henri*, qui parlait très-bien Anglais, & venait de quitter un Ambaſſadeur de Portugal. Comme il avait ſervi aux plaiſirs de cette Excellence, & qu'il y avait pourvu avec ſoin & dextérité, l'Abbé diſait que c'était une bonne acquiſition, & qu'il avait de grands talents. Cet *Henri* ſtylait au même métier ſes deux fils, qui profitaient à vue d'œil, & ſuivaient fidélement ſes traces. Pour faire un eſſai de ſa ſcience, il procura à ſon nouveau maître la maîtreſſe de ſon Excellence Portugaiſe, qui était pour lors déſœuvrée, & logeait chez une Matrône. Cette Demoiſelle était brune & jolie, elle plut beaucoup à l'Abbé. L'arrangement fut bientôt fait, & conſiſta en quelques guinées qu'*Henri* lui devait remettre par ſemaine, & ſur leſquelles il avait ſoin de prendre ſa paraguante.

Pour ſe délaſſer de ſon travail, il faiſait porter de temps en temps chez elle un ſouper fin qu'il n'avait garde de commander au Sr. *Chef*, ſon maître-d'hôtel dont il ſe méfiait, mais à un aide de cuiſine, en qui il avait plus de confiance; & il allait prendre ſes ébats. Lorſqu'il était quelques

d'Angleterre. Le géant lui répondit ſans s'émouvoir ; pas tant de bruit, M. l'Abbé, vous n'êtes pas homme d'épée, quoique vous la portiez, & vous ne ſavez manier que l'écritoire. J'en écraſerais cent comme vous, & les culbuterais tous comme des pygmées. Mais puiſque vous me menaçez de vous plaindre au Roi, je vais moi-même lui porter vos plaintes. Après ces mots il ſortit.

Sa fureur ne fut point appaiſée par la ſortie de l'Officier, elle parut au contraire redoubler. Il chargea d'injures la Demoiſelle & la matrône, les menaça de les faire pendre en leur donnant des coups de pied & des ſoufflets. Un malheur en amene ordinairement un autre ; de ſorte qu'en s'eſcrimant ainſi, il heurta ſon genou contre l'encognure d'un bureau ; ce qui lui cauſa une grande douleur. On le ramena chez lui dans ſa chaiſe à porteur, & il boita pendant quelques heures. Mais il ne parut point au Palais pendant pluſieurs jours, étant retenu à ſon hôtel plutôt par la crainte que l'Officier Allemand n'eût raconté ſon aventure au Roi, que par la douleur qui fut bientôt appaiſée. Il fit informer *M. Stanhope* qu'il ne pouvait aller au Palais faire ſa cour à Sa Majeſté Britannique, parce qu'il avait une goutte ſciatique. Le Roi envoya auſſi-tôt ſavoir des nouvelles de la ſanté de l'Ambaſſadeur ; les Miniſtres & les Lords vinrent eux-mêmes lui témoigner la part qu'ils prenaient à ſes ſouffrances.

Laſſé de cette comédie, l'Abbé *Dubois* reparut enfin appuyé ſur une canne, & affectant des douleurs qu'il n'éprouvait pas. Le Roi le recevant dans ſon cabinet, lui ordonna de s'aſſeoir, quoique lui-même demeurât debout : car il ne s'aſſeyait preſque

jamais, & travaillait debout sur un pupître élevé, à cause des hémorroïdes qui le tourmentaient cruellement. Sa Majesté, à qui l'Officier avait tout raconté, ne put s'empêcher de dire à l'Ambassadeur : en vérité, M. l'Abbé, il faut vous faire compliment, car vous avez une jolie maîtresse dans ce pays-ci. Celui-ci répondit en plaisantant, mais se hâta de rompre cette conversation & de parler de la négociation.

Cette contrariété le troubla pour quelques jours, & les dépêches s'en ressentirent. Il y avait même des jours & des heures où il ne pouvait en dicter une correctement. Son style était diffus, ses pensées décousues, tout le distrayait alors de son travail, même une mouche : mais plus ordinairement quelque jolie Anglaise qu'il voyait se promener sous ses fenêtres dans le parc Saint-James. Il courait vîte pour la voir passer, l'examiner & la regaler du galant *veri pretty*, qui veut dire fort jolie. Il voulait se remettre ensuite au travail, mais la distraction le suivait à son bureau, & il faisait lire & relire, raturer & transposer cent fois. La faute en était toujours au Secretaire, à qui il dit un jour d'un air fâché : j'étais guéri de ma sciatique, & vous êtes cause qu'elle me reprend dans le moment. Il prit sur-le-champ sa canne, & contrefit le boîteux. Mais après avoir fait trois ou quatre tours de chambre, il la quitta, oublia son prétendu mal & se radoucit. Ce Secretaire convient cependant qu'habituellement l'Abbé *Dubois* avait le travail facile, qu'il employait quelquefois sept heures & des journées entieres à dicter. Il n'interrompait pas même cette occupation en satisfaisant aux besoins les plus impérieux de la nature. Car il dictait un jour à son

Secretaire dans ce moment de crise, & il lui dit : à la ligne. Dans la situation où je suis, Mgr., &c.

Sa premiere dépêche était adressée ordinairement au Conseil des affaires étrangeres. Elle consistait en une simple relation des nouvelles de ce qui se passait à la Cour d'Angleterre, & de courses de chevaux, &c. pour amuser le tapis, & donner le change au Conseil. Elle le faisait passer pour un espion & non pour négociateur. Il ne mit sûrement pas dans la dépêche du Conseil, le récit d'une aventure qui lui arriva à Newmarket. Ayant été invité par le Roi à assister à une course fameuse, il emprunta un très-beau cheval, orné d'une selle & de pistolets garnis en argent. Cet animal se sentant picquer à la croupe par une mouche, s'accroupit pour écraser son ennemi contre le gazon. L'Abbé, qui n'était pas habile cavalier, saisit sur le champ la criniere pour se retenir en selle. Dans ce moment fatal, Sa Majesté Britannique passa accompagnée de toute sa Cour, & l'Ambassadeur extraordinaire de France fut obligé d'ôter son chapeau, & de la saluer dans cette attitude contrainte & ridicule (1).

(1) Ce contre-temps fâcheux semble avoir affligé spécialement les Ecclésiastiques jaloux de faire parade d'une science absolument étrangere à leur état. Le P. *Joseph*, ce Capucin si célebre sous *Louis XIII*, servait au siege de la Rochelle en qualité d'Aide-de-Camp au Cardinal de *Richelieu*, & portait ses ordres dans l'armée. Comme il se plaignait toujours de l'indolence & de la paresse des chevaux que lui donnaient les Ecuyers du Cardinal, ils lui en choisirent un des plus vifs & entier, pour une revue. Le Capucin y parut à la tête du camp, revêtu de l'habit de son ordre, & monté sur ce coursier fougueux.

La seconde dépêche contenait la négociation, & était adressée à M. *Dubois*, le neveu, qui la déchiffrait, la portait à S. A. R., & prenait en substance ses ordres & ses réponses pour les envoyer à son oncle dans un plus grand détail. Mais la partie la plus secrète de cette négociation était réservée pour des lettres particulières & sans chiffre, adressées immédiatement à cette Altesse. Pour la faire en sûreté, l'Abbé *Dubois* était convenu avec ce Prince de certains noms particuliers par lesquels il désignait quelques personnes. *St. Pierre* était le Marquis *de Torcy*, ancien Secretaire des affaires étrangeres. *Le Poëte*, le Maréchal d'*Uxelles*, & l'*homme au bassin des Tuileries*, M. le Duc *de Noailles*, parce que son hôtel y faisait face du côté du jardin. » Il les habillait tous de taffetas pour quarante sols, (dit son Secretaire, dont les expressions sont ordinairement basses & triviales), les accomodant de toutes pieces, prévenait M. le Régent contre eux, & développait tout ce que la jalousie & la haine peuvent inspirer. »

Il écrivit aussi au Marquis *de Nancré*, Capitaine

Un Officier-général qui se trouvait auprès de lui, avait une jument qui fit mettre les plus vifs desirs à la monture du Capucin. Ce cheval entier saisit l'instant où son cavalier, distrait par la diversité des objets, laissait négligemment flotter les rênes. Il s'élance & renverse avec les pieds l'Officier-général, qui n'eut pas le temps de se reconnaître; & malgré les saccades redoublées du Capucin, les cris & les huées des spectateurs, il couvrit cette jument. Les Jésuites, qui n'aimaient pas le P. *Joseph*, le firent peindre & graver dans ce moment de crise, où il fut obligé d'attendre sur sa monture que le courtier eût assouvi sa passion, & d'en suivre malgré lui tous les mouvements.

des Gardes de S. A. R., qui avait été envoyé en Espagne pour engager Sa Majesté Catholique à entrer dans la quadruple alliance. Le même dessein fait sa correspondance avec le Sr. *Dubourg*, chargé des affaires de France à Vienne. Quoique l'Empereur tirât de grands avantages de ce traité, on avait beaucoup de peine à l'y faire accéder, & à mettre des garnisons neutres dans les Etats de Toscane & de Parme. Ces dépêches tenaient fort au cœur à l'Abbé *Dubois*, il ne se fiait pas à ses laquais pour les porter à la poste, & il envoyait tous les jours son Secretaire les y mettre lui-même, quoique le quartier de Westminster qu'il habitait en fût éloigné de plus d'une lieue.

Le Roi d'Angleterre alla pendant quelque temps à Hamptoncourt, maison de plaisance éloignée de cinq lieues de Londres. L'Abbé *Dubois* s'y rendait toutes les semaines pour faire sa cour, & ne menait avec lui que son Secretaire de confiance : celui de l'ambassade, le Sr. *Destouches*, n'était point de ces voyages, parce que l'Abbé ne l'aimait pas, & n'osait se confier à lui. Il avait de l'esprit & du mérite, ce qui portait ombrage à son maître, qui redoutait un surveillant aussi éclairé. Il passait quelquefois quinze jours sans le demander ni l'appeller dans son cabinet. Sa jalousie contre le Sr. *Destouches* allait si loin, qu'il lui reprochait d'avoir travaillé pour le théâtre, & qu'il dit un jour avec aigreur : voyez un peu ce f.... comédien avec son habit de la friperie ; il ne saurait sortir sans avoir un de mes laquais derriere lui. Ils se raccommodèrent cependant par la suite, & l'Abbé lui confia, en partant de Londres, le soin des affaires de France.

L'Abbé *Dubois* n'admettait dans sa voiture d'au-

tre étranger que le Chevalier *Stanh*, avec qui il parlait ouvertement & s'entretenait des moyens de faire agréer au Roi d'Espagne la quadruple-alliance. On n'épargnait pas le Cardinal *Alberoni* & l'on plaisantait beaucoup sur ses vivacités. L'Abbé *Dubois*, qui était jaloux des talents de ce Ministre, cherchait à le faire passer pour fou, & lui prodiguait des brocards qui le déchiraient en lambeaux. Mais il ne le faisait pas impunément, car le Ministre Espagnol ne parlait jamais de l'Ambassadeur Français qu'en disant : *questo birbante*, ce frippon, &c. ce que l'Abbé *Dubois* ignorait.

Arrivé à Hamptoncourt, cet Abbé y occupa l'appartement de M. *Stanhope*, qui le lui avait destiné. Il dîna ensuite avec le Roi, à la droite duquel il fut placé. Les autres Ministres étrangers eurent le même honneur. Sa Majesté Britannique, qui parlait notre langue avec assez de facilité, s'entretenait souvent avec l'Abbé *Dubois*, qui l'amusait par ses contes & ses historiettes. Il lui dit, entr'autres choses, que les Anglais avaient la main fort légere, & qu'en descendant de voiture ils lui avaient pris une montre d'or & une bourse de cent guinées. Son Secretaire assure que la scene de ce vol avait été le Parc Saint-James, & que les acteurs n'étaient autres que les Tyrenes avec qui l'Abbé allait quelquefois s'égayer sur la brune. . . .

Cependant la quadruple-alliance semblait se reculer tous les jours par les échecs qu'elle recevait de l'Empereur & du Roi d'Espagne. L'Abbé *Dubois* demanda un congé à Son Alteſſe Royale pour lui expliquer de bouche des choses qui ne pouvaient être confiées au papier. Il l'obtint, ar-

riva à Paris le 4 Décembre 1717, & ne voulant pas paraître encore au Palais-Royal, il descendit chez un Baigneur, dans la rue des Vieux-Augustins, où il coucha. Le lendemain il fit écrire au Comte *de Nocé* pour donner avis de son arrivée au Régent, qui voulut le voir dans son équipage de cavalier. M. *de Nocé* vint le prendre dans son carrosse & le mena chez le Prince, avec lequel il eut une très-longue conversation. Après cette visite, l'Abbé reprit son logement & son habit ordinaires. Pendant le séjour qu'il fit à Paris, il travailla de toutes ses forces à réchauffer le Régent pour la quadruple-alliance. Ce Prince s'était beaucoup refroidi sur cet objet depuis l'absence de l'Abbé, & la majeure partie du Conseil des affaires étrangeres cherchait à l'en éloigner entiérement. M. le Maréchal d'*Uxelles* n'y donnait point les mains. M. *Pecquet*, le pere, Secretaire & rapporteur de ce Conseil, dont le Maréchal était Président, ne la goûtait pas davantage. Toute la vieille Cour enfin était d'un avis contraire. Les envieux & les ennemis de l'Abbé, qui cherchaient à le faire échoüer dans cette négociation délicate, se joignaient à elle.

L'Abbé reprit en peu de jours son ascendant ordinaire sur l'esprit du Prince, & l'ayant suffisamment ranimé pour la négociation, il repartit le 25 Décembre pour Londres. Ce voyage n'offrit rien de remarquable, qu'un petit incident arrivé à Douvres. Les aubergistes accoururent au-devant de lui & prierent son Excellence de leur faire l'honneur d'accepter leur maison; l'Abbé, lassé de leurs importunités, dit à celui qui le pressait davantage : Va te faire.... toi & ton Excellence. Il monta sur-le-champ dans un car-

roſſe à ſix chevaux & arriva à Londres le même jour. Son premier ſoin fut de rendre compte au Roi & à ſes Miniſtres des conférences qu'il avait eues à Paris avec M. le Régent & de reprendre le fil de la négociation. Il ne ceſſait d'écrire à Son Alteſſe Royale de ſe tenir toujours en garde & de ſe défier des flatteurs, c'eſt-à-dire, des Conſeillers oppoſés au Traité projetté. Ce Prince lui répondait de ſa main, l'aſſurant qu'il perſiſtait dans ſes deſſeins, & finiſſait ces lettres par ces mots : Ne doutez point, mon cher Abbé, de ma confiance & de mon amitié (1).

Toute la fineſſe de l'Abbé *Dubois* était employée à flatter le Roi d'Angleterre & à découvrir les choſes qui plaiſaient le plus à Sa Majeſté Britannique. Il faiſait venir, pour ce Prince, des fromages de Cramayel, & recevait, réguliérement, à toutes les poſtes, les plus belles truffes que Brives pouvait fournir. Le Roi les aimait beaucoup & faiſait honneur aux préſents de l'Ambaſſadeur. On leur attribua même une aventure qui arriva dans ce temps-là au Roi George & à la Ducheſſe de *Munſter*, nommée depuis la Ducheſſe *de Kendale*. L'impériale du lit dans lequel ils étaient couchés ſe détacha du plafond & tomba ſur Sa Majeſté. Elle aurait été étouffée ſous ce fardeau avec la Ducheſſe, qu'un embonpoint extraordinaire mettait hors d'état de ſe dégager, ſi les valets-de-chambre ne fuſſent accourus au bruit. Cet accident ſe

(1) Le Secretaire obſerve ici qu'il tonna très-fort à Londres le 24 Janvier 1718. Les amateurs d'obſervations météorologiques nous ſauront gré de leur conſerver celle-ci, quoiqu'elle paraiſſe déplacée dans une vie particuliere.

répandit par toute la ville, & les plaisants le firent graver sur des tabatieres, que l'on se montrait en cachette. On y voyait un lit, quatre pieds entrelassés, & l'impériale tombée, entre les mains des domestiques, qui faisaient tous leurs efforts pour la soulever. La toilette de la Ducheſſe & ses habits étaient placés à droite sur un fauteuil, & ceux du Prince à gauche sur un autre.

Les présents & galanteries de l'Abbé ne se bornaient pas à Sa Majesté seule, ils s'étendaient aux maîtresses de ce Prince & à leurs femmes. Il engagea le Régent à faire faire, par la *Fillon*, célebre Couturiere de Paris, des habits complets & des andriennes (1) pour les femmes, avec les plus belles étoffes d'or & d'argent de Lyon. Il envoya, en même temps, les mesures de la Ducheſſe *de Munſter*, de la Comteſſe *Kielmanſeck*, de Mademoiſelle *de Schulenbourg*, de Myladi *Sunderland* & de Myladi *Stanhope*.

Le Régent, dont la générosité n'avait pas de bornes, donna des ordres précis, & les habits arriverent à Londres, accompagnés de pieces d'étoffe d'or entieres, destinées pour les maris de ces Dames. L'Ambaſſadeur les fit étendre dans une salle de son hôtel, en apparence pour détruire les faux plis, mais pour donner un spectacle nouveau aux Anglais. Ils vinrent en foule pour le voir, les femmes sur-tout dont les parures étaient alors fort sim-

(1) En 1704, à la premiere représentation de l'Andrienne, Comédie en vers de *Baron*, imitée de *Térence*, la Demoiſelle *Dancourt*, qui jouait le premier rôle, avait une robe abattue avec des parements. Toutes les Dames la trouverent de si bon goût, qu'elles en firent faire de pareilles, que l'on appella des *Andriennes*.

ples, trouvaient ces présens d'une richesse & d'une magnificence inouie.

Quelques jours après ce fastueux étalage, l'Abbé envoya à chacune des Dames nommées ci-dessus, un habit complet, & garda pour lui les andriennes. C'étaient des robes abbatues de drap d'or ou d'argent des plus riches, du meilleur goût & de la dernière mode. Les devants & les manches étaient garnis de franges & de glands d'ortrait à graine d'épinards. Pour dénaturer & déguiser son vol, il fit découdre par la femme de charge de sa maison, tous les ornements, toutes les robes, & en conserva précieusement les morceaux. Les seuls valets-de-chambre du Roi reçurent de lui une piece de drap d'or avec laquelle ils s'habillerent, & effacerent tous les Seigneurs Anglais qui étaient très-modestes, & ne portaient que des étoffes unies. Il ne donna donc aux femmes que la moitié du présent qui leur était destiné, & les hommes furent oubliés. L'Abbé se substitua à leur place, s'empara des andriennes & pieces d'étoffes, s'accommodant ainsi, sans scrupule, du bien du Roi son maître, & du Régent. Cependant il leur en faisait honneur. Car il était très-brillant les jours de gala, tel que celui de la naissance, de la fête du Roi, jours auxquels les Ministres étrangers ne paraissaient à la Cour qu'avec des habits neufs, & cherchaient à se distinguer par la magnificence. Parmi ceux que porta l'Abbé *Dubois* dans cette ambassade, on remarqua un velours violet avec des paremens, & la veste d'une étoffe d'or, un autre fait avec une mosaïque canelle & or, rehaussé de paremens, & la veste gris-de-lin & argent. L'Abbé affectait de se montrer à sa fenêtre qui s'ouvrait sur le parc Saint-James, lorsqu'il portait ces riches habits,

& se pavanait aux yeux des bourgeois de Londres étonnés.

Quoique l'Abbé n'eût l'air de s'occuper que de la paix générale aux yeux de l'Europe, & de la quadruple-alliance à ceux du Régent, il ne perdait cependant pas de vue sa fortune & son élévation. »Il y travaillait à la sourdine, dit son Secrétaire, & à la sappe; & pour y parvenir, il aurait volontiers servi de parrein à un ami qu'on eût voulu arquebuser «. Pour cet effet, il adressa à S. A. R. un Mémoire très-détaillé sur le projet de casser tous les conseils de régence, & de rétablir la charge de Ministre des affaires étrangeres. L'Abbé ne se proposait pas ouvertement pour cette place, mais il l'insinuait en disant au Régent qu'il fallait mettre dans un poste si délicat un sujet capable, & affectionné à S. A. R. La proposition n'était pas équivoque, & autant aurait valu qu'il se fût désigné lui-même, car il ne cessait de répéter à ce Prince qu'il n'était aimé réellement & solidement que de lui. Avec *Dibagnet*, seul concierge du Palais-Royal, ajoutait-il dans ce Mémoire, & avec de la fermeté, V. A. R. se fera plus respecter & craindre qu'avec trente de ses Conseillers, tous reconnus pour des flatteurs & des traîtres.

Ce Mémoire ou cette Instruction fut envoyé trois mois avant la signature du Traité de Londres, au Comte *de Nocé*, Gentilhomme de la garde-robe du Duc d'Orléans. L'Abbé le priait, dans une lettre particuliere de le présenter au Régent dans un moment où il serait tranquille, & de bonne humeur: Le Comte vit, après le plus léger examen, qu'il s'agissait, dans cette missive de casser le Conseil des affaires étrangeres, présidé par son ami le Maréchal

réchal d'*Uxelles*. Il n'eut garde de le remettre, & s'excusa au retour de l'Abbé, en lui disant qu'il n'avait pu trouver le moment favorable, le Prince ayant été accablé d'ennui & de travail.

Les ennemis de l'Abbé *Dubois* lui rendaient à Paris, avec usure, les mauvais offices qu'il employait contr'eux dans ses dépêches. Ils profitaient de son absence pour croiser ses desseins, & ils agirent si habilement auprès de S. A. R., qu'elle fut déterminée à ne pas signer le traité. Cette nouvelle fut un coup de foudre pour l'Abbé *Dubois*. Il n'osait plus demander un congé pour venir à Paris changer la résolution du Prince. Cependant c'était là le seul remede au mal. A force de réfléchir & de combiner les divers expédients que lui fournissait son esprit inventif, il s'attacha à celui-ci : ce fut d'engager S. M. B. à envoyer en France M. *Stanhope*. Il l'obtint, & ce Ministre arriva à Paris au mois de Juillet 1718, pour persuader, avec son éloquence ordinaire, au Régent & au Maréchal d'*Uxelles* que ce traité était fort avantageux à la France, & que le refus de le conclure aurait les plus funestes conséquences. Cette négociation fut traitée dans plusieurs conférences, auxquelles assistait M. *Pecquet*. Mylord *Stanhope* goûta beaucoup ce commis, fut enchanté de la force de ses raisonnements & de la maniere précise & naturelle avec laquelle il s'énonçait.

Les conférences eurent l'effet desiré, & le Régent se rendit aux fortes représentations, & plus encore aux vives sollicitations du Ministre Anglais. Il consentit à faire une convention par laquelle on s'engageait réciproquement à signer à Londres la quadruple-alliance. Cette nouvelle étant arrivée

au Roi d'Angleterre, il la fit porter sur-le-champ à l'Abbé *Dubois* par M. *Craggs*, Secretaire d'Etat. Celui-ci s'écria en entrant *signatum, sigillatumque est.* A ces paroles, l'Abbé ne put contenir sa joie. Il accourut, & se jetta au col de M. *Craggs*, en le remerciant & le caressant affectueusement. Il fit aussi sôt appeller son Secretaire intime après la sortie du Lord, & lui dit d'un air satisfait & joyeux : enfin, j'ai triomphé de tous mes ennemis; le traité sera signé, M. *Craggs* vient de me l'apprendre : vous avez eu plus de part que personne à mes peines & à mes chagrins, ajouta-t-il, il est juste que vous en ayez le premier à mon triomphe.

» Ce consentement de S. A. R. à la signature du traité, remplit d'une certaine onction de douceur les actions & les paroles de l'Abbé, qui avait eu le sang fort échauffé & fort aigri de la résistance du Prince. Nous autres martyrs, dit son Secretaire, avions grand besoin de cette bonne nouvelle, & d'un ange consolateur... car notre Ambassadeur diabolique était comme un fagot d'épines qu'on ne pouvait approcher qu'avec des pincettes. Il voulait jetter tout le monde par les fenêtres, faire tout pendre, tout tuer; & sa colere était si grande, qu'elle s'étendait même jusqu'à S. A. R. Un jour que je travaillais avec lui, il se promenait en robe-de-chambre, avec son bonnet de nuit très-enfoncé, & marmottant entre ses dents, il eut l'imprudence & l'insolence de dire, en parlant de M. le Régent : Il ne mérite pas toutes les peines que je me donne. Je lui remettrai ses fichus papiers, & l'enverrai faire... lui & son f... Gouvernement. Il approcha en même-temps de la table où j'écrivais, & me regarda sous le nez, comme pour remarquer si

je n'avais pas entendu, & ſi je ne faiſais pas réflexion à ce qu'il venait de prononcer. Je fis ſemblant de ne pas appercevoir ſa contenance, & d'être entiérement occupé de mon ouvrage ».

M. *Stanhope* ayant quitté la France, fit au Roi ſon maître le détail de ſa miſſion & du ſuccès qu'il avait obtenu. Il rendit en même-temps à ce Prince un témoignage avantageux de la capacité, des talents & de la bonne volonté de M. *Pecquet*. S. M. B. voulant donner à ce commis une marque diſtinguée de ſa ſatisfaction, lui fit offrir un diamant de la Reine Anne, eſtimé quinze cents piſtoles. M. *Pecquet* le refuſa, quelques inſtances qu'on pût lui faire; mais l'Abbé *Dubois*, choqué de cette louable répugnance & d'un ſi noble déſintéreſſement, dit ouvertement, que ſi M. *Pecquet* refuſait ce diamant, pour lui, il l'accepterait volontiers.

Le temps qui s'écoula depuis le retour de M. *Stanhope*, juſqu'à la ſignature du traité, ſe paſſa en viſites, en promenades, en réjouiſſances & en repas ſplendides. L'Abbé en donna de magnifiques, malgré ſon avarice. Il cherchait à briller dans ces occaſions d'éclat. La chere était grande, fine & délicate, car il avait amené avec lui les meilleurs cuiſiniers de Paris. Le chef d'office ayant demandé quelques vers pour mettre à la main d'un eſclave qui formait la pyramide du deſſert, le Secretaire intime compoſa ceux-ci ſur-le-champ:

Je ſuis ſorti de l'eſclavage:
A vous, Mylord, je dois ma liberté.
Eſt-il un plus heureux préſage
Que le repos qu'aſſure le traité.

L'Abbé reconnut l'écriture, & en fit lecture aux *Cadogan*, convives, MM. *Stanhope*, *Sunderland*, *Craggs* & *Schaub*, qui y applaudirent beaucoup, & burent de nouveau au bon succès de la négociation. Le Chevalier *Schaub*, dans un autre repas, ayant plaisanté l'Abbé *Dubois* sur ses maîtresses, celui-ci répondit effrontément, en montrant son Secretaire, qu'il n'en avait point d'autre, & ne pouvait s'en passer parce qu'ils travaillaient continuellement ensemble.

Malgré ses politesses & ses caresses affectueuses, il n'avait pu rien gagner auprès du ministere Allemand que le Roi d'Angleterre avait formé en sa qualité d'Electeur d'Hanover. Il était composé du Baron *de Bernstorff* & du Comte *de Bothman*. L'Abbé avait employé le canal de M. *Robetson*, Secretaire du Cabinet de S. M. B. fort lié avec ces deux Ministres, pour le faire entrer dans ses vues. Mais ce fut toujours inutilement. Il fut obligé de dévorer ce chagrin sans oser se plaindre, & il en agit de même dans un voyage d'agrément qu'il fit sur la Tamise avec M. *Craggs*, Secretaire d'Etat. La populace Anglaise, ennemie née des Français, & qui sur l'eau se permet toute sorte de licence, jetta à l'Ambassadeur Français des petits cailloux ronds, dont un lui fit à la tête une contusion qui exigea la main du Chirurgien.

Il se tira plus heureusement de quelques mauvaises plaisanteries qu'il fit sur le purgatoire, dans un dîner d'appareil auquel assistaient tous les Ambassadeurs étrangers. Ils ne conçurent pas une grande idée de sa religion, mais l'Envoyé de l'Empereur en fut très-scandalisé. Les Catholiques d'Angleterre qui avaient entendu la messe dans la

chapelle Françaiſe, ne virent pas avec plus d'édification l'Abbé *Dubois* rire & parler pendant toute la cérémonie, & ne s'occuper que des femmes qui y aſſiſtaient.

Le temps de ſigner le traité arriva enfin, & après qu'il en eut collationné toutes les copies à la ſecretairerie d'Etat à Londres, il fut ſigné le 2 Août 1718, en grande pompe. Non-ſeulement les Plénipotentiaires y appoſerent leur ſignature, mais encore l'Archevêque de Cantorbéry, l'Evêque de Londres, & tous les plus diſtingués d'entre les Seigneurs d'Angleterre. L'original du Traité fut porté par un Secretaire de l'Abbé *Dubois* à S. A. R., qui le gratifia d'une ordonnance de mille écus. Après cette ſignature, l'Ambaſſadeur ſe diſpoſa à retourner en France; mais il travailla, avant ſon départ, à réconcilier le Roi *Georges I*, avec le Prince de Galles, ſon fils. L'Abbé, pendant ſon ſéjour en Angleterre, avait employé toutes les voies & tous les moyens poſſibles pour procurer cette réconciliation. Elle lui paraiſſait d'autant plus importante que d'abord elle lui faiſait jouer le rôle de pacificateur & de conciliateur, & qu'enſuite il craignait pour le traité de la quadruple alliance, les conſéquences fâcheuſes de cette inimitié domeſtique.

Le Roi d'Angleterre & le Régent, qui craignaient la guerre & voulaient s'aſſurer leurs prétentions au trône, n'avaient conclu ce traité que pour s'attacher l'Empereur, afin de donner la loi à l'Eſpagne, par le moyen de cette union, à laquelle ils ne doutaient pas que la Hollande ne prît part. On aſſurait à l'Empereur la poſſeſſion de la Sicile, à condition qu'il renoncerait à ſes prétentions ſur la couronne d'Eſpagne : d'un autre

côté, l'Angleterre, pour avoir la paix avec l'Espagne, offrait de lui rendre Gibraltar, qui, avec le port Mahon, était l'unique fruit des dépenses prodigieuses que la derniere guerre avait coûtées aux Anglais. *Tous les arrangements n'avaient point d'autre objet*, disait-on, *dans le Traité, que la conservation de la tranquillité de l'Europe, & l'observation des Traités d'Utrecht, de Baden & de Bâle.* Ils furent signifiés à *Philippe V*, avec menace de lui déclarer la guerre s'il ne s'y soumettait dans l'espace de deux mois.

Ce ton d'autorité & de hauteur choqua le Cardinal *Albéroni*, qui tenait le timon des affaires à Madrid. Il chercha tous les moyens pour rompre l'alliance & en détacher quelque Puissance. Ses vues ne se tournerent pas du côté de Londres, de Paris & de Vienne, où il savait que les contractants étaient intéressés à soutenir le Traité. Mais il s'adressa aux Provinces-Unies sur lesquelles on avait tellement compté, qu'elles n'avaient pas même été appellées à la signature, & qu'on les y avait formellement comprises sans les consulter. L'Ambassadeur du Roi d'Espagne leur fit des représentations très-fortes pour les empêcher d'accéder à la quadruple alliance. Car, leur disait-il, cette Puissance combinée donnera des loix à toute l'Europe, & s'emparera exclusivement de tout le commerce, sur-tout si l'Empereur devient puissant sur les bords de la Méditerranée. D'ailleurs, quel intérêt avez-vous à la paix entre l'Espagne & l'Empire? aucun. Peut-être même cette guerre vous est-elle favorable, à cause de la neutralité que vous observez, & qui fait passer dans vos mains tout le commerce des Puissances belligérantes.

Les Etats-Généraux se rendirent à l'évidence de ces raisons & aux sollicitations pressantes du Cardinal *Albéroni*. En vain la France, l'Angleterre & l'Empire employerent-ils les offres, les prieres & les menaces, ils furent inébranlables. Ce refus d'accession fut consacré à la postérité par une médaille ingénieuse que fit frapper le Marquis *Beretti-Ladi*, Ambassadeur d'Espagne en Hollande. D'un côté, on voyait un char brillant portant les Héros d'Autriche, d'Orléans & d'Angleterre, tous trois tendant la main à la Hollande, assise sur son lion, tenant d'une main le bonnet de la liberté, & de l'autre la quatrieme roue qu'elle refusait constamment de joindre aux trois autres : au bas on lisait ces mots : *Sistit adhuc quartâ deficiente rotâ.* Au revers étaient ces paroles : *Fœdus quadruplex imperfectum Republicâ Batavicâ fortiter prudenterque cunctante.* Le Cardinal ne se contenta pas de détacher cette République de la quadruple alliance ; il projetta encore de susciter aux deux Rois tant d'embarras & de divisions intestines, qu'ils fussent hors d'état de s'occuper de l'Espagne. Nous verrons bientôt comment il s'y prit à l'égard de la France, & avec quel succès.

L'Abbé *Dubois*, qui ne s'attendait point aux suites que devait avoir sa négociation, partit de Londres très-content. Sa séparation avec *Sara Bisding*, parente de M. *Craggs*, qu'il avait débauchée, & qu'il ne voulait pas emmener en France, malgré ses vives instances, fut douloureuse. Il lui promit de ne jamais l'oublier, & de la soutenir par des secours fréquents. Le nommé *Dubuisson*, maître à danser Français, établi à Londres, & qui avait été souvent employé pour les plaisirs de l'Ambassadeur, fut chargé

de recevoir chez M. *Guillaume Law*, Banquier, & de lui remettre trois guinées par ſemaine dont elle donnait quittance. Malgré ſes beaux ſermons, l'Abbé la négligea bientôt. Car cinq mois après, le 16 Janvier 1719, il écrivit au Sieur *Dubuiſſon* la lettre ſuivante. » J'ai reçu votre lettre que *la Fleur* m'a remiſe. Ceſſez de faire travailler l'écrivain, & d'y employer inutilement de l'argent. A ces ſortes d'ouvriers, tant tenu, tant payé. L'argent que vous lui avez donné eſt autant de perdu; mais c'était une charité que je ne puis pas continuer abſolument. Contentez-vous de dire que vous n'avez pas reçu de mes nouvelles, & ne vous embarraſſez pas d'autre choſe; mais ne recevez plus rien chez M. *Law*.». L'allégorie eſt facile à deviner, ainſi que le travail auquel *Sara Biſding* avait été employée; mais elle ſerait toujours demeurée ignorée, ſi l'Abbé avait payé le maître à danſer de ſes avances. N'en ayant jamais voulu rien faire, celui-ci s'adreſſa aux héritiers du Cardinal, & montra toute la correſpondance pour juſtifier la légitimité de ſes demandes.

Le négociateur ayant paſſé Boulogne, rencontra le Comte de *Provana*, Miniſtre du Roi de Sardaigne, qui retournait à Londres. Ces deux Ambaſſadeurs mirent pied à terre, & s'entretinrent enſemble pendant une demi-heure, en ſe promenant dans la campagne. L'Abbé *Dubois* lui trouva beaucoup d'eſprit & de mérite, & le jugea digne d'être employé par un Prince auſſi fin & auſſi habile politique que l'était le Roi de Sardaigne. Il en parla en ces termes à ſon Secretaire qui était dans ſa chaiſe de poſte; & ajouta: Si ce que j'ai en tête réuſſit, vous aurez à travailler diablement. Le ſoir, les voya-

geurs descendirent à Bretueil, & logerent à la poste. Quoique le séjour de l'Abbé y fut très-court, devant en partir le lendemain au point du jour, cependant il craignit de s'ennuyer. Se rappellant d'avoir vu à son dernier passage une jolie fille dans une hôtellerie qui était placée vis-à-vis la poste, il voulut l'aller voir, mais la rue étant remplie de fumier & de boue, il fut obligé de se faire transporter sur les épaules de son valet-de-chambre, *Manet*, dont la lenteur lui arracha bien des jurements, & dont la mal-adresse faillit à précipiter dans la fange l'Ambassadeur extraordinaire du Roi Très-Chrétien.

Il arriva enfin à Paris le 17 Août 1718, à trois heures après-midi, & il vola chez S. A. R. qu'il trouva bien disposée en sa faveur, & persuadée que le négociateur de la quadruple alliance avait les plus grands droits à sa reconnaissance. Pour l'entretenir dans ces dispositions favorables, il eut avec elle une très-longue conférence, & ne l'interrompit que pour aller à son hôtel, & en apporter la copie du mémoire sur les conseils qu'il avait envoyé trois mois auparavant au Comte *de Nocé*. S. A. R. l'attendait avec impatience, & était prête à partir pour St. Cloud. Quand il fut arrivé, le Prince le fit monter dans sa voiture, où les Gentilshommes ordinaires du Duc d'Orléans les laisserent seuls. Ils s'entretinrent ainsi pendant la route & au château; à la promenade & au souper, après lesquels ils revinrent coucher au Palais-Royal (1).

(1) L'arrivée de l'Abbé *Dubois* à Paris, fut consignée dans les Noëls de 1717.

Arrivant d'Angleterre,
L'Ambassadeur *Dubois*,

L'Abbé avait exposé en détail au Régent les raisons que nous avons déja données, & sur lesquelles il se fondait pour engager ce Prince à casser les conseils de régence, & à leur substituer des Secretaires d'Etat. Il réussit à le persuader; car dès le lendemain matin, il dicta à son Secretaire des lettres de remerciement adressées à tous les Conseillers, pour être signées par S. A. R. Pendant qu'il était occupé à ce travail, le Cardinal de *Noailles*, Président du Conseil de conscience, envoya sa démission au Régent. On prétendit qu'il avait su les intentions de ce Prince, & qu'il l'avait prévenu; mais il est plus vraisemblable que, lassé d'une place dans laquelle il n'éprouvait que des dégoûts & des contrariétés, il avait cherché à s'en démettre, & que le hasard seul avait fait concourir ces deux circonstances.

En mettant pied à terre,
Apperçut les trois Rois :
Faisons vîte un traité,
Dit-il, avec ces Princes :
Donnons des millions, don, don,
S'ils ne suffisent pas, la, la,
Lâchons quelques Provinces.

Et quelques années après.....

Plein d'audace & de zele,
Prélat contre les loix,
En vrai polichinelle
Parut l'Abbé *Dubois*.
Le bœuf s'épouvanta,
L'âne effrayé recule.
Dès qu'on eut dit son nom, don, don,
Un chacun s'écria : la, la,
C'est *Dubois* : qu'on le brûle.

Après le départ de l'Abbé *Dubois*, le Sieur *Deſtouches*, Secretaire d'Ambaſſade, fut chargé des affaires de France. Comme il n'était pas bien partagé du côté de la fortune, il accepta une bourſe de cinq cents guinées que le Roi de la Grande-Bretagne lui fit offrir. Elle le dédommagea d'une bague de diamant que S. M. B. lui avait voulu donner, ainſi qu'au Secretaire intime, à la ſignature du traité. L'Abbé *Dubois* avait empêché ſes Secretaires de les accepter, en diſant que ce n'était pas la coutume en France. Mais la raiſon qu'il leur donna en particulier, fut que cette galanterie du Roi *George* l'obligerait à en faire de ſemblables aux Secretaires Anglais : » Il ne voulait pas faire cette dépenſe, diſait-il, pour épargner l'argent du Roi, qu'il regardait comme celui du Régent, & qu'il ménageait comme le ſien, ou pour mieux dire, parce qu'il était naturellement vilain & craſſeux, & n'aimait point à donner, ni à voir donner les autres ».

Il fallut cependant nommer un Ambaſſadeur en titre, & l'on choiſit le Comte de *Sennectere*; mais l'Abbé le retenait toujours, & reculait ſon départ; de ſorte que toutes les lettres des Miniſtres Anglais finiſſaient par ces mots : *Quand aurons-nous M. le Comte de Sennectere?* Il partit à la fin, & mena avec lui, pour Secretaire d'Ambaſſade, le Sieur *Blondel*, qui fut depuis chargé des affaires du Roi à Turin. L'Abbé *Dubois*, qui ſe défiait de l'Ambaſſadeur & du Secretaire, ordonna au Sieur *Deſtouches* de demeurer en Angleterre, d'éclairer leurs démarches, & de lui en rendre compte. Celui-ci lui obéit exactement, & fournit par ſes avis tant d'occaſions de mortifier le Comte,

que celui-ci, laſſé d'avoir à ſes trouſſes un eſpion, & l'ame damnée de l'Abbé, demanda ſon rappel. Il l'obtint facilement, & le Sieur *Deſtouches* fut de nouveau chargé ſeul des affaires & de la conduite des intrigues de ſon protecteur.

Cependant les préparatifs pour la ſuppreſſion des conſeils de régence & pour la création des Secretaires d'Etat étant finis le 24 Septembre 1718, l'opération fut conſommée, & le Régent put alors ſe regarder comme Monarque abſolu, juſqu'à la majorité du Roi. L'Abbé *Dubois* fut récompenſé de ſes négociations, & plus encore du plan qu'il avait donné, par la place de Secretaire d'Etat des Affaires étrangeres. M. *Pecquet*, qui en était le premier commis, vint avec ſes ſous-ordres, ſaluer le nouveau Miniſtre, & lui dit entr'autres compliments, que pour apprécier l'importance de ſa place, il fallait conſidérer que le Miniſtre des Affaires étrangeres n'a d'autre ſupérieur que le Roi, & n'a aucune relation forcée avec ſes collegues dans le miniſtere. L'Abbé le reçut gracieuſement, le pria de continuer ſon travail & ſes ſoins, & de l'aider de ſes ſages conſeils. Il lui envoya, même pendant la premiere ſemaine, les paquets cachetés, afin que cet habile homme en prit connaiſſance le premier. Quoique cette confiance fût méritée, elle ne fut pas de longue durée, & dès la ſeconde ſemaine après ſon entrée au Secretariat, il garda & ouvrit ſeul les principales dépêches. Il redoutait l'œil de M. *Pecquet*, & il ſe méfiait de ſes ſubalternes. C'eſt pourquoi il n'employait au déchiffrement que ſon Secretaire intime. Cette opération ne lui découvrait pas des choſes très-flatteuſes, ſur-tout dans les dépêches d'Eſpagne, où M. le Marquis *de Nancret* était en-

voyé. Les lettres de ce Seigneur étaient très-bien écrites & très-ſages. Il y peignait au naturel le chagrin & la colere que cauſait à Leurs Majeſtés Catholiques & au Cardinal *Albéroni*, la quadruple alliance. Ils reprochaient à la France de vouloir forcer un Roi d'Eſpagne, Prince de la Maiſon de Bourbon, à accéder à ce traité dont les préliminaires ne tendaient qu'à agrandir l'Empereur en Italie par la ceſſion de la Sicile. Si l'Abbé eût porté & lu au Conſeil, comme ſon devoir l'exigeait, de pareilles dépêches, ſes ennemis & les partiſans de la vieille Cour auraient recommencé leurs plaintes, & fait valoir les raiſons dont ils s'étaient ſervis auprès de S. A. R. pour l'éloigner du traité de Londres.

» Pour éviter tous ces reproches, pour pallier la vérité des faits, & les dérober aux yeux du Conſeil, il fallait tronquer & changer toutes ces dépêches. J'en faiſais, dit ſon Secretaire, de fauſſes & de faux chiffres, par ordre de l'Abbé, & je rempliſſais les lignes du déchiffrement de ce qu'il me dictait de favorable. Il était bon fauſſaire; car il contrefaiſait parfaitement bien devant moi les ſignatures du Duc *de Saint-Aignan*, du Marquis *de Nancret*, du Sieur *de Chammorel* & du Sieur *Deſtouches*. . . . . .

Les lettres d'Eſpagne n'arrivant que le ſamedi, & ayant peur que ce travail diabolique ne fût pas fait aſſez à temps pour le Conſeil du Dimanche, quoique je tinſſe pied à boule le jour & la nuit; je l'ai vu, dans le commencement de ſon miniſtere, mettre, comme un poſſédé, ſes deux mains dans la bouche, ſe les mordre de rage, en diſant: Il faut que je ſuccombe ſous le fardeau; il faut que je périſſe. Je diſais en moi-même, qui trop

embraſſe mal eſtreint, & je penſais que l'on a beaucoup plus de peine à être frippon qu'à être honnête homme. Ces dépêches ſimulées étant revenues du Conſeil, je lui repréſentais de temps en temps, & le faiſais ſouvenir qu'il fallait les brûler. Il me répondait toujours : Vous avez raiſon, je le ferai. Il ne le fit point ; de ſorte qu'après ſa mort, en faiſant l'inventaire des papiers, on découvrit la fauſſeté ».

Sa qualité de Secretaire d'Etat l'obligeait à être Secretaire du Roi. Il en acheta donc une charge du Sieur *Godemel*. On convint d'un prix dont on paſſa acte par-devant Notaire. L'Abbé *Dubois*, pour paiement, fit déclarer le Sieur *Godemel* vétéran pendant deux ans, & lui ſauva une taxe de cinquante mille écus, à laquelle il avait été condamné par la Chambre de Juſtice. Le vendeur ne voyant point dans tout cela d'argent comptant, allait de temps en temps demander à l'Abbé *Dubois* le prix de cette charge, qui valait quatre-vingts & tant de mille livres. Celui-ci le remettait de jour en jour, & lui dit enfin avec emportement & colere : J'ai payé votre charge en vous rendant un ſervice conſidérable qui vaut beaucoup plus qu'elle. Ainſi, ſi vous oſez dire quelque part que vous n'avez pas été payé, je vous ferai mettre dans un cul de baſſe-foſſe. Ces menaces produiſirent leur effet : le Sieur *Godemel* ſe tut juſqu'à la mort du Cardinal, après laquelle il demanda ſon paiement au Chanoine de St. Honoré, neveu & héritier de cette Eminence. Celui-ci crut qu'on lui demandait deux fois le même paiement, & ne voulut point entendre raiſon. Le plaignant eut recours à M. *de Martincourt*, Lieutenant de la Prévôté, pour avoir accès auprès de M. *d'Armenonville*. Ce Magiſtrat fit venir l'Abbé

Dubois, & lui parla des demandes du Sr. *Godemel*. L'Abbé soutint que son oncle avait payé & en montrait pour preuve le contrat de vente de la charge dans lequel le paiement était énoncé, mais non certifié. Cette autorité ne convainquant point M. *d'Armenonville*, le neveu ajouta que son oncle avait sauvé au plaignant une taxe de cinquante mille écus sur les tailles. Cela peut être vrai, répondit le Garde-des-Sceaux; mais appellez-vous cela payer une charge de Secretaire du Roi? N'est-ce pas plutôt vendre un plaisir, un service? De sorte que le neveu fut obligé de payer cette vieille dette.

L'Abbé *Dubois* s'occupa ensuite à faire meubler magnifiquement son logement. Il avait obtenu en 1717, au Palais-Royal, l'appartement du Marquis *de Chatillon*, pour y donner ses audiences. Le Chevalier *de Chavigny*, qui l'avait accompagné dans son ambassade de Londres, fut chargé de lui acheter un meuble qui répondît à sa nouvelle dignité. Il trouva, pour le prix de seize cents livres, un canapé & six fauteuils de velours vert, à bandes d'étoffes d'or & d'argent. Les courriers de l'Abbé eurent ordre de se tenir dans l'antichambre les jours qu'il donnerait audience aux Ambassadeurs, & de reconduire les Ministres étrangers. Ceux-ci s'en formaliserent, & dirent par-tout que l'Abbé *Dubois* faisait faire les honneurs de chez lui par des postillons. M. le Prince de *Conti* étant venu chez ce Ministre pour lui parler de quelques affaires, *Marois*, hardi & effronté, s'offrit à lui donner la main, & à lui servir d'écuyer pour descendre l'escalier. Le Prince le refusa; & voyant ce domestique qui était noir comme un Africain, lui demanda qui il était, &

quel pays l'avait vu naître ? Monseigneur, lui répondit celui-ci, je suis Parisien & courrier de l'Abbé *Dubois*.

Une de ces audiences manqua à être funeste au Corps Diplomatique, car à peine était-elle finie, & les Ministres étrangers sortis avec leurs domestiques, qu'une poutre du plancher de l'anti-chambre, sur laquelle ils avaient tous passé, se cassa : son affaissement fit un creux très-grand, & le dommage aurait été bien plus fort, si une table de marbre de six pieds de long qui était dans cette piece, se fût trouvée immédiatement au-dessus de la poutre. Mademoiselle *de Valois* couchait au-dessous de cette anti-chambre, & l'on frémit à la vue du danger qui avait menacé ses jours. Sa chambre n'en fut heureusement pas endommagée, parce qu'il y avait un petit caveau de séparation, & un double plancher sur lequel la poutre brisée se reposa. L'Abbé *Dubois* ayant été appellé, & voyant ce désordre, se mit à sauter dans le passage qui précédait, & dit en riant & en réchignant : Tous ces b.... de laquais ont tant dansé, tant sauté, & boute, & aye, & allons donc, qu'ils ont enfoncé mon anti-chambre.

Si l'Abbé *Dubois* avait triomphé le 9 Août 1718, du combat de Messine, où la flotte Anglaise avait détruit la marine Espagnole, les avis secrets qu'il recevait de Londres & de Hollande, avaient changé sa joie en vives inquiétudes. On lui apprenait généralement, sans pouvoir lui donner de détails, que le Cardinal *Albéroni* allait bouleverser toute la France, faire ôter la Régence au Duc *d'Orléans*, pour la transporter au Roi son maître. On ajoutait encore que ses intrigues ne tendaient à rien moins qu'à renverser la

Maison

Maiſon de Hanovre du trône d'Angleterre, & à y replacer le Prétendant.

Voilà tout ce que l'on ſavait au Palais-Royal des deſſeins d'*Albéroni*, & l'on ſe donnait de grands mouvements pour éventer ſes mines. Tout était inutile, la fineſſe de l'Abbé *Dubois*, l'habileté de M. *d'Argenſon*, & la foule d'eſpions qu'il ſoudoyait dans la Capitale. C'eſt dans ces fâcheuſes conjonctures que le haſard fit découvrir la fameuſe conſpiration du Prince *de Cellamare*. On a dit & imprimé cent fois que la découverte en fut faite par une célebre matronne, la *Fillon*, qui, ayant enivré un Secretaire de ce Prince, avait pris ſes papiers & les avait portés au Régent. Mais le récit du Secretaire qui nous ſert de guide, détruit cette hiſtoriette, & nous donne le fil qui dirigea le Duc *d'Orléans* dans ce labyrinthe. Nous devons à la vérité de l'hiſtoire le paſſage entier de cet Ecrivain.

Le nommé *Jean Buvat*, ancien Ecrivain de la bibliotheque du Roi, que je connaiſſais, vint me trouver au Palais-Royal, & me fit confidence qu'il ſe trouvait bien embarraſſé, & qu'il ne ſavait quel parti prendre. Je ſuis né Français, me dit-il, il y a trente-cinq ans que je ſuis Ecrivain de la bibliotheque. J'ai de modiques appointements, & je ſuis mal payé. Comme je ſais l'Eſpagnol, j'ai trouvé à travailler, à mes heures perdues, dans la ſecretairerie du Prince *de Cellamare*, qui me paie bien, & où je ſuis bien nourri; mais j'y vois des choſes qui ſe paſſent contre le Gouvernement de la Régence. D'un côté, ſi je trahis l'Ambaſſadeur, il me fera caſſer bras & jambes; d'un autre côté, ſi je ne révele pas mon ſecret à l'Abbé *Dubois*, je n'échapperai pas à ſa colere,

& pour faire sa cour à Monseigneur le Régent, il me fera pourrir & périr dans un cul de basse-fosse. Dans cette situation, que dois-je faire? & que me conseillez vous? »

» Je lui répondis que, comme il était Français, sujet du Roi, & même à son service, il valait beaucoup mieux à tous égards lui être fidele, & se jetter entre les bras de Sa Majesté, & je lui conseillai de s'ouvrir à l'Abbé *Dubois*. Comme je logeais immédiatement au-dessous de lui, & que j'avais nuit & jour dans ma poche une clef de sa chambre, pour y faire entrer les courriers & autres personnes par l'escalier dérobé, j'introduisis le Sieur *Buvat* dans le cabinet du Ministre, qui le reçut gracieusement, lui promit monts & merveilles, & me recommanda de faire faire moi-même sur le champ une clef ou passe-partout de la porte cochere du cul-de-sac de l'Opéra, & de la remettre incessamment à cet Ecrivain, qui venait me joindre tous les soirs à dix heures dans ma chambre, de laquelle je le menais dans celle de l'Abbé. Le Sieur *Buvat* apportait de petits chiffons de papier où il avait écrit en cachette dans la secretairerie de l'Ambassadeur d'Espagne, les noms de certaines personnes, les dates de mémoires & de passe-ports. Enfin, il donna avis du départ de l'Abbé *Porto-Carrero*, qui, accompagné de quelques autres, portait une lettre du Prince *de Cellamare* au Cardinal *Alberoni*, dans laquelle il était parlé de mettre le feu à toutes les mines. Il faut avouer que, dans cette occasion, l'Ambassadeur d'Espagne ou les Secretaires, agirent avec bien peu de prudence, de prendre un Français pour travailler dans la secretairerie, où il pouvait apper-

cevoir & découvrir des choses propres à en faire usage contre eux. »

» L'Abbé *Dubois* ayant tiré la quintessence du Sieur *Buvat*, se fit seul valoir à Monseigneur le Régent, par son attention & sa vigilance pour les intérêts de S. A. R., on ne dit pas un mot de l'auteur de la découverte.

Le Sieur *Buvat*, qui n'avait point eu la récompense promise, & qui était toujours mal à son aise, n'étant pas payé à la bibliotheque du Roi de ses appointements peu considérables, venait de temps en temps se prosterner devant l'Abbé *Dubois*, & lui donnait des placets. Celui-ci ayant coutume de payer d'ingratitude, même ceux qui lui avaient fait les plaisirs les plus essentiels, & à qui il avait le plus d'obligation, & de les abandonner sans faire semblant de les connaître, dit, pour se débarrasser une fois pour toutes de cet importun : Il est vrai que, d'un côté, vous avez rendu service dans cette occasion ; mais, d'un autre côté, vous avez mérité la corde, en lui montrant le doigt sous la gorge & haussant le col ; vous avez écrit contre le Gouvernement lorsque j'étais en Angleterre, & il ne tient qu'à moi de vous faire pendre. Belle consolation & belle récompense ? Or, qu'est-ce que *Buvat* avait donc tant écrit contre le Gouvernement ? C'est que l'Abbé étant Ambassadeur à Londres, vit un gazetin de nouvelles manuscrites, & reconnut le caractere de cet Ecrivain, qui marquait : *L'on ne croit pas à Paris que l'Abbé* Dubois *réussisse dans sa négociation* : D'avoir annoncé cette chose, c'était un cas pendable. »

Le Cardinal *Alberoni* était instruit des mécontentements des Français & de la maniere dont

on était affecté sur le Régent. On avait vu s'évanouir les grandes espérances qu'il avait données à la mort de *Louis XIV*. Les deux partis qui divisaient l'Eglise étaient également mécontents, & chacun d'eux se plaignait de ce que S. A. R. n'employait pas toutes les forces de l'Etat pour le rendre triomphant. Mais les plus animés étaient les Jansénistes, que le commencement de la Régence avait flatté de la plus grande faveur. Le Régent avait perdu la plus grande partie de sa considération par l'éloignement de M. *d'Agueſſeau*, la faveur de M. *d'Argenſon* & de l'Abbé *Dubois*, sa confiance en *Law*, & l'abus criant qu'en faisait cet étranger, le changement des monnoies, le rétablissement des impôts, l'humiliation du Parlement & la dégradation du Duc *du Maine*. Les Provinces étaient dans une fermentation terrible, sur-tout la Bretagne & la Normandie.

Les inquiétudes sur le sort du jeune Roi se renouvellerent, & étaient appuyées vivement par les bruits injurieux que répandaient les partisans de l'ancienne Cour & de la Maison de *Villeroi*. On cherchait d'ailleurs à les justifier par les liaisons du Duc d'Orléans avec le Roi d'Angleterre. La vie particuliere de ce Prince était horriblement dépeinte. On traitait d'inceſtes abominables ses voyages à Chelles, dont sa fille était Abbeſſe, & ses parties de plaisirs à la Meute, chez la Ducheſſe *de Berri*. Le Miniſtre Eſpagnol crut le moment favorable pour lui faire ôter le gouvernement, & chargea de cette commiſſion délicate l'Ambaſſadeur ordinaire d'Eſpagne à Paris, le Prince *de Cellamare*. Celui-ci n'eut pas de peine à trouver des ouvriers : c'eſt ainſi qu'il s'exprimait dans ses lettres au Cardinal ; le zele pour

la religion, l'amour pour le Roi, la vue de ce qu'on avait à craindre du système, les promesses, l'argent de l'Espagne, lui en donnerent un grand nombre.

Madame la Duchesse *du Maine*, le Cardinal *de Polignac*, qui était dans la confidence de cette Princesse, étaient entrés dans cette conspiration, ainsi que des Evêques, des Magistrats, des Seigneurs, & les Jésuites. Les Cardinaux *de Rohan* & *de Bissi* furent violemment soupçonnés d'y avoir eu part. De tous les états, les militaires seuls n'étaient point dans ce complot. On n'osa pas même les solliciter, tant leur dévouement à Son Alteſſe royale était connu. Le Régent s'était toujours appliqué à se les attacher par son exactitude à les faire payer, par les égards qu'il avait eu pour les billets dont ils étaient porteurs, par la multitude des survivances qu'il leur avait accordées, par les pensions qu'il avait données à leurs veuves, & enfin par celles dont il avait chargé les bénéfices en leur faveur.

Quand on se fut assuré du plus grand nombre des mécontents, le Prince *de Cellamare* écrivit au Cardinal que les mines étaient prêtes & qu'il n'attendait plus que ses derniers ordres pour les faire jouer. Il ne s'agissait d'abord que d'être en possession du Roi & de se saisir du Régent, le reste n'aurait été qu'un jeu. On avait donc arrêté que de tous les endroits du Royaume où l'on avait des intelligences, on enverrait à Paris & aux environs un certain nombre d'hommes déguisés en marchands, en ouvriers, en religieux. Des faux-sonniers & autres contrebandiers, au nombre de trois cents, avaient été choisis, & devaient se revêtir d'habits de Garde-du-Corps;

ils se seraient rendus, la veille de Noël, chez les Peres de l'Oratoire, rue St. Honoré, où le Régent devait entendre la messe de minuit. Là ils se seraient assurés de sa personne, & l'auraient conduit, sans délai, sur les frontieres d'Espagne, pour l'y renfermer dans une maison d'Etat. Des courriers apostés devaient, sur-le-champ, partir pour toutes les grandes villes du Royaume, y distribuer les lettres préparées; & la révolution paraissait inévitable. L'Ambassadeur chargea de ces dépêches importantes l'Abbé *Porto-Carrero*, neveu du Cardinal de ce nom, qui retournait en Espagne. L'Abbé *Dubois*, qui, comme nous l'avons vu, avait été averti du jour de son départ & du contenu des lettres dont il était porteur, envoya à sa suite des courriers chargés des ordres pour le faire arrêter. Ils furent exécutés à Poitiers, le 2 Décembre 1718, & l'Abbé *Porto-Carrero*, après avoir été fouillé, continua sa route. On lut au Conseil les lettres du Prince *de Cellamare*, qui, toutes étaient signées par cet Ambassadeur, & renfermaient le nom des conjurés, des modeles de lettres que le Roi d'Espagne devait écrire au Roi de France, aux Etats-Généraux, au Parlement, &c.

On commença cette lecture par les écrits du Prince *de Cellamare* & les modeles de lettres. L'Abbé *Dubois*, qui la faisait & conduisait toute cette affaire, en qualité de Ministre des Affaires étrangeres, ayant commencé à lire la liste des conspirateurs, le Duc d'Orléans l'arrêta en disant qu'on serait trop étonné d'entendre les noms de plusieurs personnes à qui il n'avait fait que du bien. Il ajouta qu'il voulait même leur épargner la peine de demander grace, persuadé que cette

conduite les ferait rentrer dans le devoir. On admira, avec raison, la modération de S. A. R., qui se contenta d'abord de faire arrêter le Prince *de Cellamare*. Cet Etranger était déchu de tous ses droits d'Ambassadeur, par la conspiration dont il s'était déclaré le chef.

Il fut arrêté le 9 Décembre 1718, sous prétexte de quelqu'affaire importante; on lui donna rendez-vous chez M. *Leblanc*, Secretaire d'Etat de la Guerre. A peine y fut-il entré qu'on lui montra l'ordre du Roi pour s'assurer de sa personne, qui fut confiée à M. *de Liboy*. Ce Gentilhomme ordinaire du Roi fut chargé de le garder à vue, & de l'accompagner à son hôtel. L'Abbé *Dubois* avait pris les devants; il entra en carrosse dans la cour de cet hôtel, qui était dans la rue Neuve-des-Petits-Champs. Sa voiture fut suivie par un détachement de Mousquetaires déguisés, qu'on avait postés dans les caffés des environs, dans les allées, & à l'entrée de la petite porte du jardin du Palais-Royal. Ce Ministre, ainsi escorté, descendit de carrosse, monta à la Secretairerie de l'Ambassadeur, se saisit des papiers & en fit une perquisition si exacte, qu'on leva, par son ordre, les boiseries & les parquets. Le Prince *de Cellamare*, témoin, parapha ceux qui n'avaient aucun trait à la conspiration, & l'on en fit quatre ballots, cachetés de ses armes, pour être déposés au Louvre & envoyés au Roi d'Espagne. M. *de Liboy*, accompagné de deux Capitaines de Cavalerie, qui étaient dans un second carrosse, le conduisit ensuite jusqu'à la frontiere. Il reçut, dans toutes les villes de France où il passa, les honneurs dûs à son caractere. Mais son conducteur ne le perdit pas de vue un seul moment, & envoya jour par

jour à l'Abbé *Dubois* un détail exact de toutes les conversations qu'il avait eues avec son prisonnier.

Il fallut appuyer cette démarche vigoureuse par un manifeste de rupture entre la France & l'Espagne, auquel travaillerent MM. de *Fontenelle* & *la Motte*, de l'Académie Française. L'Abbé *Dubois* le donna au public, comme son propre travail, selon son usage ordinaire; mais les moins clairvoyants n'y furent pas trompés. On traduisit ensuite en Français les lettres du Prince *de Cellamare* au Cardinal *Albéroni*. On les imprima au Louvre au nombre de quatre mille exemplaires, qui furent envoyés dans toutes les Provinces, à tous les Parlements, & à toutes les personnes notables de Paris. Le Secretaire des affaires étrangeres en envoya aux Ambassadeurs & aux Ministres étrangers avec un court préambule qu'il avait composé lui-même, ainsi que la lettre d'accompagnement. Cette lettre n'était qu'un long verbiage & une grande phrase embrouillée, qu'il fallait lire jusqu'à la signature pour la pouvoir comprendre. Elle commençait par ces mots, *comme ce qui*, & le préambule par ces autres, *afin que*, qui apprêterent à rire aux malins & firent donner à l'Abbé *Dubois* le nom de *Prieur d'afin que* & d'*Abbé comme ce qui*. Le manifeste fut traduit en Espagnol, en Italien & en Anglais, & fut répandu avec profusion par toute l'Europe avec les lettres de l'Ambassadeur.

Peut-être que le Duc d'*Orléans* ayant démasqué ses ennemis à la face de tout le Royaume, aurait borné là sa vengeance : car sa modération est connue. La *Grange*, auteur des infâmes Philippiques; l'a assez éprouvée. On sait d'ailleurs que ce Prince, loin de punir le chef des trois cents hommes qui

devaient l'enlever, le récompensa de sa hardiesse, & le nomma Colonel des Dragons de son nom. Mais la Duchesse *du Maine* désespérée de voir ses projets échouer, & son époux s'endormir sans énergie ni vigueur, ne cessait de se plaindre. Elle jettait feu & flammes contre le Régent, jurant hautement qu'elle répandrait plutôt jusqu'à la derniere goûte de son sang, que de ne pas tirer vengeance de ces insultes par l'épée de ses enfants. Ces cris & ces menaces lasserent le Prince; il la fit arrêter le 29 Décembre avec le Duc son mari, M. *de Malezieux*, & plusieurs autres personnes qui lui étaient attachées. L'Abbé *Dubois* accompagnait presque toujours MM. d'*Argenson* & *Leblanc* qui allaient interroger les prisonniers renfermés à la Bastille pour cette affaire. Il y mettait tant de chaleur, que le Gouverneur était obligé de lui rendre compte des plus petits détails. Le caractere dur de l'Abbé se développa dans une de ces petites occasions où l'ame se peint naturellement. Il examinait avec le Régent les mémoires de pharmacie des prisonniers: & voyant pour le Comte *de Laval* deux lavements tous les jours, il se récria sur cette quantité de remedes. Mais le Duc d'Orléans lui répondit avec cette bonté qui faisait le fond de son caractere: Abbé, puisqu'ils n'ont que ce divertissement, ne le leur ôtons pas. Pour pacifier la Bretagne, ce Prince fit décapiter cinq des principaux conspirateurs, & rendit leurs biens à leurs femmes & à leurs enfants.

Le Prince de *Conti* s'attendait aussi à être arrêté à cause de ses liaisons avec la Duchesse *du Maine*. Il se renfermait dans son hôtel avec un grand nombre de Seigneurs bien armés, faisant bonne chere le jour & la nuit. Mais ses terreurs furent vaines;

l'on n'en vint point à cette extrêmité, quoique l'Abbé *Dubois* répétat toujours à ſon Maître, & ſur-tout, dans ce temps de criſe, que la fermeté & la vigueur ſeules pouvaient le ſoutenir dans ſa Régence, & le faire craindre & reſpecter de ſes ennemis. C'eſt ainſi que fut appaiſée cette grande fermentation qui, un ſiecle plutôt, aurait mis la France en combuſtion. La nouvelle banque, la maniere inouie dont on conduiſait les finances, l'ébranlement des fortunes particulieres & l'importance que tous les Ordres de l'Etat mettaient aux querelles du Janſéniſme, détournerent l'attention des Français. Chacun penſa à ſoi, & laiſſa le Régent & le Cardinal *Albéroni* ſe tendre des pieges & les démêler.

Ce dernier n'avait pas été plus heureux dans ſes entrepriſes contre l'Empereur & l'Angleterre. La flotte qu'il avait envoyée pour conquérir la Sicile fut entiérement diſperſée par les Anglais. Sur terre les troupes Eſpagnoles, après avoir fait paraître beaucoup de valeur & d'intrépidité, furent obligées de céder la campagne aux troupes Allemandes que les Anglais, maîtres de la mer, y tranſporterent en grand nombre. Elles ſe retirerent dans les villes qu'elles avaient priſes, & y furent aſſiégées & contraintes de ſe rendre. Le Duc de Savoie même livra aux Impériaux les places qu'il poſſédait encore. Dans le nord, la flotte qui devait tranſporter le Chevalier *de Saint-George* en Ecoſſe, eut des vents ſi contraires, qu'elle ne put y aborder. Les intrigues en Bretagne & en Poitou, pour faire ſoulever ces deux Provinces, n'eurent aucun effet. Les vaiſſeaux qui devaient débarquer des troupes, de l'argent, des armes, furent longtemps en mer & diſſipés par la tempête. Un ou

deux seulement arrivèrent, mais beaucoup plus tard qu'on n'était convenu. Toute la conspiration avait été découverte, & ils ne servirent qu'à sauver les principaux conjurés.

L'année 1719 commença par la déclaration de guerre à l'Espagne : cette guerre fut poussée avec vigueur, & le Régent montra à ses Alliés, l'Empereur & le Roi d'Angleterre, que la qualité de Prince du Sang qui distinguait le Roi d'Espagne, n'empêchait pas de le poursuivre comme un ennemi cruel. La prise de Saint-Sébastien & de Fontarabie, suivit la déclaration. L'Abbé *Dubois* eut grand soin de faire chanter le *Te Deum*, & de commander des réjouissances à chaque conquête. Les relations fastueuses les suivirent & furent répandues avec profusion. Les Grands d'Espagne opposés au ministere du Cardinal & au gouvernement de la Reine catholique, triomphaient. Ils firent frapper une médaille satyrique sur laquelle on voyait la Reine d'Espagne tirant par le licol un âne qui ne voulait pas marcher, le Roi d'Espagne monté sur cet animal, & le Cardinal *Albéroni* suivant avec un grand fouet. On lisait au bas cette legende espagnole : *Anda animal que lo manda el Cardinal* : marche animal, c'est le commandement du Cardinal. Ces mots formaient une équivoque, parce qu'on ignorait s'ils s'adressaient au Prince ou à sa monture. Les succès furent variés pendant l'année 1719, mais la fortune se décida enfin pour les Français, & l'Espagnol fut contraint de céder aux efforts réunis des trois plus redoutables puissances de l'Europe. Nous verrons l'année suivante commencer par la paix générale & le renvoi du Cardinal *Albéroni*, fruit des intrigues de l'Abbé *Dubois*.

Celui-ci n'oublia pas de se faire récompenser des veilles & des recherches que lui avaient occasionnées la conjuration d'Espagne. Il fut nommé le premier Mars 1719 a l'Abbaye de Bougueil, vacante par la mort du savant Abbé *de Louvois*. Cette mort n'affligea pas le nouvel Abbé; mais il en apprit une au mois de Mai de cette année qui le chagrina beaucoup. Son neveu, dont nous avons parlé pendant l'Ambassade de Londres, vit terminer sa carriere à la fleur de son âge. Il était d'une complexion délicate; & s'était donné beaucoup de mouvement pendant l'ambassade de son oncle, qui le chargeait de commission extraordinaires, outre les lettres de correspondance qu'il avait à écrire & à déchiffrer. » Il allait tous les jours aux quatre coins de Paris, à pied, n'osant passer des fiacres en ligne de compte, parce qu'il connaissait son oncle pour un grand ménager & archivilain. Ce neveu tenait de race, & ayant sucé avec le lait l'économie & la lésine, qui était assez de son goût, se tua le corps & l'ame, & devint étique ». En vain fut-il prendre l'air & les eaux de Passy. Sa santé ne put se rétablir. Il fut obligé, sur la fin de 1718, d'aller en litiere à Brive, pour y respirer l'air natal. Son estomach ne pouvant plus faire ses fonctions & supporter la nourriture ordinaire, il fut réduit à vivre de lait de nourrice, & succomba en peu de temps.

L'Abbé *Dubois* fut très-sensible à cette perte, & dit, les larmes aux yeux: mon cher neveu est mort; j'en suis inconsolable; c'était sur lui que je fondais toutes mes espérances. Il avait en effet envie de se le faire donner pour adjoint aux affaires étrangeres. Quelqu'un étant venu, peu de jours après, pour regler un compte avec l'Abbé; il lui

répondit vivement : vous me prenez au dépourvu, j'ai perdu, par la mort de mon neveu, la clef de toutes mes affaires domestiques. Il paraît que vous voulez établir une communauté de biens entre vous & moi.

Le neveu occupait dans le College de Saint-Michel, une bourse de 120 livres de revenu, quoique M. le Régent lui donnât deux mille écus de pension, pour avoir été le correspondant de son oncle, dans la négociation de la quadruple-alliance. La Marquise d'*Hautefort*, qui n'aimait pas son oncle le Ministre, était chargée de l'administration de ce College, en qualité de Patrone. Elle disait que, pour la rareté du fait, elle faisait toujours employer ce neveu à la tête du compte qu'elle rendait chaque année au Recteur de l'Université, des revenus de Saint-Michel. Ces bourses étaient devenues le patrimoine des *Dubois*; car un frere de l'Abbé en avait long-temps possédé une.

Les Commis des affaires étrangeres ne partagerent pas la douleur de leur Ministre. Ils perdaient dans son neveu un surveillant fatigant & minutieux. N'ayant point de bureau assigné, ils travaillaient dans un des appartements de l'Abbé, & *avaient sans cesse à leurs trousses ce neveu qui, comme un Inspecteur général de Police, Préfet de College, ou Régent de classe, les traitait à-peu-près comme des grimes, cependant avec une maniere douce & polie, mais un peu vétilleuse & cuistrale.* Après la mort du Sieur *Pluvoſt*, Officier de S. A. R., on les logea au Palais-Royal sous la conduite de M. *du Theil*, homme versé dans la correspondance & les négociations.

Les affaires & les sollicitudes augmenterent tel-

celui-ci n'oublia pas de ſe faire récompenſer
veilles & des recher ches que lui avaient occa-
nées la conjuration d'Eſpagne. Il fut nommé
premier Mars 1719 a l'Abbaye de Bougueil,
ante par la mort du ſavant Abbé de Louvois.
te mort n'affligea pas le nouvel Abbé; mais
n apprit une au mois de Mai de cette année
le chagrina beaucoup. Son neveu, dont nous
ns parlé pendant l'Ambaſſade de Londres,
terminer ſa carriere à la fleur de ſon âge. Il
t d'une complexion délicate; & s'était donné
ucoup de mouvement pendant l'ambaſſade de
oncle, qui le chargeait de commiſſion ex-
ordinaires, outre les lettres de correſpondance
il avait à écrire & à déchiffrer. » Il allait tous les
rs aux quatre coins de Paris, à pied, n'oſant paſ-
des fiacres en ligne de compte, parce qu'il con-
ſſait ſon oncle pour un grand ménager & archi-
iin. Ce neveu tenait de race, & ayant ſucé
e le lait l'économie & la léſine, qui était aſſez
ſon goût, ſe tua le corps & l'ame, & devint
que ». En vain fut-il prendre l'air & les eaux
Paſſy. Sa ſanté ne put ſe rétablir. Il fut obligé,
la fin de 1718, d'aller en litiere à Brive, pe
eſpirer l'air natal. Son eſtomach ne pouv
faire ſes fonctions & ſupporter la nourr
naire, il fut réduit à vivre de lait de n
ucomba en peu de temps.
'Abbé *Dubois* fut très-ſenſible à cet
t, les larmes aux yeux, mon ch
; j'en fuis inconſolable; c'était ſur lui que
us toutes mes eſpérances. Il avait en effe
e ſe le faire donner pour adjoint aux
geres. Quelqu'un étant venu, peu
pour regler un compte avec l'A

répondit [illegible]
j'ai perdu [illegible]
toutes mes [illegible]
voulez [illegible]
vous &c.

Le [illegible]
Michel, [illegible]
quoique [illegible]
de penſion, [illegible]
ſon [illegible]
alliance. [illegible]
pas ſon [illegible]
miniſtration [illegible]
Elle [illegible]
toujours [illegible]
qu'elle [illegible]
verſité, [illegible]
ſes [illegible]
car [illegible]
poſſédé [illegible]

Les [illegible] Jéſuite
geroit [illegible] des Cler-
dans ſon [illegible]
tieux. [illegible] us ridicule
laient [illegible] ent les céré-
avoient [illegible] tous les yeux
un [illegible] nolique en fut
Régent [illegible] urs, & la France
grimes, [illegible] négociations, un
mais [illegible] du Pontife romain.
du Sieur [illegible] onfié, & le Cardinal
Logea [illegible] que le titre d'Ambaſ-
Theil, [illegible] on du Régent à ſe ſervir
négocia [illegible] qui il avait marqué de
Le [illegible] ſe raccommoder avec un

lement, que le Ministre oublia de faire venir de Londres les ratifications du Traité de la quadruple-alliance. Le Sieur *Desfouches*, à qui on les avait remises dans le temps, ne pensait pas à les envoyer, & les avait données au Sieur *Chef*, Maître-d'hôtel de l'Abbé, qui était resté en Angleterre avec lui. Celui-ci les mit négligemment dans une boîte, & après les avoir gardées plusieurs mois sur une tablette, sans qu'on les demandât, en chargea de lui-même le courier *Guyon*, qui venait à Paris. Les ratifications coururent de grands risques entre ses mains; car s'étant élevé une tempête auprès de Calais, le paquebot pencha. L'eau y entra, & la boîte nagea & coula presqu'à fond. On vint heureusement à bout de la retenir, & les rognures de chiffon, dont elle était garnie, empêchèrent les papiers ministériels d'être endommagés.

Il ne négligeait pas de même ses intérêts, & tournait ses vues du côté de Rome. Elle seule pouvait lui accorder des honneurs aussi élevés que son ambition le désirait. Sa naissance mettait un obstacle invincible aux grands desseins que le Régent avait sur lui. La Noblesse & la Cour ne l'auraient vu qu'avec indignation, devenir premier Ministre. Rome ayant obtenu pour les Cardinaux, le rang de Prince dans toutes les Cours catholiques, lui offrait en perspective cette brillante décoration. Le Marquis de *Monteleon* avec qui il avait fait connaissance à Londres, lui avait conseillé de s'occuper vivement de cet objet, & pour y réussir, d'embrasser avec chaleur le parti de la constitution. On sait avec quelle ardeur *Clément XI* sollicitait en France son admission entière & l'abolition du Jansénisme. Ces querelles, la honte de l'esprit hu-

main & du dix-huitieme siecle, sont déja tombées dans l'oubli, & nous rougirions de les en faire sortir. C'est pourquoi nous n'en parlerons que lorsque nous y serons forcés par une nécessité indispensable.

Il y avait dans ce temps-là à Rome, un Jésuite Français nommé *Lasiteau*, que ses supérieurs y avaient envoyé pour achever sa théologie commencée à Paris. Ayant reconnu dans ce jeune Religieux, ce genre d'esprit qui rend propre aux intrigues & aux négociations, ils crurent que l'Italie ferait un théatre digne de ses rares talents en ce genre. Leur attente ne fut pas trompée. Le Pere *Lasiteau* fit une traduction Française d'une homélie de *Clément XI.* Ce Pontife en fut flatté, & goûta le génie du traducteur dans plusieurs conversations qu'il eut avec lui. Il lui donna une preuve de la considération la plus distinguée. Le jour de la Purification, distribuant des cierges bénis au clergé & au peuple, le Pontife apperçut dans la foule, le Jésuite chéri, il le fit approcher, & lui donna un des cierges destinés pour les Cardinaux.

Dans une Cour où la morgue la plus ridicule & l'étiquette la plus minutieuse, reglent les cérémonies, une pareille distinction fixa tous les yeux sur le *P. Lasiteau.* L'Europe catholique en fut bientôt instruite par ses Ambassadeurs, & la France crut devoir employer dans ses négociations, un Religieux, son sujet & favori du Pontife romain. Le secret des affaires lui fut confié, & le Cardinal de *la Trimouille* n'eut plus que le titre d'Ambassadeur. Flatté de l'attention du Régent à se servir d'un négociateur pour qui il avait marqué de l'estime, le Pape parut se raccommoder avec un

Royaume qui retentiſſait depuis long-temps des appels au futur concile, & niait ſa toute-puiſſance.

Il l'avait déja envoyé au Régent pour traiter des affaires ſecretes, & le négociateur avait gagné les bonnes graces de S. A. R., mais il perdit dans ce voyage celles de ſes confreres. Ceux-ci avaient une regle qui les oblige de révéler aux ſupérieurs des maiſons où ils logeaient, les affaires dont ils étaient chargés, ſur-tout lorſqu'elles étaient de conſéquence, & devaient être traitées avec les grands. Le P. *Laſiteau* qui était deſcendu chez eux, ne l'obſerva point, & on ne manqua pas de lui en faire des reproches très-vifs & très-amers. Pour les éviter, au printemps de 1719, lorſqu'il vint à Paris, le Religieux quitta leur habit, & prit le nom d'Abbé de *Moranges*, avec le petit collet & le manteau court. La conſtitution ſervait de prétexte à ce voyage; mais il avait pour véritable cauſe, des conférences avec l'Abbé *Dubois*, ſur des matieres qu'on n'oſait confier au papier.

Cette affaire importante était l'acquiſition d'un chapeau de Cardinal, que ce Miniſtre voulait acheter, & brûlait d'envie de porter. L'Abbé de *Moranges* s'adreſſa au Secretaire intime de l'Abbé, & attendit quelque temps avec lui le retour du maître. » Il ne ſe fit pas connaître, & ne me confia point, dit le Secretaire, qui il était, mais il parla de choſes indifférentes : je vis un perſonnage ſouple comme un gand, qui ſavait ſe plier & ſe replier adroitement en toutes ſortes de façons : caractere véritable des peres de la ſociété. »

» La converſation tomba par haſard ſur l'Abbaye de la Trape. Je louai beaucoup cette ſainte Maiſon,

Maiſon, où Dieu eſt véritablement adoré en eſprit & en vérité..... dont les Religieux ont fait un divorce extraordinaire avec le monde..... j'y ajoutai que, ſuivant ce principe ſalutaire, un Religieux qui veut allier le monde avec Dieu, la ſolitude du cloître, avec le commerce des hommes trouve dans cet étrange alliance, un vuide qui le déſole, & lui rend la vie très-malheureuſe. A ce diſcours, l'Abbé de *Moranges* ouvrait de grands yeux, & reſtait tout interdit, ne ſachant que répondre..... il crut que j'avais pénétré qu'il était Jéſuite, que je voulais le fronder & jetter des pierres dans ſon jardin. Mais rien n'était plus éloigné de ma penſée, car j'avais tenu ce langage fortuitement & innocemment, ſans avoir deſſein de lui faire de la peine. Après avoir entendu rentrer le carroſſe du Miniſtre, je montai à ſon appartement par l'eſcalier dérobé, j'ouvris la porte ſecrete, & j'introduiſis l'Abbé de *Moranges*. Ils eurent enſemble de grandes & fréquentes conférences, & cet Abbé eut ordre de ſe rendre toujours d'abord dans ma chambre.

L'*agio* floriſſait alors dans la rue Quinquampoix, que l'on pouvait appeller la rue dorée. Toutes les fortunes de la France y étaient verſées dans la banque royale. Celles même des Anglais & des Hollandais y étaient apportées & échangées contre des actions, dont la valeur & le prix variaient ſans ceſſe d'un jour à l'autre. Le commerce de ces papiers-monnoye opéra des renverſements de fortunes étranges & des métamorphoſes curieuſes. Un de ces fortunés enfants de *Plutus*, ayant pour toute reſſource une ſomme de dix mille livres en billets d'état, les convertit en actions de la premiere main. Le ſuccès ſuivit ſon commerce.

avec tant de constance, qu'il fut en état d'avoir un équipage dans l'espace de trois mois. Il alla en commander un chez un ouvrier. Celui-ci lui demande quelle sorte d'équipage il voulait avoir. — Une berline des plus belles. — Dans quel goût la voulez-vous? la doublera-t-on de velours cramoisi? y mettra-t-on des crépines d'or ou d'argent? — oui, de l'or, de l'argent du velours cramoisi, n'importe, vous ne sauriez la faire trop belle. Tenez, mon maître, voilà des arrhes, quatre mille livres en billets de banque, je m'appelle un tel, & demeure dans une telle rue, je vous recommande de me la faire livrer très-promptement. Adieu, la rue Quinquampoix m'appelle. Il partit en même-temps. Le carossier courant après, lui cria: Monsieur, Monsieur, quelles armes voulez-vous? toutes des plus belles, mon ami, toutes des plus belles.

Un autre *actionna* avec tant de bonheur, qu'il fut en état d'acheter la voiture du maître qu'il venait de quitter. Après s'être montré dans tous les quartiers, il revint à la rue Bourg-l'Abbé. Ceux-ci entrent dans un cabaret voisin. Pour lui, après avoir commercé quelques actions, il veut regagner son équipage. La pluie survint. Surpris, il oublie qu'il est le maître de la voiture, & monte derrière par habitude. Le cocher s'en appercevant, lui crie: eh! Monsieur, à quoi pensez-vous? Tais-toi, dit le maître en s'appercevant de sa mépriſe, je ne l'ai fait que pour voir par moi-même, combien il y peut tenir à-peu-près de laquais; car il m'en faut encore au moins deux, & peut-être davantage.

La femme d'un domestique ayant engagé, à l'insu de son mari, un Agent-de-change à lui procu-

rer des premieres soumissions, les convertit ensuite en billets d'Etat. Ce fonds produisit cent mille écus. Elle ne put faire sa fortune à son mari. Celui-ci, transporté de joie, court à l'instant chez son maître pour demander son congé. Comme il entrait, un ami de la maison le pria de lui chercher un bon cocher. Je suis dans le même embarras que vous, lui répondit le nouveau riche; je pense à en chercher un pour moi tel que vous me le demandez; & charité bien ordonnée commence par soi-même.

La même classe d'hommes offrit encore un autre exemple de la bizarrerie de la fortune. Un d'eux devenu riche par le commerce des actions, avait un superbe équipage. Son cocher voulut un jour couper la file des carrosses; mais n'ayant pu gagner la tête des autres chevaux par l'adresse des cochers à qui il voulait faire cet affront, ils prirent querelle ensemble & se battirent. Là-dessus l'homme nouveau menaça le cocher qui lui barrait le chemin, de lui donner vingt coups de canne. A ce mot un Officier qui avait été tranquille spectateur de la querelle, sauta de son carrosse, & obligea l'Actionnaire à mettre pied à terre. Celui-ci ne vit pas plutôt son adversaire l'épée à la main, qu'il prit la fuite en criant: *à moi la livrée.*

Il suffisait même d'approcher de cette heureuse rue pour y faire sa fortune, témoin un bossu qui trouva moyen d'y gagner plus de cinquante mille livres avec sa bosse; elle était en pente douce, à-peu-près comme un pupitre, & il la prêtait, pour une légere rétribution, à ceux qui voulaient écrire ou signer quelque contrat. Il en était de même de ceux qui avaient des maisons dans la rue Quinquampoix. Certains d'entre eux louaient

plusieurs appartements jusqu'à une pistole par jour.

Pendant ce temps-là l'Abbé *Dubois* n'eut pas besoin de commercer & d'agioter pour s'enrichir, il eut de M. *Law* un grand nombre d'actions qui ne lui coûtaient d'autre peine que celle de les demander. M. *Pecquet*, ce premier Commis des affaires étrangeres, dont nous avons déja parlé, dit au Ministre, qu'il ne venait point solliciter des actions pour les premiers Commis, qui n'en avaient que faire; mais pour les subalternes assez mal partagés du côté de la fortune. L'Abbé *Dubois*, qui n'était pas genereux, s'y prêta en apparence d'assez bonne grace; mais il ajouta qu'il fallait avancer 500 liv. comptant pour la nourriture de chaque action, & qu'il n'était pas en état de faire cette dépense pour ses Commis. M. *Pecquet* ne s'en laissa pas imposer par ce subterfuge, & lui répondit qu'il trouverait les fonds & en ferait son affaire. Le Ministre ne pouvant s'échapper, donna quatre actions à chaque Commis, & autant à son Secretaire intime, comme surnuméraire des bureaux.

L'argent de la Banque servit aussi à meubler l'appartement que l'Abbé donna à son frere au Palais Royal au-dessous du sien. Il fit venir cette année le Maire de Brive, qui fut depuis son héritier. Le Ministre voyant que son neveu le Chanoine de Saint-Honoré était extrêmement borné, très-pieux & grand bredouilleur, désespera d'en tirer parti, & de le pousser dans le monde. Il avait perdu en outre ce neveu qu'il avait tant aimé; c'est pourquoi il appella auprès de lui le pere de ces jeunes gens, & le combla d'honneurs. Ce *Dubois* devint bientôt Secretaire du Cabinet du Roi, Secretaire des Commandements de l'Infante Reine,

& Directeur des Ponts & Chauſſées. Les anecdotes que nous en rapporterons à leurs dates, ſerviront à le faire connaître aux Lecteurs.

Vers la fin de Novembre 1719, l'Abbé *Dubois* eſſuya un paſſe-droit auquel il fut très-ſenſible : ce Miniſtre croyait déja avoir aſſez fait pour Rome, en protégeant la Conſtitution & ſes fauteurs ; & en lui offrant des ſommes conſidérables, pour mériter un chapeau. Le Pere *Lafiteau* l'en avait ſouvent flatté, & le Régent deſirait cette nomination. Cependant Clément XI. voulant récompenſer M. *de Maillé*, Archevêque de Rheims, de ſon zele pour la Conſtitution, & de ſon attachement aux intérêts des Jéſuites, fit une promotion de Cardinaux, dans laquelle il comprit ce Prélat. Il en fit, dans un Conſiſtoire, un éloge magnifique ; l'appellant *Malleus hereticorum*. C'était un *Concetti* Italien fondé ſur le nom de cet Archevêque.

L'Abbé *Dubois* qui venait récemment de faire donner l'Evêché de Siſteron au Pere *Lafiteau*, pour l'engager à ſolliciter ſon chapeau avec plus d'ardeur, jetta feu & flamme contre la Cour de Rome. Il fit tomber le poids de ſa vengeance ſur le nouvel élu, & perſuada S. A. R. que le Roi ne devait point donner la calotte rouge à ce Cardinal, parce qu'il avait ſollicité à Rome, par amis & par argent, ſans le conſentement de Sa Majeſté. Le Régent dépêcha le Chevalier *de Villeron*, Enſeigne des Gardes-du-Corps, pour lui défendre, au nom du Roi, d'accepter le chapeau, & fit écrire par M. *d'Armenonville*, Secretaire d'Etat, au Lieutenant-général du Préſidial de Rheims, la lettre ſuivante.

» MONSIEUR,

» Vous avez ſans doute appris que M. l'Archevêque de Rheims a été compris dans une promotion de neuf Cardinaux, que le Pape vient de faire; mais comme ce Prélat a ſollicité & obtenu cette dignité étrangere ſans en avoir eu ni demandé la permiſſion du Roi, Monſeigneur le Duc *d'Orléans* n'a pu regarder ce procédé de ſa part que comme une infraction non-ſeulement à l'obéiſſance & à la fidélité que ſon rang & ſa naiſſance exigeaient de lui, mais même au ſerment qu'il a prêté en qualité de Duc & Pair. S. A. R. n'a pu ſe diſpenſer, pour le maintien de l'autorité de Sa Majeſté, qui eſt en ſes mains, de faire défenſe à ce Prélat, d'accepter cette dignité, d'en prendre le titre, ni d'en porter les marques. Elle a, pour cet effet, chargé le Chevalier *de Villeron*, Enſeigne des Gardes-du-Corps, de lui porter les ordres de Sa Majeſté à ce ſujet. Elle m'a ordonné en même-temps de vous écrire que ſon intention eſt que votre compagnie, ni aucun des Officiers qui lui ſont ſubordonnés, ne reconnaiſſe ce Prélat comme revêtu de cette dignité, & ne lui rende aucun devoir ni honneur à cette occaſion. Je ne doute pas que vous ne vous conformiez, en ce qui eſt en cela, aux ordres de Son Alteſſe Royale. »

» Je ſuis, &c. &c. »

M. *de la Vrilliere*, depuis Comte de Saint-Florentin, qui était auſſi allié aux *Maillis*, ſe donna tant de mouvements que, malgré le reſſentiment de l'Abbé *Dubois*, ſon parent rentra

en grace. Il arriva à Paris l'année ſuivante, après avoir fait faire les excuſes néceſſaires, & le lendemain il fut préſenté au Roi par S. A. R. Sa Majeſté lui mit la calotte de Cardinal, & il prit le titre de Cardinal *de Mailly*. Mais il ne le porta pas long-temps, car il mourut peu de temps après. L'Abbé *Dubois* ne lui pardonna pas d'auſſi bon cœur que S. A. R. : toutes les fois que la nouvelle Eminence venait le voir pour les affaires de la Bulle, la converſation s'échauffait au point que le Miniſtre ſe tordait les mains, & avait toutes les peines imaginables de retenir ſa colere.

» Quoique l'Abbé *Dubois* eût beaucoup d'égards & de politeſſe extérieure pour M. *Pecquet* pere, dont il tirait des ſecours conſidérables, il lui cherchait cependant noiſe, & me dit un jour : L'on s'occupe là-bas à recevoir des viſites (le bureau de ce Commis était placé au-deſſous de l'appartement de l'Abbé), l'on y paſſe ſon temps à débiter des nouvelles, & on laiſſe là mes affaires qui vont cahin caha. Menſonge ordinaire & pure viſion du Miniſtre, qui s'imaginait qu'on parlait toujours de lui & contre lui. Jaloux de cet homme ſenſé, qui le redreſſait dans ſes fauſſes démarches, & qui lui donnait de bons conſeils, mais qui lui portait auſſi ombrage en ne déguiſant point la vérité ; il aurait fort ſouhaité l'éloigner de la Cour par reconnaiſſance, & cherchait même toutes les occaſions favorables de mordre ſur lui, quoiqu'il n'y eût pas priſe, pour venir à bout de ſon deſſein. L'ayant communiqué à quelques-uns de ſes amis intimes, on lui dit ſagement : Donnez-vous-en bien de garde, ne vous aviſez pas de faire une telle

bévue. C'eſt la plus grande faute que vous puiſſiez commettre, & vous auriez le temps de vous en repentir. »

» Un jour, M. *Pecquet* étant aſſis auprès de l'Abbé dans ſon appartement, le diſcours tomba ſur la Suede. L'Abbé *Dubois*, livré entiérement à ſes bons amis les Anglais, deſquels on prétend qu'il avait une penſion de cent mille écus (1), n'était point bien intentionné pour cette Couronne, & avait même témoigné une grande joie de la mort de *Charles XII*, qui avait voulu contribuer à tranſporter le Prétendant dans le nord de l'Angleterre. M. *Pecquet*, conſommé dans les affaires, & plein d'expérience, lui dit qu'il ſe trompait dans ſon préjugé, & qu'il était au contraire de l'intérêt de la France de vivre toujours en bonne intelligence avec la Suede. L'Abbé ne convenant point de cette vérité, M. *Pecquet* lui répondit : Monſieur, ſi ma propoſition vous paraît extraordinaire, c'eſt que vous trouvez extraordinaire que les hommes ne marchent pas la tête en-bas, parce qu'ils ont coutume de marcher la tête en-haut. Le Miniſtre grimaçant & geſticulant, ſe promenait en long & en large dans ſa chambre, marmottant entre ſes dents, *marcher la tête en-haut, marcher la tête en-bas*. M. *Pecquet*, ſcandaliſé, leva le ſiege, & jetta même aſſez rudement ſur la table un livre ouvert qu'il tenait à la main. »

» En ſortant, il rencontra dans l'anti-chambre M. *de Chavigni*, qui paraiſſait fort empreſſé à

(1) Elle n'était que de 1000 liv. ſterl., ou de 24,000 liv. de France.

solliciter, pour son compte, quelque grace auprès de l'Abbé, & qui demanda à M. *Pecquet* : Est-on de bonne humeur là-dedans ? Oui, reprit celui-ci, vous n'avez qu'à y entrer. M. *de Chavigni* ouvrit doucement la porte ; mais ayant apperçu l'Abbé *Dubois*, roulant les yeux, grinçant les dents, & égratignant la tapisserie avec ses doigts écartés & crochus, & les chaises, de même qu'un chat fâché carde les meubles avec ses griffes, il décampa au plutôt, prit congé sans demander audience, & vint faire des reproches à M. *Pecquet* de ce qu'il l'avait laissé entrer, & ne l'avait point averti que le moment n'était pas favorable. Ce dernier repliqua : Vous avez vu à ma contenance que je suis sorti d'un grand sang-froid & d'une grande tranquillité, il ne tenait qu'à vous d'entrer de même. Au reste, je ne savais pas qu'il aiguise actuellement ses ongles, & qu'il décharge sa colere sur des meubles innocents. »

» Quinze jours se passerent sans que M. *Pecquet* vît le Ministre, & qu'il eût avec lui aucune relation. S. A. R. en eut vent, & demanda à l'Abbé *Dubois* interdit : Sais-tu comment se porte *Pecquet* ? y a-t-il long-temps que tu ne l'as vu ? Monseigneur, répondit l'Abbé, je crois qu'il se porte bien. Ce n'est pas tout-à-fait là ce que je te veux dire, repliqua S. A. R., je sais que tu t'es brouillé avec lui mal-à-propos : il faut que tu te raccommodes, & pour cet effet, je t'ordonne de le prier à dîner pour faire la paix ; & même, comme tu es un peu brouillon, de lui montrer dorénavant toutes les dépêches que tu écriras dans les pays étrangers, afin que tu n'y fasse pas de pas de clerc ».

» Il fallut une négociation de raccommodement & des entremetteurs. L'Abbé députa M. *de*

Chavigni pour porter le rameau d'olivier; mais il ne gagna rien sur M. *Pecquet*. Le Ministre lâcha encore quelques lévriers de réconciliation, ou plutôt envoya d'autres Ambassadeurs, mais inutilement : il n'y eut que M. l'Abbé *Tamisier*, homme sincere & ami de M. *Pecquet*, qui put réussir dans cette ambassade. Le jour fut assigné pour le dîner. Ils étaient quatre à table. L'Abbé *Dubois*, M. *Pecquet*, l'Abbé *Tamisier*, comme négociateur, & un autre pour faire la partie quarrée. Pendant tout le repas, le Ministre, faisant semblant de rien, fut doux & souple comme un chien qui a reçu les étrivieres de son maître; & en ricannant à contre-cœur, & goguenardant, tourna toutes choses en plaisanterie. Mais il fut dans la suite plus sage à ses dépens; & depuis cette scene il ne lui arriva jamais de se brouiller avec M. *Pecquet*, qu'il ménageait extrêmement, & à qui il m'envoyait porter réguliérement les minutes de toutes ses lettres, pour le prier de retrancher librement, ou d'ajouter ce qu'il jugerait à propos. »

L'Abbé *Dubois* se consola de ce léger échec par la disgrace de son plus redoutable antagoniste, *Albéroni*. Depuis le refus qu'avait fait l'Espagne d'accéder à la quadruple alliance, ces deux Ministres n'avaient cessé de travailler l'un contre l'autre, mais avec un succès bien different. Le Prélat Espagnol avait vu échouer tous ses projets contre l'Angleterre & la France. Il venait même à la fin de 1719 de perdre une grande partie de sa faveur; comptant trop sur des intrigues subalternes, il crut que l'armée des Français qui assiégeait Fontarabie déserterait à la vue du Roi d'Espagne, issu du sang de ses Souverains. Pour

y réuſſir, il engagea Leurs Majeſtés Catholiques à ſe rendre au camp Eſpagnol. Elles le firent, & n'y arrivèrent que pour être témoins de la priſe de cette place & de Saint-Sébaſtien. Laſſées d'une guerre ſi malheureuſe, elles propoſerent une trêve que la paix ſuivit bientôt.

On employa, pour ces négociations, le Marquis *de Scotti*, Miniſtre du Duc de Parme, en qui la Reine Catholique avait une grande confiance. L'Abbé *Dubois*, qui conduiſait de Paris toute l'intrigue, de concert avec l'Empereur & l'Angleterre, fit annoncer par ce Miniſtre, que les trois Puiſſances belligérantes, n'entendraient à aucun accommodement, ſans qu'au préalable le Cardinal *Albéroni* ne fût chaſſé du miniſtere : le Marquis *de Scotti* employa toute ſon adreſſe pour faire accepter cette condition à la Reine d'Eſpagne. Elle devait le rang illuſtre qu'elle occupait au Cardinal; & malgré les bienfaits nombreux par leſquels elle lui avait témoigné ſa reconnaiſſance, elle héſitait à ſacrifier ce ſerviteur. Mais le beſoin de l'Etat, épuiſé par une guerre ſoutenue contre preſque toutes les forces de l'Europe réunie, fut le plus fort, & fit ſagement taire la reconnaiſſance. Le Miniſtre fut diſgracié & renvoyé d'Eſpagne. Cette réuſſite valut au Marquis *de Scotti* un préſent des plus riches de la part de S. A. R.; mais qui était encore plus le fruit de la reconnaiſſance particuliere de l'Abbé *Dubois*. Celui-ci lui envoya donc le portrait du Roi de France, enrichi de magnifiques diamants. Le préſent était ſi conſidérable, que le Marquis le fit deſſiner exactement, & l'envoya au Duc de Parme ſon maître, afin d'obtenir ſon agrément pour l'accepter.

Cette agréable nouvelle fut apportée à l'Abbé *Dubois* le 17 Décembre 1719 par un valet-de-chambre de M. *d'Adoncourt*, Commandant de Bayonne. Il sauta de joie en ouvrant le paquet, & courut tout joyeux chez S. A. R. après avoir recommandé à son maître-d'hôtel le courrier qu'il prit ensuite à son service. Le Régent accorda à son illustre Exilé le sauf-conduit qu'il demandait pour traverser la France & se rendre en Italie, où il a fini ses jours en 1752, nouvelle preuve de la modération de ce grand Prince & de son éloignement pour la vengeance. L'Abbé *Dubois* lui donna, pour l'accompagner sur les terres de France, le Chevalier *de Marcieu*, à qui il avait expressément recommandé de lui faire savoir en détail toutes les conversations qu'il aurait avec cette Eminence; mais le Chevalier avait affaire à un grand politique. Quoiqu'il fût rempli d'esprit & de dextérité, il ne put pénétrer l'intérieur, ni arracher les secrets du Cardinal; car celui-ci, sans avoir l'air de se contraindre, parlait toujours avec modération & retenue, ne doutant point que son conducteur ne rendît à ses maîtres un compte fidele & détaillé de leurs entretiens. Le Chevalier, effectivement, s'en acquittait avec exactitude & précision.

C'est ainsi que le Gouvernement de l'Espagne fut ôté, à la sollicitation des ennemis de ce Royaume, au plus habile Ministre qu'il eût jamais eu. *Albéroni* semblait y avoir été conduit par un enchaînement de faits aussi extraordinaires & aussi difficiles à prévoir, pour apprendre aux Princes que la derniere classe des citoyens renferme les plus grands hommes, & qu'il ne leur manque qu'un théâtre pour se développer. Le

hasard l'offrit au Curé Parmésan. Quoiqu'il ne l'entrevit que dans une perspective obscure, sa grande ame & son génie actif l'apperçurent d'un coup d'œil, & saisirent avec avidité cette occasion de se distinguer. Il trouva l'Espagne épuisée par la guerre de la Succession, affaiblie par l'émigration perpétuelle des Colonies occidentales, avilie par le concours des plus redoutables Puissances de l'Europe. Cependant il crut possible de relever cet État languissant, & il l'entreprit.

Le mauvais succès de tous les Ministres Espagnols qui ont voulu l'imiter depuis 1719, ou entrer dans la route qu'il s'était frayée, suffirait pour nous donner une juste idée de ce grand Politique. Dès qu'il fut en place, il forma de vastes projets, & s'occupa uniquement de réunir à l'Espagne les États d'Italie. Il mit tout en mouvement, eut l'art de communiquer son ardeur à cette noblesse dédaigneuse, & à ces peuples superstitieux que l'inquisition avait abâtardis. On leva des troupes, on équipa des vaisseaux; & si l'Europe entiere ne se fût opposée à ses desseins, il aurait fait un conquérant de l'indolent *Philippe V*. Le plus profond secret couvrit ces préparatifs immenses, & la guerre des Vénitiens contre les Turcs servit merveilleusement à dissiper les inquiétudes sur leur destination. La flotte que l'on croyait armée contre les Ottomans fondit tout-à-coup sur la Sardaigne, que l'Empereur avait mal gardée. Les conquêtes auraient suivi en grand nombre cette expédition vigoureuse, si la France, l'Angleterre, l'Empire & les vents déchaînés n'eussent mis un obstacle invincible au succès.

On ne juge les hommes que par l'événement, & le malheur qui s'attacha opiniâtrément au Cardinal fit porter de ses vues & de son caractère un jugement désavantageux. Il fut traité, par les Puissances ennemies, de brouillon, d'ambitieux, d'étourdi même & d'homme superficiel, qui avait abusé de l'autorité de son maître & l'avait compromis. Il est cependant vrai que la conspiration du Prince *de Cellamare* avait été bien combinée, d'après la disposition où les esprits se trouvaient en France, & bien conduite, au choix près, des Conjurés de Bretagne, qui était l'ouvrage de l'Ambassadeur seul & des agents du Cardinal. On avouera même qu'il rétablit la réputation de la nation Espagnole, qu'il lui révéla le secret de sa puissance, & apprit à l'Europe étonnée quel poids cette Monarchie mettrait dans la balance politique, si jamais elle sortait de sa léthargie.

La chûte du Cardinal *Alberoni* & le respect qu'on avait eu au milieu de sa disgrace pour la pourpre dont il était revêtu, en firent sentir encore plus vivement le prix à l'Abbé *Dubois*. Quoique son ambition n'eût pas besoin de cet aiguillon pour solliciter le chapeau avec ardeur, cependant il parut à cette époque redoubler d'empressement & de soins pour l'obtenir. Il ne plaignait ni le travail ni le temps pour écrire de longues & fréquentes dépêches à l'Evêque de Sisteron, & n'épargnait point l'argent du Roi pour envoyer à Rome courrier sur courrier.

» Il avait toujours sur sa table, dit son Secretaire, un *agenda* sur lequel il écrivait les notes de tout ce qu'il avait à faire. J'y lus, écrit de sa main : *Madame de Gudagne, cent mille écus.* Ce nom original & la somme exorbitante me frapperent,

& je ruminais dans moi-même quelle pouvait être cette bienheureuse à qui un si gros paiement pouvait être destiné. Les deux premières fois que l'Abbé me dicta à ce sujet, je n'entendis rien à son langage ni à son mic-mac. Il parlait de Madame de *Gudagne*, qui avait un procès à la Rote, dont le vice-Légat d'Avignon était le rapporteur. ..... Enfin, après avoir fait réflexion & avoir combiné toutes choses, je développai le mystère, & je conclus que c'étaient des termes convenus avec le Pere *Lafiteau*, Jésuite, avant son départ de Paris; que cette Dame était l'Abbé *Dubois*; que le procès pendant à la Rote était le chapeau de Cardinal desiré & sollicité; que le vice-Légat, rapporteur, était le Cardinal *Albani*, jadis Gouverneur d'Avignon, aujourd'hui Camerlingue de *Clément XI*, & que les cent mille écus promis en son ou en farine étaient destinés à envoyer un portrait du Roi garni de diamants, & de même valeur pour en faire présent à cette Eminence protectrice. »

» Je fis assez connaître que j'étais au fait de tout ce stratagême. Le premier jour de Janvier 1720, l'Abbé étant resté au lit & contrefaisant le Malade imaginaire, me fit appeller dès le matin. J'entrai dans sa chambre, & le trouvant seul, je lui dis : Monsieur, je prends la liberté de vous souhaiter une bonne santé & le gain de votre procès à la Rote. Il fut étourdi & frappé de mon compliment. Mais après y avoir fait réflexion, il me répondit d'un ton fort doux : Monsieur, je vous remercie. »

» Il me fit approcher une table au chevet de son lit pour travailler avec lui, & me pria d'aller dire à son portier de ne laisser entrer que ceux

qui apporteraient des bourses de jettons, qu'il recevait dans son lit, & qu'il avait grand soin de compter pour voir s'il y en avait cent. Le Sieur *Martin*, son Intendant, le trouvant sur le fait, & voyant cette attention à compter les jettons, crut qu'il voulait lui en faire présent d'une bourse, & dit bonnement : Monsieur, ne vous donnez pas la peine, je les prendrai bien sans compter. Tout beau, lui répond l'Abbé, en serrant la bourse comme un chat serre une souris dans ses griffes, ce n'est pas pour vous que le fout chauffe. »

» Il resta couché jusqu'à quatre heures après-midi, que M. le Régent envoya un garçon de la chambre pour savoir de ses nouvelles, & pour lui dire que S. A. R. était surprise de ne l'avoir pas vu de la journée. Il se leva sur-le-champ, & alla souhaiter la bonne année à son maître, qui lui donna pour étrennes un million en actions & cent mille livres d'argent comptant pour nourrir ces actions, desquelles l'on pouvait bien dire, comme des enfants de Paris : *Enfants de l'an, mauvaise nourriture :* outre cela l'Abbé *Dubois* m'avait fait calculer, dans l'après-dînée, d'autres actions qu'il avait dans un porte-feuille, où j'en trouvai pour seize cents mille livres. »

Le Cardinal de *la Trémouille*, Archevêque de Cambrai, chargé des affaires du Roi à Rome, mourut le premier Janvier 1720. La lettre de l'Abbé *de Hugues*, son Secretaire, fut rendue à minuit avec une dépêche de l'Evêque de Sisteron. L'Abbé *Dubois*, les ayant lues dans son lit, s'habilla avec précipitation, & alla sur-le-champ chez S. A. R. Ce Prince était couché, & avait donné des ordres à son valet-de-chambre pour ne laisser entrer

entrer dans ſon appartement qu'une Dame avec laquelle il ſe délaſſait des fatigues de la Régence. L'Abbé demanda à parler à ſon maître ; mais le valet-de-chambre lui fit part de ſa conſigne & de la cauſe qui l'avait fait donner. Le Miniſtre inſiſta pour entrer, diſant que les défenſes n'étaient pas faites pour lui, & ſe mit en devoir d'ouvrir la porte de la chambre. Le valet ſauta ſur lui pour l'en empêcher, le prit au travers du corps & l'égratigna en pluſieurs endroits. Mais ſes efforts furent inutiles, l'Abbé tint bon & parvint au lit du Prince, à qui il annonça la vacance de l'Archevêché de Cambrai & le deſir qu'il avait de cette dignité.

» Monſeigneur le Régent lui répondit : es-tu fol ? toi, Archevêque, tu es un frippon ; mais, au reſte, qui eſt-ce qui te fera Prêtre ? votre premier Aumônier, Monſeigneur ; à quoi Son Alteſſe Royale repliqua, tu as raiſon ; mais tout le monde va tomber ſur moi & me reprocher de t'avoir fait Archevêque. Que cela ne vous embarraſſe point, Monſeigneur, répartit l'Abbé ; il me vient en penſée un expédient, qui eſt d'écrire à *Deſtouches*, chargé des affaires du Roi à Londres, pour ſolliciter une lettre du Roi de la Grande-Bretagne à Votre Alteſſe Royale, par laquelle il lui demande pour moi cet Archevêché en conſidération des ſervices que j'ai rendus dans les traités de la triple & de la quadruple alliance. Pour lors, Monſeigneur, vous ſerez à l'abri de tout blâme & de tout reproche en montrant cette lettre & en diſant que vous n'avez pu refuſer cette grace à Sa Majeſté Britannique. M. le Régent y conſentit, & fit un ſerment ſolemnel ſur ce qu'il tenait alors, de nommer à l'Archevêché de Cambrai, l'Abbé qui le talonnait

& extorquait de lui une promeſſe authentique & irrévocable.

Il fit, dès le lendemain, un modele de lettre que le Roi d'Angleterre devait écrire au Régent pour cet effet. Il l'envoya au Sieur *Deſtouches*, en lui ordonnant de ſe ſervir du canal de M. *Stanhope*. Ce Miniſtre s'y employa avec zele, le Roi ſigna la lettre, & le Régent en fit une lecture publique aux courtiſans. L'Abbé, pour récompenſer la ponctualité du chargé d'affaires, lui fit donner une penſion de ſix mille livres.

La nouvelle de ſa nomination ayant percé dans le public, le bruit ſe répandit que cet Abbé était marié. Sa femme, dont il s'était ſéparé à ſon arrivée à Paris, lui fit demander une audience. On ne ſait pas préciſément quel en fut le réſultat; mais ce dont on eſt bien aſſuré, c'eſt que l'Abbé lui aſſura une ſubſiſtance honnête pour une femme de la plus baſſe extraction, en la menaçant de la faire renfermer à l'Hôpital pour le reſte de ſes jours, ſi elle ouvrait jamais la bouche ſur leur mariage. Son ſilence cependant ne ſuffiſait pas & n'en anéantiſſait pas les preuves teſtimoniales; elles ſubſiſtaient, & M. le Cardinal *de Noailles* n'aurait jamais donné les mains à l'ordination de l'Abbé *Dubois*. Voici la maniere dont il s'y prit pour les ſupprimer entiérement.

L'Intendant du Limouſin fit, diſent les écrits du temps, une tournée dans ſa Généralité, & prit des arrangements pour faire caſſer ſa voiture à quelques pas d'un village. C'était celui dans lequel le mariage de l'Abbé avait été célébré & inſcrit ſur les regiſtres. Ne pouvant paſſer outre, l'Intendant demanda au Curé l'hoſpitalité, & il paſſa la nuit au presbytere. Il s'informa pendant le ſouper

de l'exactitude du Curé à signer les regiſtres de la paroiſſe : celui-ci lui montra l'endroit où ils étaient renfermés. Muni de ces connaiſſances, l'Intendant fit exécuter le deſſein qu'il avait formé d'enivrer le Paſteur, & en vint facilement à bout par le moyen d'un vin prétendu étranger (mais réellement mixtionné) qu'il portait dans ce voyage. Son valet-de-chambre joua la même comédie auprès de la ſervante du Curé, & leur ſommeil fut des plus profonds. On en profita pour parcourir les regiſtres, & en arracher la feuille ſur laquelle était relaté le mariage de l'Abbé, qu'il lui fit parvenir.

C'eſt ſans doute d'un autre mariage dont le Secretaire veut parler lorſqu'il dit : » M. le Régent, après avoir décacheté & lu une lettre en préſence de ſes favoris les plus intimes, leur dit en plaiſantant : je vous le donne à deviner, vous ne vous imagineriez peut-être pas ce que contient ce paquet : c'eſt le contrat de mariage de l'Archevêque de Cambrai : chacun ſe mit à rire en diſant, voilà un très-digne Archevêque..... Outre que l'on prétend que l'Abbé *Dubois* fut marié réellement & formellement..... l'on aſſure encore qu'il avait pluſieurs femmes ; que la premiere était morte & la ſeconde vivait, qu'il avait épouſé Mademoiſelle *Populus*, fille d'un Chaſublier ſur le pont Notre-Dame, mariée enſuite à *Gochereau*, Meſſager de Toulouſe, rue Gilles-Cœur, dont l'Abbé *Dubois* diſait : J'aime *Gochereau*, parce qu'il a pris mon parti, c'eſt-à-dire épouſé ma maîtreſſe. Comme ces mariages de l'Abbé n'étaient qu'en détrempe, l'on compte auſſi parmi ſes femmes Mademoiſelle *Léger*, dont il était éperduement amoureux, & à qui il avait promis de l'é-

pouſer, mais qui eſt aujourd'hui Mademoiſelle *Coleſſe*, mariée à Orléans, la *le Tellier*, *la Fouine* & *la Jumeau*, de maniere qu'on pouvait avec raiſon l'appeller l'Abbé de la polygamie. »

Tant de précautions ne purent tranquilliſer le Prélat futur, & il n'oſa s'adreſſer à l'Archevêque de Paris pour ſe faire ordonner Prêtre. M. *de Beſons*, alors Archevêque de Rouen, offrit ſon dioceſe pour y ſuppléer, & M. l'Evêque de Nantes ſon miniſtere. Alors l'Abbé *Dubois* fit venir ſon neveu, Chanoine de Saint Honoré. Il lui ordonna de tirer en cachette de la ſacriſtie de ſon Chapitre les ornements néceſſaires pour la cérémonie du lendemain 24 Février 1710. Il dit enſuite au Sieur *Baſtide*, ſon chef de cuiſine, qu'il avait une grande confiance en lui, ſans expliquer la commiſſion dont il le chargeait. Et lui donnant un ſac de huit cents liv. pour la dépenſe : partez, ajouta-t-il, allez-vous-en aux Quinze-Vingts ; il y a un homme appuyé ſur le bénitier auquel vous ferez ſigne de vous ſuivre : c'était l'Aumônier de M. *de Treſſan*, Evêque de Nantes, habillé en ſéculier : de-là vous irez aux voitures du Carrouſel où vous trouverez un carroſſe à quatre chevaux & à quatre places, prêt & attelé, dont le cocher a ordre de vous conduire par tout où vous direz. Vous trouverez dans le carroſſe deux perſonnes ; c'étaient deux valets de chambre de l'Evêque, vous les ferez mettre ſur le devant, & donnerez la premiere place à l'homme que vous aurez joint dans l'égliſe : voici un paquet cacheté que vous ouvrirez ſeulement au Roule, & qui vous indiquera l'endroit où vous devez aller.

Le paquet étant décacheté, offrit une lettre pour le Curé d'une paroiſſe de campagne, ſiſe au-

de-là de Poiſſi. On ſe mit en marche pour la lui porter. Le Curé la reçut, l'ouvrit, & y en trouva renfermée une autre adreſſée à un Chapelain du voiſinage. Ce dernier l'ayant lue dit au porteur de retourner à Poiſſy pour y choiſir la meilleure hôtellerie, & d'y commander un grand ſouper, parce qu'ils auraient compagnie le ſoir. En effet M. l'Evêque de Nantes y arriva ſur la brune avec l'Abbé *Dubois*, dans un équipage à ſix chevaux. Ils y ſouperent & coucherent. Mais l'Abbé ne put fermer les yeux de toute la nuit. Un artiſan qui demeurait vis-à-vis l'auberge ne ceſſa de travailler & de faire du bruit avec ſon marteau. Le valet-de-chambre de l'Abbé voulut lui impoſer ſilence d'autorité; mais l'artiſan, ſans l'écouter, redoubla le bruit, & n'y mit fin qu'à la vue d'un écu que lui donna *Baſtide* mieux aviſé.

Le lendemain, dès le point du jour, l'Evêque & l'Abbé allerent à pied à une chapelle éloignée de Poiſſi d'un quart de lieue. Là, ce dernier reçut dans la matinée le ſous-diaconat, le diaconat & la prêtriſe, en vertu de la diſpenſe que Rome lui avait accordée. L'Ordinant marchant dans la chapelle & embarraſſé dans les habits ſacerdotaux, ſe heurta & s'écorcha la jambe contre un banc; ce qui lui cauſa une douleur très-ſenſible & très-aigue. Etant de retour à l'auberge, il dit à *Baſtide*, je me ſuis déchiré toute la jambe. Celui-ci lui répondit hardiment; vous avez donc bien juré. Non, je vous aſſure, *Baſtide*, croyez-moi, je n'ai pas juré, répartit l'Abbé d'un ton doux & humble.

On revint le ſoir au Palais-Royal, & *Baſtide* mit dans la chambre de l'Abbé, ſur une table, le ſac avec le reſte des huit cents livres. Il y avait

ajouté pour tout mémoire ces mots sur un petit morceau de papier : *Il y avait tant d'écus dans le sac, il en reste tant.* L'Abbé ayant lu cette note, secoua la tête & lui dit : voilà un mémoire d'arlequin. Monsieur, répondit *Bastide* en riant, je n'en fais pas faire d'autres ; je n'ai pas de compte à vous rendre, n'étant que votre chef de cuisine & non votre maître d'hôtel ou votre Intendant : c'est à eux à dresser des mémoires. L'Abbé fut obligé de se payer de ces mauvaises raisons ; c'est bien, lui dit-il, en enrageant, c'est bien fait, vous avez raison.

Rien ne s'opposant plus à la nomination de l'Abbé *Dubois* à l'Archevêché de Cambrai, puisqu'il était prêtre, & que les preuves de son mariage étaient anéanties, on le proclama par la voie des gazettes. Le lendemain le Duc d'Orléans apperçut à son audience une femme habillée & coëffée avec toute la régularité & la modestie d'une dévote. Sa figure qu'il crut reconnaître, l'attira auprès d'elle, & son étonnement fut grand, en voyant sous ce lugubre accoutrement la *Fillon*, cette célebre matrone. Ah, ah ! dit-il à ses Courtisans, voici du fruit nouveau, la *Fillon* en habit de pénitente. Hélas ! oui, Monseigneur, répondit la rusée, il y a temps pour toutes choses. Le Prince qui ne cherchait qu'à s'égayer, lui demanda de quelle nature était l'affaire qui la conduisait à son audience, Par quel endroit, lui dit-il, puis-je te fortifier dans le changement que ta modestie m'annonce ? Il vous est aisé, Monseigneur, lui répondit-elle d'un air contrit. Quoique je connaisse les pieges dont le monde est rempli, & que j'en aie même inventé pour surprendre l'innocence, je ne laisse pas de les craindre pour moi-

même. J'ai donc pourvu à ma ſûreté, en me retirant dans un couvent.

Vous êtes ſi pitoyable, continua-t-elle, Mgr., envers les gens de mon caractere, à qui vous procurez des aſyles ſacrés, que j'oſe eſpérer que vous m'en aſſignerez un pour le reſte de mes jours. Je viens donc implorer votre bonté, en ſuppliant très-humblement votre Alteſſe Royale de me donner une Abbaye. Perſonne ne ſait mieux que moi conduire les Demoiſelles. J'eſpere que, conſultant leur avantage & le mien, vous ne me refuſerez pas. Toute l'audience & le Prince lui-même étouffaient de rire. Il eut beaucoup de peine à lui répondre. Par ma foi, lui dit-il, il faudrait épuiſer l'état pour fournir à l'entretien des filles qui ſe rangeraient ſous tes loix, ſi je te donnais une Abbaye. Mais au reſte, y penſes-tu bien d'aſpirer à une Abbaye? Pourquoi non, reprit-elle, je ſuis fâchée de n'être pas *du bois* dont on fait les Abbés, car j'oſerais prétendre à un Archevêché. Le Prince qui était bon & qui aimait les faillies d'imagination, bien loin de s'offenſer de cette liberté, la renvoya en riant, & en lui diſant qu'elle n'avait qu'à perſiſter au moins un an dans une vraie pénitence, & qu'alors il lui promettait un hermitage, où elle ſerait ſervie par les deux plus vieilles & plus laides *Duégnes* qui ſe trouveraient en Italie ou en Eſpagne. A ces mots, la matrone ſe retira d'un air effronté & tout-à-fait différent de celui avec lequel elle était entrée à l'audience. Elle dit aſſez haut en ſortant, qu'à ce compte elle allait reprendre poſſeſſion de ſon ancien couvent.

L'Abbé *Dubois* s'était attendu aux ſarcaſmes, & ne s'en affectait pas, pourvu qu'il parvînt à ſes

fins. Il fit meubler ſon appartement ſelon ſa nouvelle dignité. » Car il était d'un goût exquis & raffiné en tout. Il écrivit au Chevalier *de Chavigni*, alors Envoyé extraordinaire du Roi à Gênes, de lui faire fabriquer des pieces de damas de tels & tels deſſins, dont il envoya les modeles. La premiere anti-chambre était tendue de trippe cramoiſie avec de grands tableaux originaux, repréſentants des chaſſes de cerfs & de ſangliers. La ſalle à manger décorée de grands tableaux des mêmes Maîtres encadrés dans une boiſerie ſculptée & dorée. La troiſieme piece tandue de tapiſſeries de la couronne, rehauſſée d'or & d'argent. La quatrieme d'un damas de Gênes cramoiſi, avec des bordures & cartouches de broderie & galons d'or, les portieres de même. La cinquieme qui était la chambre d'audience, de damas jonquille avec des broderies & des galons d'argent. Les deſſus de porte ornés de glaces & de ſculpture dorée à jour. Toute la face de la cheminée & les deux côtés ornés de même (1). La ſixieme piece, un cabinet de damas bleu turc, avec des lez de drap d'or & d'argent; le lit de même fait en cuvette. Les étoffes or & argent ne lui avaient rien coûté; elles provenaient du vol qu'il avait fait à Londres, ayant retenu pour lui la plus grande partie des pieces entieres, envoyées pour faire des préſents au nom de Sa Majeſté & de S. A. R. Les glaces qu'il tira de la Manufacture Royale ne lui coûterent pas plus. Il y en avait pour douze mille écus ſur le compte du Roi,

(1) On appréciera mieux ce luxe lorſqu'on ſaura que M. *de Cotes*, Architecte du Roi, venait d'imaginer récemment de ſubſtituer ſur les cheminées les glaces aux anciens ornements lourds & maſſifs.

de l'argent duquel il disposoit comme du sien propre. »

» L'on voyait dans la piece destinée à recevoir les Ambassadeurs, & dans la salle d'audience, de magnifiques tableaux des plus grands Maîtres. Les plafonds de cet appartement étaient dorés en relief formés de dessins à la derniere mode. Dans les trois premieres pieces pendaient des candelabres de bronze doré d'or moulu, & dans les autres des lustres de crystal de roche. Toutes les croisées des fenêtres, revêtues par bas de marbres différents, faisaient face, d'un côté, à un petit jardin composé de treillages verds en compartiments, & d'un parterre de fleurs. La septieme piece, quoique inutile, était une Chapelle très-propre, d'un goût enchanté, & ornée de fort beaux tableaux. Enfin, la huitieme piece, proche la salle à manger, formait un buffet tout de marbre, avec une niche & une grande cuvette au milieu, d'où sortaient deux jets d'eau. »

A la fin du carnaval de 1720, Mademoiselle *de Valois*, fille du Régent, fut mariée par procureur au Prince héréditaire de Modene. Le mariage avait été proposé dès la fin de 1719; mais l'Abbé *Dubois* en avait empêché jusqu'alors la conclusion. Le public crut que la jeune Princesse, effrayée de la rigoureuse étiquette de la Cour de Modene, où tout, disait-on, se faisait au son de la cloche, avait une grande répugnance à quitter la France. Mais le Ministre seul retarda ce départ, parce que le Comte *Solvatico*, Envoyé du Duc *de Modene*, s'était d'abord adressé, par ordre de son maître, au Maréchal *de Villeroy*. L'Abbé, jaloux de cette préférence, fit entendre à S. A. R. que ce parti ne convenait point à la Princesse sa fille; que l'on pouvait

attendre encore, parce qu'on trouverait un parti plus avantageux. Le Duc *de Modene* ſentit alors la faute qu'il avait faite : il négligea le Maréchal, & chercha à gagner l'Archevêque de Cambrai, qui donna les mains à ce mariage, en recevant pour préſent cinq tableaux originaux d'Italie, dont un était orné d'une bordure d'ébene avec des plaques d'argent.

L'Archevêque les donna à S. A. R. qui aimait beaucoup les tableaux & deſſinait lui-même avec goût & facilité. Le Prince les fit placer dans la ſuperbe collection du Palais-Royal qu'il avait commencée. L'Archevêque de Cambrai joignit à ce préſent un petit luſtre de cryſtal de roche à pyramide, de la plus grande beauté. Quoiqu'il n'aimât point à faire de largeſſes, il ſe détermina cependant à ſe détacher de ces deux objets précieux, ſachant bien, dit ſon Secretaire, *qu'il donnait un pois pour avoir une fève.* Pour adoucir le chagrin de la jeune Ducheſſe *de Modene*, le Roi lui fit des préſents magnifiques ; le collier de perles, la croix & les pendants d'oreilles qu'elle reçut de la main de Sa Majeſté, furent eſtimés huit cents mille livres. Ses autres bijoux en valaient dix-ſept cents mille ; ſa toilette, ſa garde-robe, les étoffes qu'elle emporta coûterent quinze cents mille livres.

Cependant le nouvel Archevêque prêta ſerment au Roi, le 6 Juin, en préſence de S. A. R., & fixa au 9 du même mois la cérémonie de ſon Sacre. L'Abbaye du Val-de-Grace fut choiſie à cet effet, & l'on employa huit jours à élever dans la nef un ampithéâtre pour placer les ſpectateurs. L'Archevêque donna ordre à ſes gens de ſe faire habiller proprement, & l'un de ſes courriers acheta un habit de ſoie pour le prix de cent écus ; il fut un des

maîtres de cérémonie, il fut chargé de recevoir à la porte de l'Abbaye les Seigneurs qui ſe préſentaient. Le Duc *de la Feuillade* le reconnut, parce qu'il avait été anciennement courrier de M. *de Chamillard* & du Marquis *de Cany*. Il lui demanda quelles fonctions il faiſait à la cérémonie. Monſeigneur, lui répondit-il, je ſuis courrier ordinaire de Monſeigneur l'Archevêque de Cambrai; mais je ſuis aujourd'hui un Gentilhomme extraordinaire, & je fais les honneurs. Ce fut-là tout le profit qu'il tira de ſa dépenſe, car il ne fut jamais queſtion de le récompenſer, ou de le dédommager.

» Le jour du Sacre étant arrivé, l'Archevêque ſe leva de grand matin, dit ſon Secretaire, ſe revêtit de ſa ſoutane violette, avec le rochet à dentelles & la mozette. Au lieu de prier, de gémir..... il s'amuſait à reluquer une couturiere qui s'habillait dans une chambre vis-à-vis & éloignée, & lui donnait des bénédictions par la fenêtre ». Son valet-de-chambre ne le ſervant pas à ſa guiſe, le Prélat s'emporta à ſon ordinaire, & lui donna des coups de pied pour accélérer ſa marche.

Les cent-ſuiſſes de M. le Régent gardaient la porte de l'Egliſe : elle était remplie de Prélats & de Seigneurs qui y étaient venus en foule pour faire leur cour au Duc *d'Orléans*. Ce Prince y aſſiſta avec le Duc *de Chartres* ſon fils, celui qui ſe retira & mourut à l'Abbaye de Sainte-Genevieve. Les deux Princes ſe placerent dans une tribune du chœur, & ſuivirent la cérémonie dans un pontifical que l'on avait placé devant eux. M. le Régent ne ceſſa de regarder le Prélat avec ſa lorgnette, & de rire avec ſon fils de ſon air gauche & embarraſſé. Celui-ci eut en effet beaucoup de peine à ſe proſ-

terner devant l'Autel pendant les Litanies, ainſi qu'il eſt d'uſage ; car il était tourmenté d'une diurie pour laquelle le Pere *Sébaſtien*, célebre Mécanicien de l'Académie des Sciences, avait été chargé de lui faire un urinal à reſſort renfermant une éponge. Le Cardinal *de Rohan*, conſécrateur, aſſiſté des Evêques de Nantes & d'Avranches, ne fut ſans doute pas aſſez expéditif ; car le nouvel Archevêque, rentrant au Palais Royal, fut obligé de changer de vêtement, en jurant contre l'urinal, qui, malgré le reſſort, avait tout laiſſé répandre. Ce b.... de Pere *Sébaſtien*, avec toute ſa ſcience, eſt un ignorant, & n'a pu venir à bout de ce que je lui avais demandé.

On fut frappé de la beauté de ſon anneau, qui était d'un ſeul diamant, eſtimé quarante mille écus. Il èn avait donné cette ſomme au Sieur *Rondet*, Jouaillier du Roi, en billets de banque, lorſqu'ils étaient en valeur. Cependant il eut ſoin de faire ſavoir en Angleterre que cet anneau était un préſent que lui avait fait Son Alteſſe Royale pour le ſacre. Nous trouvons cette fable conſignée dans les Mémoires de la Régence du Duc *d'Orléans*.

La cérémonie du ſacre fut ſuivie d'un ſplendide repas, auquel aſſiſterent tout ce que le Corps diplomatique, la Cour, la Robe & la Prélature avaient de diſtingué. Le feſtin avait été dreſſé dans la grande ſalle du Palais-Royal, & S. A. R. vint le voir ſervir. Quatre-vingts Suiſſes, avec un Officier à la tête, porterent les plats, & les convives ne furent ſervis que par des Pages & des valets-de-chambre. M. *Dubois*, frere de l'Evêque, au-lieu de faire les honneurs de la ſeconde table, ſe plaça à la premiere, vis-à-vis de l'Evê-

que, afin de le contempler à ſon aiſe, & lui dit d'un air niais & goguenard : A votre ſanté, mon frere. Celui-ci ne répondit à cette familiarité déplacée que par un ſouris dédaigneux. Ce repas ſomptueux coûta trente mille livres, & il y eut, outre cette dépenſe, des porcelaines caſſées pour deux cents écus.

Depuis ſon élévation aux dignités eccléſiaſtiques, l'Abbé *Dubois* cherchait toutes les occaſions d'étaler ſon luxe & ſes richeſſes. Il envoya, à Saint-Euſtache, le jour de la Fête-Dieu, huit domeſtiques, habillés de neuf, portant de grandes torches à ſes armes, pour ſuivre la proceſſion. Il ſe rendit lui-même, à pied, au repoſoir qui ſe fait ordinairement vis-à-vis la rue du Coq, où il fut apperçu, à genoux, remuant dévotement les levres, par le Régent, qui ſe mit à rire à ce ſpectacle. Le Grand Ecuyer de France, le Prince *Charles de Lorraine* n'avait pas l'air de croire, davantage que Son Alteſſe Royale, à la dévotion de l'Archevêque de Cambrai; car il lui fit en ces termes ſon compliment ſur ſon ſacre : Monſieur, je ne me réjouis pas avec vous, & je ne vous congratule point de ce que vous êtes Archevêque, vous méritez toutes les places & tous les honneurs; mais de ce que vous avez fait votre premiere Communion. Des plaiſanteries & des quolibets ſans nombre furent répandus dans le public à cette occaſion. On écrivit : *A Meſſieurs du Chapitre de Cambrai aſſemblés capitulairement.* Après avoir défait pluſieurs enveloppes ils ne trouverent que des groſeilles vertes & ces mots : Meſſieurs, on vous envoye la ſauſſe en attendant le poiſſon.

Peu de temps après qu'il eut pris poſſeſſion de

ſon Archevêché, revint de Vienne le Sieur *le Vieux*, Jouaillier de Paris. L'Archevêque l'y avait envoyé au mois d'Avril pour négocier auprès d'*Alexandre Albani*, Nonce & neveu de *Clément XI*, le déſiſtement de l'oppoſition de l'Empereur à ſa promotion. Ce Jouaillier était connu du Nonce, & ſous prétexte de ſon commerce de bijoux & de diamants, il s'était chargé de cette négociation pour laquelle on lui avait donné un chiffre. Il crut à ſon retour d'Allemagne avoir gagné ou du moins mérité les bonnes graces de l'Archevêque, & lui demanda pour ſon fils un canonicat de Cambrai qui était vacant. Celui-ci le lui promit en diſant : volontiers, avec bien du plaiſir ; j'écris à Rome aujourd'hui, & votre affaire eſt dans le ſac.

Il avait cependant réſolu de nommer ſon neveu. Pour concilier ces intérêts oppoſés il écrivit à l'Evêque de Siſteron qu'un Particulier, nommé *le Vieux*, était aſſez fol pour ſe flatter d'obtenir cette grace en faveur de ſon fils, mais qu'il l'engageait à lui marquer dans ſa réponſe que ſes efforts avaient été infructueux. L'Evêque de Siſteron était au fait de ces ruſes politiques, il fit ce que l'Archevêque deſirait, & de plus fit parler le Pape même en ces termes : vous demandez mon agrément pour cet étranger, & vous ne me dites pas que l'Archevêque de Cambrai a un neveu. Je ſais qu'il en a un, que c'eſt un ſujet plein de mérite, un digne Eccléſiaſtique, capable de rendre ſervice à l'Egliſe, & je veux abſolument qu'il ait ce canonicat. Le Jouaillier fut obligé de paroître content d'un refus ſi bien motivé. Il eut plus de peine encore à tirer du Prélat le payement des fraix du voyage à Vienne & de quatre mille livres, pour des boutons de

manché compoſés d'un rubis & de huit brillants qu'il avait fournis à l'Archevêque de Cambrai.

M. *Dubois* était ſi flatté de la grandeur de ſon frere & de l'éclat qui en réjailliſſait ſur lui, qu'il ne laiſſait échapper aucune occaſion de la faire connaître aux Limouſins ébahis. Ceux-ci, en lui écrivant pour demander ſa protection, mettaient ſur leurs lettres : *à Monſeigneur de Dubois, frere de Monſeigneur de Cambrai.* Pour lui, il n'oſait implorer le crédit & l'autorité de ce frere, mais il amuſait ſes compatriotes par de ſtériles eſpérances, leur répondant que le Prince, ſon frere, étant accablé d'affaires importantes, n'avait pas eu le temps de penſer aux leurs. Cette principauté, dont il s'enorgueilliſſait, n'était qu'un vain nom attaché à l'Archevêché de Cambrai, dont le Prélat prend le titre de Prince du Saint-Empire.

Fâché de voir que l'Evêque de *Siſteron*, chargé depuis la mort du Cardinal de la *Tremouille*, des affaires de France à Rome, l'amuſait toujours pour ſon chapeau, ſans gagner de terrain, il écrivit au Pape *Clément XI*, peu après ſon ſacre. Il le ſollicita de le faire Cardinal à la nomination du Chevalier de *Saint-George* (le Prétendant) & aux inſtances de M. le Régent, qu'il prétendait jouir en cette qualité d'un droit de nomination particuliere & extraordinaire. Il attendait peu de fruit de cette lettre ; mais il était charmé de ſe donner par la ſignature d'Archevêque, Duc de Cambrai, un relief qui racheterait aux yeux de *Clément XI* la baſſeſſe de ſon extraction, car il ſavait que ce Pape faſtueux la regardait comme un obſtacle à la pourpre.

Le Régent qui n'était pas accoutumé à reſpecter l'Abbé *Dubois*, n'avait garde de reſpecter davantage

l'Archevêque *Dubois*. Celui-ci lui ayant déplu un jour, où ayant fait quelques pas de clerc, S. A. R. courroucée, lui donna des coups de pied au-cul. Il repréſenta, en ſe ſerrant contre une tapiſſerie, qu'il était Prêtre & Archevêque, & qu'en cette qualité il ne devait pas être battu, le Régent redoubla, & lui dit : tiens, voilà pour le Prêtre, & voilà encore pour l'Archevêque. Il eſt vrai que ce Prélat n'avait mis aucune réforme dans ſa conduite & dans ſes paroles, car il ſortait ſouvent ſans croix, & deſcendait par un eſcalier dérobé dans le cul-de-ſac de l'Opéra, où l'attendait une chaiſe à porteur, & de-là il ſe faiſait porter *incognito* chez ſes anciennes connaiſſances.

Son neveu, le Chanoine de *Saint-Honoré* étant entré dans ſon cabinet, dans un de ces moments d'éclipſe, & voyant la croix épiſcopale ſur ſa table, crut qu'il l'avait oubliée.... qu'on appelle vîte mon oncle, cria-t-il hautement, il a oublié ſa croix, il ſort ſans croix. Paix, paix, M. l'Abbé, lui répondit un laquais accoutumé aux allures du Prélat, ne faites pas de bruit, M. votre oncle vous en ſaurait mauvais gré. Le Chanoine était auſſi réglé dans ſes mœurs, & auſſi modeſte, que le Miniſtre l'était peu. Il vivait très-régulièrement, aſſiſtait à tous les offices de ſon Chapitre, & donnait beaucoup aux pauvres. Sa doctrine ſur les affaires du temps était celle d'un foudré Janſéniſte ; il avait même appellé & réappellé malgré ſon oncle. Celui-ci qui ne faiſait aucun cas des conſtitutionnaires & de leurs ennemis, mais qui ménageait la Cour de Rome, à cauſe du chapeau, fut très-fâché de ſon premier appel, & lui dit en colere, pour le détourner du ſecond : f..... vous plutôt par la fenêtre,

nerre, que de faire une chose comme celle-là. Le neveu n'en tint compte, & fit toutes les démarches qui pouvaient lui donner de la considération dans le parti des rigoristes.

Cette promotion si ardemment sollicitée, ne se faisait pas, & l'envie de l'avoir, occasionnait tous les jours de nouvelles dépenses au Prélat. L'Evêque de Sisteron lui avait donné pour négociateur intermédiaire, le Comte de *Lannoy*, qui était connu, disait-il, de beaucoup de gens accrédités. Celui-ci prétendit avoir fait présent d'une montre d'or, *qu'il ne donna jamais*, dit le Secretaire, & en demanda le payement à l'Archevêque de Cambrai. On employait aussi un neveu de l'Evêque de Nantes, depuis Archevêque de Rouen, le Comte *Carminati*, mais celui avec lequel le Ministre entretenait une correspondance plus suivie, était le Cardinal *Gualteri*. Ce Prélat était protecteur de l'Angleterre, & par-là très-lié avec le Chevalier de *Saint-George*, qui avait accordé sa nomination à l'Abbé *Dubois*. Il faisait déchiffrer ses lettres sur un papier séparé, lorsqu'elles traitaient des intrigues du chapeau; il les gardait, & n'avait garde de les communiquer au premier Commis du département de Rome.

Ayant un jour dicté à son Secretaire intime, une longue dépêche pour l'Evêque de Sisteron, il la fit, selon l'usage, chiffrer & mettre au net; mais à peine cet ouvrage fut-il fini, qu'il voulut le refaire & le changer entièrement, & exigea qu'il fût expédié pour telle heure au départ du courrier. Le Secretaire lui représenta qu'il demandait une chose impossible, attendu le peu de temps qui restait. Ce mot d'*impossible* choqua le Ministre, qui entra en fureur, se mit à jurer, à dire à son

Secretaire qu'il était cause de son malheur & de ceux de l'Etat..... qu'il le ferait périr dans un cul de basse-fosse..... & qu'il l'allait exécuter sur-le-champ. Il sonna en même-temps, & envoya chercher *Duval*, Exempt de Police; le Secretaire se mit tranquillement à travailler, en attendant le dénouement de cette comédie. Au bout de quelques heures, on vint annoncer à l'Archevêque que *Duval* était dans l'anti-chambre; cet intervalle de temps l'avait sans doute radouci, car il répondit: qu'il s'en aille, je n'ai rien à lui dire.

Dans une autre circonstance, ce Secretaire lisait des papiers ministériels à l'Archevêque, pendant que ses valets-de-chambre l'habillaient. Celui-ci se trouvant dans un instant de mauvaise humeur, s'emporta contre son lecteur, & lui dit qu'il parlait de maniere à ne pouvoir être entendu..... qu'il lisait comme un chien..... qu'il faisait oua, oua, oua, & contrefit le chien à plusieurs reprises devant des valets. Le Secretaire se voyant ainsi humilié, jetta de dépit les papiers sur une table, & sortit du cabinet, en fermant la porte brusquement. L'Archevêque fit courir après lui pour le rappeller, se mit en sentinelle derriere la porte, tenant en main, au lieu de pistolet, une grosse écritoire de campagne, & disant à ses gens: je l'attends, quand il rentrera, je le tuerai, & je ferai pouf: ce qu'il dit en frappant du pied sur le parquet pour imiter le bruit d'une arme à feu; mais son attente fut vaine, car l'offensé ne revint que le soir. Pendant cet intervalle, l'Archevêque pria M. *Pecquet* le fils d'écrire auprès de lui, en lui disant d'un ton lamentable: Monsieur, prenez je vous prie la plume, car on m'abandonne. Il apperçut le soir

au bout de ses appartements, son Secrétaire, il l'appella doucement, & lui dit : Monsieur, vous ne voulez donc plus me parler ni travailler avec moi ? celui-ci sans lui répondre, reprit ses fonctions ordinaires.

Chaque jour était marqué par quelqu'emportement ou quelque bouffonnerie de ce Prélat-Ministre. Il avait un talent singulier pour grimacer & contrefaire les gestes & les tics de tout le monde. Il se plaisait & s'étudiait à ce jeu. Il est vrai que la nature lui avait donné un masque des mieux disposés pour les grimaces. Il demandait un jour son premier laquais qui venait de se marier nouvellement, & on lui dit qu'il n'était pas à l'hôtel. Le Ministre se mit à ricaner & secouer la tête en disant : *uxorem duxit*, il leur faut des femmes à ces drôles-là, pour avoir un prétexte de manquer à leur devoir. Pareille scene arriva pendant l'absence de son Intendant ; il est toujours pendu au col de sa femme, dit-il en pestant ; il est allé lui mettre des fontanges jaunes, & sa femme lui dira pour sa peine & sa récompense : ah qu'il est beau ! (l'Archevêque imitait la révérence d'une femme du commun), ensuite il viendra tantôt doucement, en serrant les épaules & les cuisses. Monseigneur, on m'a dit que vous me demandiez. On ennuierait le lecteur le plus patient, si l'on racontait tous les traits de bouffonnerie de cette Eminence, que l'on a recueillis.

Quoique l'Archevêché de Cambrai eût augmenté prodigieusement ses revenus, il ne pouvait se corriger de sa mesquinerie & de son avarice. Ayant reçu en présent vingt-quatre jambons de Bayonne, son valet-de-chambre le fit souvenir qu'il était indispensable de donner pour boire à l'Officier

& aux deux porte-faix qui avaient apporté ce présent. Eh bien ! qu'on leur donne une piece de douze sols. *Manet* lui représenta qu'il devait donner au moins deux louis à cet Officier, deux louis d'or, lui répondit l'Archevêque, en imitant son parler lourd & pesant, vous êtes bien libéral, l'argent ne vous coûte guere, je vois bien que vous n'en connaissez pas le prix. M. *Pecquet*, son premier Commis avait une maniere d'agir plus noble & plus désintéressée, car il ne voulut jamais recevoir une piece de toile d'Hollande qu'on lui offrait en présent, & donna un écu au domestique pour la reporter à son maître.

L'exil du Parlement qui fut transféré à Pont[illegible] au mois de Juillet de cette année 1720 fut l'ouvrage de l'Abbé *Dubois*. Voyant le Régent lassé des refus d'enregistrements, il lui donna le conseil violent de casser le Parlement & de le rétablir sur le même pied que celui d'Angleterre, c'est-à-dire, de le récréer tous les ans ; mais la prompte soumission de la Magistrature remit les choses dans le même état avant la fin de l'année. Cet exil avait été préparé avec le plus grand secret. L'Archevêque fit écrire par son Secretaire, toutes les lettres de cachet & les instructions que S. A. R. devait signer pour être remises aux Mousquetaires, & ce grand coup ne fut su avant le moment de l'exécution, que de ce Secretaire, de l'Archevêque de Cambrai & du Régent.

Un événement plus intéressant pour l'Abbé *Dubois*, l'occupa au commencement de 1721, ce fut la maladie & la mort du Pape *Clément XI*. Cette mort avait été annoncée dès les derniers mois de 1720, par ceux qui croyaient aux prodi-

ges & aux pronoſtics. Ils avaient obſervé d'abord que l'horloge du Vatican s'était arrêtée à une certaine heure, & enſuite que l'anneau du pêcheur, quoique d'or & très-maſſif, s'était briſé entre les mains du Pontiſe.

L'Archevêque de Cambrai engagea le Cardinal *de Rohan* à aller au Conclave & à travailler à lui procurer le chapeau. Pour donner plus de vivacité à ſes ſollicitations, il lui dit, avant ſon départ de France, & lui répéta ſouvent dans ſes lettres qu'il deſirait d'être Cardinal, ſeulement afin d'avoir une porte honorable pour quitter le Miniſtere & ſe retirer dans ſon Archevêché, lui promettant, après cette retraite, de lui faire donner ſon Département des affaires étrangeres. Le Cardinal crut cette fable & ſuivit de point en point les inſtructions de l'Archevêque de Cambrai, comme nous le verrons par la ſuite.

» Vers la fin du carême de 1721 on lui envoya de Brives un grand pâté d'une truite ſaumonée, bien garni de truffes. Faiſant gras continuellement il perdit de vue ce pâté, qui fut ſervi le lundi & le mardi ſaints ſur la table de M. *Dubois*. L'Abbé *de Tencin*, qui y avait mangé ces deux jours-là avec le Chanoine de Saint-Honoré, dit que c'était dommage de l'entamer, qu'il fallait encore le garder, que peut-être M. de Cambrai prierait à dîner quelque perſonne de conſidération & ſerait bien aiſe de le trouver entier. Cet Abbé de cour, homme intriguant, qui ſe faufilait partout, rapporta à M. le Comte *de Toulouſe* que l'Archevêque de Cambrai avait reçu un pâté magnifique & ſi reſpectable que perſonne n'oſait y toucher, & qu'enfin il ſe gâterait infailliblement. Ce Prince, étant ſur le point de partir pour

Fontainebleau, avec le Maréchal d'Etrées, répondit : il devrait plutôt nous le donner que de le laisser gâter. Sur quoi l'Abbé *Tencin* voulant faire sa cour au Ministre le prévint & lui insinua que ce présent ferait plaisir à Son Altesse Sérénissime. »

» Le lendemain matin, qui était le mercredi saint, M. de Cambrai, rencontrant M. le Comte *de Toulouse* chez M. le Duc d'Orléans, lui dit : Monseigneur, on m'a envoyé un pâté qui est grand comme cette chambre, je ne sais qu'en faire ; voudriez-vous bien l'accepter ? Le Prince lui répondit : je vous remercie, M. l'Archevêque, cela n'est pas nécessaire. A quoi M. le Maréchal d'*Etrées*, qui était là présent, répliqua qu'il se chargeait volontiers du soin de le porter à la riviere. »

» Le Ministre, rentré chez lui, n'y pensa plus. M. *Dubois* & son fils, le Chanoine, l'entamerent à leur dîner. L'Archevêque, pendant le sien, se ressouvenant de sa promesse, fit appeller *Bastide*, son cuisinier, & lui dit : j'ai promis ce pâté de Brives à M. le Comte *de Toulouse*, envoyez-le sur-le-champ. Monseigneur, reprit le chef de cuisine, M. votre frere & M. votre neveu viennent de l'ouvrir & en ont mangé, croyant que vous n'en vouliez faire aucun usage, vu qu'il y a déja près de quinze jours qu'il est ici. L'Archevêque, renversant la table, sauta en l'air & s'écria : comment les b..... ont mangé mon pâté ! qu'on me les fasse venir, je les ficherai par la fenêtre. Je n'ai qu'à m'y jetter aussi moi-même ; car me voilà déshonoré. Je vais être timpanisé dans le monde, & lorsqu'une chose promise n'aura point d'exécution, je passerai en proverbe, & l'on dira : c'est tout comme le pâté de l'Archevêque de Cam-

brai. Il chanta ténebres à haute voix & ne fit point l'absoute, mais grand bruit & grand fracas. »

» *Bastide* lui répliqua : Monseigneur, ne vous fâchez point, vous allez vous rendre malade, & il y a des remedes à tout, excepté à la mort. Je m'en vais à la halle chercher une pareille truite & des truffes, & je vous promets que j'assaisonnerai si bien mon pâté qu'il ne différera pas du goût ni de la qualité de celui qu'on vous a envoyé. Le frere & le neveu eurent tellement la venette qu'ils n'oserent point reparaître de long-temps. *Bastide* vint faire son rapport, qu'il avait trouvé une truite que l'on voulait vendre vingt pistoles. L'Archevêque n'entendant pas de lâcher cette somme, qui lui faisait bien mal au cœur, recommença à plaimodier en jurant de nouveau après son frere & son neveu, & entra dans des emportements terribles. Ce cuisinier remarquait bien où le bât le blessait, il ajouta : Monseigneur, il ne reste plus qu'un expédient, je vais visiter le pâté & le goûter, M. votre frere & M. votre neveu n'en ont guere mangé. S'il se trouve bon je l'unirai & le rejoindrai proprement, après lui avoir fait la barbe ; car il y a du chanci. Je dirai pour excuse à M. le Maréchal d'*Etrées* que, le pâté me paraissant douteux, étant ici depuis quinze jours, je l'ai entamé pour le goûter, & que le trouvant présentable, je le lui apporte de votre part. L'Archevêque répondit en lui frappant sur l'épaule : allez, vous êtes un brave, tâchez de faire cette affaire-là. »

» Tout réussit à merveille. *Bastide*, qui était un fin matois, dora si bien la pillule qu'il la fit avaler au Maréchal. Le Ministre, de son côté, fut si content du succès qu'il dit à ce chef de cuisine à son retour : oh, pour le coup, je vois que

vous êtes un homme capable & que vous êtes né pour les grandes choses. Ces grandes choses étaient d'avoir conservé la réputation de son maître, sans qu'il eût déboursé d'argent pour faire un autre pâté. M. de Cambrai, ayant été un peu adouci par cette réussite, le frere & le neveu reparurent sur l'horison long-temps après en tremblant, & eurent la tête bien lavée, qu'ils auraient eu bien cassée, si l'on n'eût pas mis en œuvre l'expédient. Encore l'Archevêque voulait-il renvoyer à Brives son frere qui, selon lui, le déshonorait. »

On amusait l'adolescence de *Louis XV* par les mêmes spectacles qui avaient amusé la vieillesse fastueuse de son prédécesseur. Tout le monde connaît la fameuse Comédie de l'Ambassadeur des Siamois : mais peu de gens savent qu'elle fut sollicitée par les Ministres de *Louis XIV* pour repaître de vanité & de pompe cette ame *hautaine*, qu'elle fut dirigée par ces ambitieux missionnaires auxquels on assure que ce Prince avait eu la puérilité de se faire associer, & que bien loin d'être avouée par le Roi de Siam, à peine en fut-elle connue. Tout y sentait la basse adulation du Grec *Constance*, qui était pour lors le premier esclave de Siam, c'est-à-dire, le premier Ministre; & l'esprit romanesque de cet Abbé *de Choisi*, qui passa un tiers de sa vie sous les habits de femme, & en conserva toujours l'imagination.

L'arrivée de *Mehemet-Effendi*, qui était Ambassadeur Extraordinaire du Grand-Seigneur, servit à amuser le Roi & à distraire ses malheureux sujets que le système venait de ruiner. Il fit son entrée, à Paris, le 16 Mars 1721, & l'on étala, à ses yeux, tout le luxe de la Cour de France.

Méhemet-Effendi était trop au-dessus de ses compatriotes pour être ébloui par ce faste asiatique. Il nous enviait plutôt nos sciences & nos arts : l'Imprimerie, sur-tout, fixa ses regards, & il fit, à son retour en Turquie, les plus grands efforts pour en établir une à Constantinople. On y imprima plusieurs Ouvrages, composés ou traduits en langue Turque. Mais ce bel établissement ne survécut pas à la disgrace de *Méhemet*. Dès qu'il ne fut plus en état de le protéger, les cris des Mollahs allarmés, le goût pour la paresse & l'ignorance, innée chez les Orientaux, & le peu d'intérêt que la nation entiere prenait à cette nouveauté, la firent supprimer. On ignorera toujours le nom du Muphti qui triompha pour lors des sciences & des arts, mais on n'oubliera jamais celui de *Méhemet-Effendi*.

Cet Ambassadeur eut une audience du Roi qu'il appella *Empereur*, selon l'usage des Turcs, & de S. A. R. On prit jour ensuite pour le conduire chez le Ministre des Affaires étrangeres. Celui-ci chargea son frere de faire les honneurs de la réception, & de s'y préparer. Cet ancien apothicaire de Brives envoya à la fripperie chercher un habit de louage, & choisit entre les autres un camelot gris brodé en argent, avec lequel il répéta son rôle plusieurs fois devant les glaces. Le jour marqué pour l'audience étant venu, l'Archevêque se leva de grand matin, & dicta une instruction pour son frere. Elle contenait tous les détails de la cérémonie, & de ce qu'avait à faire cet Introducteur. Lorsqu'elle fut finie, le Ministre demanda son frere qui ne paraissait point encore. Mon frere, disait-il en colere, ne devrait-il pas être ici pour recevoir mes ordres! Il est à sa toi-

lette, il s'admire & s'adore; & vous verrez que bientôt il fera quelque incongruité qui me déshonorera.

M. *Dubois* monta cependant chez son frere, & rencontra son Secretaire qui lui dit: Monsieur, à quoi pensez-vous donc de faire attendre après vous? Voilà une instruction de tout ce que vous avez à faire; allez à l'appartement neuf joindre M. l'Archevêque, il vous dira le reste. ..... Mais, Monsieur, où est ce qu'est mon frere, répondit-il tout étonné, par où faut-il aller à son appartement? ..... Il était absolument déconcerté & ne connaissait plus le chemin d'un appartement dans lequel il passait vingt fois par jour.

Dès le matin, on envoya à l'hôtel de l'Ambassadeur un détachement du guet à cheval & six carrosses à six chevaux qui étaient remplis par les gens du Ministre, richement habillés. On avait eu soin de mettre les armoiries sur tous les carrosses, quoiqu'ils fussent d'emprunt la plupart & des écuries du Prince *de Rohan*. M. *de Verneuil*, Secretaire du Cabinet du Roi, & plusieurs personnes de considération avaient été priés par l'Archevêque de se trouver chez lui pour faire cortege. Sur les quatre heures arriva *Mehemet*, avec tout cet appareil, il mit pied à terre dans la seconde cour du Palais Royal, & monta chez le Ministre, ayant M. *Dubois* à la droite, & à la suite le Sieur *le Noir*, Interprete du Roi. Ce cortege traversa quatre pieces magnifiquement meublées, avant que d'entrer dans la salle d'audience.

Là, après les compliments ordinaires, on servit une collation de fruits confits, de marmelades & de compotes. Des draps d'or tenaient lieu de

nappes & de ſerviettes. On préſenta enſuite du café, du ſorbet, une caſſolette d'odeurs pour parfumer la barbe de l'Ambaſſadeur, & de l'eau de fleur d'orange pour laver ſes mains. Celui-ci était ſeul à table avec l'Archevêque. Ils étaient placés l'un vis-à-vis de l'autre. Le Sieur *le Noir* ſe tenant debout quelques pas en arriere pour expliquer les galanteries dont ces deux Miniſtres ſe régalaient réciproquement. Cette audience fut publique; & pour la terminer, des eſclaves amenerent au bas des fenêtres le petit cheval gris de ſouris, dont le Grand-Seigneur faiſait préſent à Sa Majeſté. Il portait une ſelle richement brodée, d'où pendait un ſabre de Damas, avec ſon fourreau garni de perles & de pierres précieuſes.

On amena un autre cheval pour M. le Régent, orné de même, au ſabre près. Les eſclaves apporterent encore trois manteaux d'hermine, un pour le Roi, un pour S. A. R., & le troiſieme pour l'Archevêque. Celui-ci, dit ſon Secretaire, les garda tous les trois, ainſi que les pieces d'étoffes de Perſe à fond d'or & d'argent, & les flacons de baume de la Mecque. Madame, mere de S. A. R., deſcendit pour examiner les deux chevaux, & les eſclaves tirerent le ſabre du Roi pour prouver à cette Princeſſe que la lame ſentait le muſc. Après cette audience, l'Ambaſſadeur fut reconduit avec la même pompe, & les chevaux du Grand-Seigneur furent remis aux écuries du Roi & du Régent.

L'Archevêque ne ceſſait de mettre toute l'Europe en mouvement pour ſe faire nommer Cardinal. Il fallait obtenir à cet effet le conſentement de l'Empereur & du Roi d'Eſpagne. Le Miniſtre

compoſa ſur ce ſujet une lettre à *Philippe V*, au nom de M. le Régent, pour le remercier du déſiſtement de l'oppoſition qui avait été faite à Rome de ſa part. Il faiſait dire à S. A. R. que l'Archevêque de Cambrai avait été touché au dernier point de cette démarche obligeante, & qu'il en avait eu autant de joie que ſi S. M. Catholique l'avait fait Pape. C'eſt ainſi qu'il faiſait parler le Prince ſon maître. Dans la lettre qu'il écrivit de ſa main & en ſon nom au Pere *d'Aubenton*, Confeſſeur de *Philippe V*, il employa juſqu'à dix fois le Nom de N. S. J. C. Il marquait expreſſément à ce Religieux qu'il avait engagé à ſolliciter le déſiſtement du Roi d'Eſpagne, qu'*il y allait de l'honneur de N. S. J. C. à ce qu'il fût fait Cardinal au plutôt.*

L'Archevêque de Cambrai employait auſſi quelquefois ce raiſonnement myſtique auprès du Régent; mais S. A. R. qui n'était pas dupe de ces beaux ſentiments, riait au nez de Sa Grandeur en hauſſant les épaules. C'était ainſi que ce grand Prince en agiſſait toujours lorſqu'on lui diſait quelque vérité hardie; mais énoncée avec eſprit, il n'en tirait aucune vengeance, nous en citerons un exemple frappant. Dans un de ces repas où le Régent dépoſait ſa grandeur, pour s'y égayer avec ſes favoris, un Seigneur de ce nombre parlant de l'exil du Chancelier *d'Agueſſeau* & du grand nombre de ceux qui avaient eu les ſceaux après lui, dit à S. A. R. » Monſeigneur, les ſceaux paſſent ſans ceſſe du Chancelier au Garde-des-Sceaux, & du Garde-des-Sceaux au Chancelier. La ſeule place de Hoqueton eſt à l'abri de ces viciſſitudes, & ſuit toujours les Sceaux : un même Hoqueton a été au ſervice de Meſſieurs *de Pontchartrain*, *Voiſin*,

d'Agueſſeau & *d'Argenſon*, il eſt encore à M. *d'Armenonville* : ainſi je borne mon ambition, par rapport aux Sceaux, à ce poſte-là. S. A. R. ne fit que rire de cette plaiſanterie, & y ajouta elle-même du ſien. »

Dans le Conſiſtoire du 16 Juillet 1721, *Innocent XIII* fit Cardinal l'Archevêque de Cambrai, & tint la parole qu'il avait donnée par écrit au Cardinal *de Rohan*, à l'inſtant de ſon élévation ſur la Chaire de St. Pierre. Car les inſtructions ſecretes de ce Cardinal portaient qu'elle exigeait deux choſes de celui que la France favoriſerait pour l'élection. 1°. De ne point réveiller l'affaire de la conſtitution *Unigenitus*, & de la laiſſer dans une eſpece d'indéciſion. 2°. De faire l'Archevêque de Cambrai Cardinal. On ſent aſſez que le ſecond article était celui ſur lequel le Cardinal Français devait inſiſter le plus, & que la conſtitution n'était là que pour la forme.

L'Archevêque reçut le 25 Juillet l'avis de ſa promotion. L'Evêque de Siſteron, chargé des affaires du Roi, voulut que *M. Laſiteau*, ſon frere, Chevalier de l'Ordre de Chriſt, fût le porteur de cette agréable nouvelle. Pour lui épargner de la fatigue, il lui dit de ſe tenir à Fontainebleau. Là le courrier de Rome lui remit les dépêches, & ce Chevalier arriva au Palais-Royal à deux heures après-midi. L'Archevêque de Cambrai voyant les paquets du Cardinal *de Rohan* & de l'Evêque de Siſteron, adreſſés à Son Eminence Monſeigneur le Cardinal *Dubois*, & s'entendant traiter d'Eminence par le Chevalier *Laſiteau*, fut tranſporté de joie. Il appella ſon Secretaire, lui donna les lettres à déchiffrer ; & alla auſſi-tôt chez le Duc *d'Orléans*. S. A. R. le

conduisit aux Tuileries, & dit au Roi : » Sire, j'ai l'honneur de vous présenter l'Archevêque de Cambrai, au zele de qui Votre Majesté doit la tranquillité de son Etat & la paix de l'Eglise de France, qui, sans lui, allait être déchirée par un schisme cruel. Le Pape, pour reconnaître des services aussi importants, vient de le récompenser par un chapeau de Cardinal. »

La lettre du Pape au Roi n'était pas moins obligeante. Il marquait » qu'il avait honoré de la pourpre ce Prélat, non-seulement pour son mérite personnel, mais encore à cause des grands services qu'il avait rendus à l'Eglise, à la paix de laquelle il était un de ceux qui avaient le plus contribué. Le Cardinal *de Rohan* enchérissait encore, & disait qu'*Innocent XIII* acquittait par cette promotion, une ancienne dette de son prédécesseur & de l'Eglise, pour les grands services que ce Prélat avait rendus à l'un & à l'autre depuis la Régence. Il ajoutait que Sa Sainteté n'avait pu refuser Son Altesse royale, qui avait demandé cet honneur avec tant d'instances pour une personne qui gouvernait si bien l'Eglise & le Royaume. »

Toute la Cour s'empressa par politique à féliciter le favori du Régent. Un Officier de Prince, nommé *Silvain*, dont il avait occupé la maison, crut pouvoir lui faire présenter ses respects à cette occasion ; mais le Cardinal, bouffi d'orgueil, répondit aigrement : Un homme de ma condition se mocque de ces gens-là & de leurs compliments ; *quæ supra nos nihil ad nos*, & ajouta-t-il, de même *infra*. Il s'humanisa davantage avec un de ses anciens amis, il lui dit qu'il était bien aise d'avoir le chapeau de Cardinal, pour se

mettre hors d'enceinte. Il eut la franchise de s'en ouvrir à S. A. R. elle-même.

C'est lui, dit-il, Monseigneur, la crainte de la potence, car si vous venier à me manquer, je courrois grand risque d'être pendu ; mais il tenait un autre langage aux dévots & aux religieux : il déclarait hautement qu'il allait être le défenseur de l'Eglise Romaine, & qu'il regardait la pourpre romaine comme une cuirasse & le chapeau de Cardinal comme un casque pour se battre contre les réfractaires & pour les terrasser.

Le 29 Juillet il obtint pour soutenir sa nouvelle dignité, l'Abbaye de Cercamp. Peu de jours après arriva à Paris un Camerier d'honneur de sa Sainteté, l'Abbé *Passerini*, qui apportait au nouveau Cardinal le bonnet & le portrait du Pape, dont il lui faisait présent. On prit jour pour aller recevoir la barette des mains de Sa Majesté, & le Cardinal fit composer au plus vite les compliments qu'il devait débiter au Roi, à la Famille Royale, & aux différents Corps de l'Etat. Il en chargea M. de *Fontenelle*, alors Directeur de l'Académie française, & M. de *Lamotte* l'aveugle, qui lui en donnèrent trois, pour le Roi, pour M. le Régent & pour Madame. Ces Académiciens étaient depuis long-temps admis chez le Cardinal, à il leur donnait à manger une fois par semaine avec l'Abbé de *Tencin*, chez M. *Dubois* son frere, chargé de faire les honneurs de ce dîner. Le Ministre s'y trouvait rarement, à cause du régime qu'il observait, & de la multiplicité des affaires dont il était chargé. Lorsqu'elles le lui permettaient, il disait quelquefois deux mots, & le repas était des plus gais, car il fournissait lui-

même beaucoup à la conversation & à la plaisanterie.

Il eut beaucoup de peine à apprendre ces compliments qui n'étaient pas son ouvrage ; il se les fit répéter pendant plusieurs jours par son Secretaire. Le Dimanche fixé pour la réception de la bulle étant arrivé, le Roi envoya au Palais-Royal le carrosse des Ambassadeurs, avec l'introducteur qui accompagna le nouveau Cardinal aux tuileries. Il était suivi par quarante domestiques de sa livrée, tous habillés de neuf. Trois carrosses de suite menaient sa famille, son Aumônier, son Caudataire, son Gentilhomme-Ecuyer, & les principaux Officiers de sa maison. Le Prélat donna au retour, un repas magnifique dans la salle de l'hôtel d'Effiat, dans la rue des Bons enfants. Cet hôtel servait à loger ses gens & ses équipages.

Le Cardinal écrivit des lettres pleines de reconnaissance au Cardinal de *Rohan*, sur l'heureux succès de sa négociation. Pour lui en donner des preuves, il fit nommer à la place de Conseiller d'Etat d'église que son chapeau faisait vacquer, l'Abbé de *Ravanne*, favori du Cardinal de *Rohan*. Le Chevalier *Lafiteau*, porteur de bonnes nouvelles, fut fait Chevalier de l'ordre de Saint-Lazarre par lettres de justion. Ce fut là toute sa récompense. Il attendait cependant une pension sur une Abbaye qui lui avait été promise ; mais le Cardinal n'ayant plus besoin de son frere, l'Evêque de *Sisteron* ne se mit plus en peine de tenir sa parole.

Sa dignité nouvelle l'obligeant de quitter la charge de Secretaire du cabinet du Roi, il la fit donner à son frere ; mais il ne se défit pas également

également de la place de Secretaire-d'Etat des affaires étrangeres dont il avait flatté le Cardinal de *Rohan*, ainſi que du poſte du premier Miniſtre. Il ſe contenta, pour appaiſer cette Eminence irritée, de faire nommer ſon neveu à l'Archevêché de Rheims. Les Cardinaux-Evêques ne portant point hors de l'égliſe la croix épiſcopale, le Miniſtre fit préſent de la ſienne à M. l'ancien Evêque de *Fréjus*, M. de *Fleuri*, depuis Cardinal & premier Miniſtre à ſon tour; c'était là le ſeul meuble épiſcopal qu'avait le Cardinal *Dubois*, excepté le *pallium* qui ne lui a jamais ſervi. Il n'acheta jamais de chapelle, ni de croſſe, ni de mitre, quoiqu'il répondit un jour à ſon Secretaire qui lui demandait quelqu'acompte ſur ſes appointements, Monſieur, je vendrai ma croſſe pour vous payer.

M. *Dubois* était bouffi d'orgueil de ſe voir Secretaire du cabinet du Roi, mais il était auſſi embarraſſé, auſſi emprunté qu'à ſon ordinaire. Tout l'arrêtait, juſqu'aux choſes les plus communes. Il demanda au Secretaire de ſon oncle, ſi l'on diſait le Duc de *Palme* ou, le Duc de *Parme*. On lui répondit qu'il y avait du vin de *Palme* & un Duc de *Parme*, Souverain du pays, qui nous donne le fromage Parmeſan. M. *Dubois* fut très-heureux de trouver cette explication, car ayant à écrire la ſouſcription d'une réponſe du Roi à ce Prince, il aurait mis *à mon couſin le Duc de Palme*. On prétend même qu'après l'agrément que ſon frere lui fit avoir pour cette charge, il écrivit à ſon épouſe qui était encore à Brives : à Madame *Dubois*, *Secretaireſſe* du cabinet du Roi.

Parvenu au faite des grandeurs eccléſiaſtiques, le Cardinal *Dubois* apprit par ſa propre expérience

que la *fortune vend ce qu'on croit qu'elle donne.* Ces honneurs réveillerent l'envie & la rage de ſes ennemis. Les Janſéniſtes qu'il avait carreſſés au commencement de la Régence, & qu'il avait abandonnés, perſécutés même enſuite pour obtenir les faveurs de Rome & ſa pourpre, n'étaient pas les moins acharnés. D'un autre côté, les Moliniſtes, à qui il déplaiſait en ſa qualité de conciliateur, & qui avaient pour chefs les Jéſuites auxquels le Cardinal ne donnait aucune confiance, le haïſſaient & cherchaient à le perdre. Le Parlement qu'il avait humilié, (car il fut l'ame de tout ce que le Régent entreprit). Les Grands qui voyaient avec dédain un homme de baſſe extraction élevé ſi haut, & les dévots qui ne pouvaient croire un homme déréglé dans les mœurs, capable d'aucune ſollicitude, d'aucun miniſtere, ſe réunirent à ſes ennemis; ne pouvant le perdre, ils travaillerent de tout leur pouvoir à l'humilier, & ils y réuſſirent.

On s'adreſſa d'abord à un fameux artiſte de la rue Saint-Jacques pour lui faire graver *par articles* une planche qui repréſentait en haut à droite, les Jéſuites; un peu plus bas, l'enfer; au-deſſous, les P. P. de l'Oratoire, priant Dieu, les mains jointes & les yeux élevés au Ciel pour la converſion du Cardinal *Dubois.* On voyait en haut à gauche, en regard des Jéſuites, trois maquereaux qui rotiſſaient. Les Jéſuites criaient, par une légende, *il faut Dubois.* Dans le milieu de la gravure on apportait un grand maquereau à tête rouge ſur un gril, ſous lequel on allumait un feu plus vif, pour l'entretien duquel les P. P. de la ſociété donnaient des buches de main en main. Pluſieurs exemplaires de cette gravure furent répandus

dans le public qui les reçut avec avidité, & chacun de ceux qui les avaient reçus, les montrait en cachette à ſes amis. Le Cardinal en ayant eu vent, entra dans une fureur inexprimable ; il fit venir le Lieutenant de Police, & lui ordonna de faire des recherches exactes chez tous les graveurs. On trouva la planche & vingt-deux exemplaires. Le graveur fut mis à la Baſtille, & une chambre de juſtice fut créée à l'Arſenal pour juger ce nouveau crime de leze-majeſté. M. de *Harlai de Celi* (1) en fut nommé Juge, & M. *Moreau de Sechelles*, depuis, Contrôleur-général, Rapporteur, & en cette qualité, dépoſitaire de la planche & des exemplaires ſaiſis.

Quoiqu'ils fuſſent cachetés du ſceau du Roi, un ami du Rapporteur trouva le moyen d'en dé-

---

(1) M. *de Céli* mourut Intendant de Paris. C'était un très-honnête homme, à ſes dettes près. Tout le monde le pleura à ſa mort, même ſes créanciers qui perdirent tout leur eſpoir.... Un jour qu'il traverſait la place Vendôme dans ſa très-mauvaiſe & très-délabrée voiture accoutumée, elle fut accrochée par l'équipage brillant d'un jeune Seigneur. Celui-ci ſort de ſa voiture, & ſaute au carroſſe de l'Intendant qu'il ne connaiſſait pas, le menaçant de coups de canne. M. *de Céli* mit la tête à la portiere, & dit aux paſſants : Meſſieurs, ſecourez, je vous prie, un bon bourgeois de Paris. A ces mots, le peuple qui l'aimait s'élança en fureur ſur le jeune Seigneur, qui eut beaucoup de peine à ſortir de cette criſe. — Etant Intendant de Strasbourg, il eut tant de démêlés avec les militaires, que la Cour le transféra à l'Intendance de Paris. C'eſt alors qu'il dit à un de ſes amis : Mon deſtin eſt étrange. A chaque ſottiſe que je fais, je reçois toujours une grace de la Cour. — Ayant été très-malade à Strasbourg, & ayant réchappé, il dit à ſa maîtreſſe, la premiere fois qu'il la vit : *Regina cœli, lætare, Alleluia.*

tourner un, pour le placer dans sa collection; mais voyant l'inquiétude, dans laquelle, jetta M. *Moreau*, la perte de cette gravure, il la remit dans le paquet, & lui avoua sa faute. Le Rapporteur interrogea plusieurs fois le prisonnier, dont voici les dépositions en substance. En commençant à graver cette planche, il ne savait ce qu'il faisait, ni ce dont il s'agissait, parce qu'on ne lui avait donné les desseins que *par articles & à fur & à mesure*. Le Cardinal ne fut point appaisé par cette déclaration, & il voulait absolument faire pendre cet Artiste. Mais M. *de Sechelles* lui représenta que les loix ne prononçaient pas la peine de mort pour un crime de cette nature, & que d'ailleurs l'Artiste paraissait être de bonne foi & en quelque façon innocent. Cependant il fut condamné au bannissement, pour le punir de son imprudence.

Il parut une seconde gravure représentant toutes les actions répréhensibles de M. d'*Argenson*, ce Lieutenant de police, si haï de son vivant & si bien jugé après sa mort! L'on voyait en haut dans un cartouche le Cardinal *Dubois* qui ricannait & paraissait approuver ses hauts faits. La malignité de cette gravure était dans le *cartouche*, nom d'un voleur célebre exécuté sous la Régence. Une troisieme estampe représentait un âne, ayant pour licol un cordon bleu (M. *Pelletier de la Houssaie*, Contrôleur-Général) sur lequel étaient montés les trois freres *Paris*. Cet animal était fouetté & chassé par le Cardinal. Les harangeres disaient hautement que le Pape venait de faire un miracle, en faisant d'un macquereau un rouget. L'on grava une estampe analogue à ce jeu de mots. *Innocent XIII* y était représenté avec un tablier de cuisinier,

tenant une poële & friçaſſant un macquereau pour le métamorphoſer.

Ces deſſeins ſont abſolument oubliés. Un ſeul a conſervé une place dans le ſouvenir des amateurs d'anecdotes. Le voici. Emilie, célebre danſeuſe de l'Opéra, était aſſiſe ſous un dais, ayant ſes habits entiérement relevés, & ſe trouvant dans une criſe à laquelle ſon ſexe eſt périodiquement ſujet. L'Abbé *Dubois* était à genoux placé à ſes pieds, & la contemplant d'un œil curieux & avide. Il préſentait ſa calotte noire qui devenait rouge par la vertu des émanations ſexueles. On liſait au-deſſus du trône cette légende, *ex vulvâ rubeſcit.* Cette promotion fut chantée par les plaiſants de Paris, ſur l'air de *ton humeur eſt Catherine.*

I.

Or, écoutez la nouvelle
Qui vient d'arriver ici.
Rohan, ce Commis fidele,
A Rome a bien réuſſi.
Mandé par *Dubois*, ſon maître,
Pour acheter un chapeau,
Vous allez le voir paroître
Et couvrir un maq....

II.

Que chacun ſe réjouiſſe,
Admirons Sa Sainteté,
Qui transforme en écreviſſe
Un vilain crapaud crotté.
Après un ſi beau miracle,
Son infaillibilité
Ne trouvera plus d'obſtacle
Dans aucune Faculté.

III.

Admirons Son Eminence.
Son eſprit, ſa ſainteté
Sont auſſi connus en France,
Que ſa grande qualité.
On ſait d'ailleurs les ſervices
Qu'il a rendus au Régent:
Auſſi pour le même office
Fillon au chapeau prétend.

Le Cardinal fut auſſi chanſonné ſur l'air *des Mirlitons.*

Qui t'a fait cette teinture ?
Dit à *Dubois Iſabeau :*
Dis-moi donc, je te conjure,
Qui t'a rougi ton chapeau ?
C'eſt le Mirliton, &c.

Voici ſur le même ſujet d'autres Couplets, air *de Joconde :*

Sous trois regnes, trois Cardinaux
Ont régenté la France.
Chacun d'eux, par des traits nouveaux,
Illuſtra ſa puiſſance.
Le premier fut un franc frippon,
(*Richelieu*)
L'autre du c... l fit rage.
(*Mazarin*)
Le troiſieme, du cotillon,
Fit ſon ſeul apanage.
(*Dubois*)

Le premier des trois fut, dit-on,
Un ruſé politique.
Le ſecond doit ſon luſtre au c...
D'une femme lubrique;
Et le troiſieme, pour certain,
Miniſtre à la culotte,
Des ord..... de Catin
A rougi ſa calotte.

Les Poëtes du fameux régiment de la calotte n'oublierent pas de chanter cette événement; & voici le brévet qu'ils expédierent au nouveau Cardinal.

Brevet en métamorphoſe du Cardinal Dubois.

Certain poiſſon fort connu dans le monde,
Vulgairement appellé *Maquereau*,
Se fit chérir du Souverain de l'onde,
En lui donnant toujours plaiſir nouveau.
Par ce moyen il ourdit ſa fortune,
La travailla, l'arrangea finement,
Si qu'on le vit, non ſans étonnement,
Primer ſur tous dans la Cour de *Neptune*.
Ce Dieu bientôt, du ſoin de ſes plaiſirs,
Le fit paſſer à celui des affaires;
Tant qu'il réglait, au gré de ſes deſirs,
Maints différents dans les Cours étrangeres;
Notre poiſſon ſe fit ſi bien valoir,
Qu'eſprits malins diſent que ſon devoir
En a ſouffert, & que ſa politique,
Sans jamais fort s'embarraſſer d'autrui,
Dans les traités, travaillait plus pour lui
Que pour l'honneur de l'empire aquatique.
Or, en tous lieux le bruit de ſon ſavoir
Se répandit. Les plus groſſes baleines
Furent d'avis qu'il méritait d'avoir
Sa récompenſe; & ſur preuves certaines
Fondaient leur dire: on l'a récompenſé;
Voici comment tout cela s'eſt paſſé.
Aux grands honneurs, aux bienfaits, aux richeſſes,
Fruits des faveurs, d'abord on l'engagea;
Mais il fit voir qu'il en avait déja
Pour en revendre; & pour toutes largeſſes
Il demanda qu'on revêtit ſon corps
D'un ſeul éclat qui manquait au-dehors;
Car ſa couleur devait être éclatante,
Pour aſſortir ſa fortune brillante.
Couleur d'éclat lui plut donc pour ſa peau,
Mais de changer en rouget maquereau:

Non, dit *Neptune*, & ſans doute la choſe
Paraîtrait monſtre à nos yeux : cependant
Pour réuſſir à le rendre content,
Il faut en faire une métamorphoſe.
Quoique je ſois l'un des plus puiſſants Dieux,
Seul ne le puis, point ne ſuis glorieux.
Je ſens qu'en outre il faudra qu'on implore
Celui qu'aux bords du Tibre l'on adore.
Courriers d'abord en prirent le chemin,
Tant & ſi bien que le Capitolin,
Soit pour complaire à ſon frere *Neptune*,
Soit qu'il craignît la ſéquelle importune
Des gros....., amis d'un tel ſujet,
D'un maquereau fit enfin un rouget.
Jamais *Ovide* & le bon pere *Homere*,
Chacun jadis grand métamorphoſeur,
Des changements que ces Dieux ont ſu faire,
Ne ſe ſeraient tirés avec honneur.
Voit-on chez eux plus ſubtile aventure?
Un maquereau, ſans changer de nature,
Devient rouget, le miracle eſt nouveau.
Très-vrai pourtant; voici ce qu'on en penſe:
Il eſt, dit-on, rouget en apparence,
Mais dans le fond toujours vrai maquereau.

La *Fillon* ſe trouva au lever du Régent peu de jours après la promotion de l'Archevêque de Cambrai, qui était auprès du lit. Cette femme effrontée, après avoir dit au Prince d'un ton de reproche qu'*elle ne l'avait vu depuis long-temps, qu'elle ne le reconnaiſſait plus, en un mot qu'il ne valait plus rien, elle ajouta qu'elle avait du fruit nouveau.* Le Cardinal *Dubois* leva les épaules à ces mots, & baiſſant les yeux, lui dit : fi donc! Madame, vous bleſſez les oreilles chaſtes; ayez du reſpect pour S. A. R., & ne parlez pas ſi librement. La *Fillon* qui l'entendait pour la premiere fois parler auſſi modeſtement, lui répliqua : tais-toi, tais-toi, ſacriſtain de bord.... depuis que tu es

devenu maq.... du Pape, tu fais bien l'entendu. S. A. R. éclata de rire, & dit au Cardinal : eh bien ! en tiens-tu ?

» Malgré la nouvelle dignité eccléſiaſtique, la P.... allait toujours ſon train, & avait ſon entrée libre. Madame *de Tencin*, ſœur de l'Abbé de ce nom, qui avait été Chanoineſſe aux Jacobines de Montargis, continuait de venir chez ſon Eminence (1). Un ſoir qu'étant couché d'avance (c'eſt

---

(1) Cette Dame fut chanſonnée en 1717, ſur l'air du *Confiteor* :

Tencin, vous avez de l'eſprit,
On le voit à votre conduite ;
D'argenſon, vous avez ſéduit
Pour éviter toute pourſuite
De cet affreux déhordement
Qui vous fait ſortir du Couvent.

Bolimbrock, es-tu poſſédé ?
Quelle eſt ton idée chimérique ;
De t'amuſer à careſſer
La fille de Saint-Dominique ?
Crois-tu que d'elle & d'un *Tonſe*
Il en pût naître un *Ante-Chriſt* ?

Penſes-tu donc plaire au Régent,
Suivant toujours cette guenippe ?
Il l'a ratée, il y a trois ans,
Et a juré, par *Saint-Philippe*,
Qu'il mépriſerait tout mortel
Sacrifiant à cet autel.

Voici d'autres Couplets, air *des Pélerins de St. Jacques*, en 1727, année du Concile d'Embrun, auquel ſon pere préſida.

Te paſſerai-je ſous ſilence,
Sœur de *Tencin* ?
Monſtre enrichi par l'impudence
Et le larcin.

ſon Secretaire intime qui parle), il devait faire partir un exprès, & ſigner des dépêches que j'expédiais en chiffres. J'étais harcellé à tout moment de ſa part pour ſavoir ſi j'avais bientôt fait. Ayant

---

Veſtale peu rebelle aux loix
De Cythérée,
Combien méritas-tu de fois
D'être vive brûlée ?

Toujours chez toi, vieille *Rhodope*,
Furent reçus
Les favoris de *Calliope*
Et de *Plutus*.
Jamais ta belle ame à l'argent
Ne fut rebelle,
Et ce ne fut que l'indigent
Qui te trouva cruelle.

Ecoutes ma preuve, elle eſt vraie,
Sans contredit,
Tant que l'inſenſé *la Frénaye*
Eut du crédit,
Tant que l'argent chez lui roulait,
Il ſut te plaire.
N'eut-il plus rien, un piſtolet
Vint bientôt t'en défaire.

Ce Conſeiller du Grand-Conſeil, ſon amant, ſe caſſa la tête.

Tu diras ſans doute, ame noire,
Qu'il ſe tua :
Sans examen, je le veux croire ;
Que fait cela,
S'il n'eût, par ta cupidité,
Fait ſa ruine ?
C'eſt donc toujours la vérité
Que ta main l'aſſaſſine.

Je connais bien d'autres victimes,
Ame ſans foi,
Que vous égorgez par vos crimes
Ton frere & toi.

fini, je montai ; il jura contre moi ; je lui représentai que je ne pouvais faire qu'en faisant, & que je n'étais pas une fée. Le sujet de toutes ces vivacités & de tous ces jurements était que le Cardinal attendait Madame *de Tencin*, qu'il ne voulait pas que je rencontrasse dans l'escalier dérobé où donnait ma chambre, ni que je découvrisse le pot aux roses & la belle de nuit. *Bain*, l'un de ses valets-de-chambre fait à ce manege, était en sentinelle sans lumiere au haut de l'escalier, pour guetter l'hirondelle. Après avoir dépêché le courrier, j'allai expédier mon souper comme un Clerc de Procureur. Mais en remontant à ma chambre avec ma lanterne de papier, je trouvai une belle femme, c'est-à-dire, Madame *de Tencin* à trois degrés au-dessous de ma porte. »

Vos noires fourbes font périr
De saintes filles,
Dont les bienfaits pourraient nourrir
Mille pauvres familles.

Pour *Tencin*, la pourpre romaine
A des appas.
Le chemin qu'il a pris y mene
Nos renégats.
De *Dubois* il a les vertus
Et l'opulence ;
Il soutient l'*Unigenitus*,
Il doit être Eminence.

Pour sa sœur, qu'elle aille à Cythere,
Ce seul endroit
Peut lui fournir le monastere
Qu'il lui faudrait.
Elle est un peu vieille à présent
Pour Chanoinesse,
Mais des novices du Couvent
Elle sera maîtresse.

» Cette dévote Chanoineſſe traînait encore chappe, pour lors, quoiqu'elle ne fût pas dans le cœur de ſon Abbaye. C'était une mante ou capote à l'anglaiſe d'un beau camelot aurore, doublé de taffetas bleu, & bordé d'un ruban de même; car ſelon le vieux proverbe, les rubans bleus ſont la couleur des amoureux. Je parus fort interdit de voir dans cette montée une femme à dix heures du ſoir. Je la pris pour une racrocheuſe ou une voleuſe, & je balançai ſi je devais avancer ou reculer. Cependant la belle brune me prenant pour le valet-de-chambre introducteur, & croyant que ma porte était celle par où l'on entrait dans l'appartement du Cardinal, me dit d'un ton doux & agréable : Monſieur, n'ayez point peur, ouvrez la porte, vous devez bien croire que je viens ici par ordre. D'abord qu'elle m'apperçut & en me parlant, la fine mouche eut la précaution de lever le devant de ſa mante & d'en faire une eſpece d'écran, afin que la lueur de ma bougie ne put pas réfléchir ſur ſon viſage. Quoiqu'elle fût déguiſée ainſi, je la reconnus cependant à merveille : j'entrevis ſon beau minois, de grands yeux bien fendus & émérillonnés, une belle garniture de Maline, ornée de rubans d'or, le tout dans l'enfoncement du coqueluchon de la mante. *Bain* l'entendant parler, lui cria d'un ton aſſez bas : Madame, ce n'eſt point là, montez plus haut : auſſi-tôt après on ferma la porte, & la Chanoineſſe fut ainſi cloîtrée pendant cette nuit pour chanter les matines avec le Cardinal.

» Il avait ſoin de ſe faire baigner & épiler lorſque cette nymphe devait ſe rendre à ſon appartement. A Londres, faute de baigneur, il ſe ſervait de *Manet* ſon valet-de-chambre, à qui il dit, b...

ſi tu jaſes, je te tuerai. Il fauchait avec ſon raſoir les marguerites ou les fleurs de cimetiere, c'eſt-à-dire, l'éminence griſe qui dominait ſur la poitrine de l'Ambaſſadeur. »

» Madame *de Tencin* venait pour careſſer le Cardinal & mériter, par des faveurs accordées, la protection pour ſon frere l'Abbé. Elle ne reſſemblait certainement pas à Madame *de Parabere*, que l'on pouvait mettre au rang des femmes fortes & illuſtres, & qui, rendant viſite à l'Abbé *Dubois*, avait, ſous ſa jupe, un bâton, dont elle régala, tête-à-tête, les épaules du viſité, pour ſe venger de ce qu'il avait mal parlé d'elle à Monſeigneur le Régent, qui s'était engoué de Madame d'*Avergnes*. »

» Outre Madame *de Tencin* l'on voyait encore ſouvent Mademoiſelle *Moltu*, fille d'un Jouaillier, ſur le quai des Orfevres, au Grand-Mogol. Cette jeune Demoiſelle, grande, bien découplée, au reſte effrontée comme un page de cour, venait en brouette ou en chaiſe à porteurs, ou en fiacre, & montait hardiment en plein jour, devant tout le monde, le perron de la cour des cuiſines, pour ſe rendre par l'eſcalier dérobé à l'appartement de Son-Eminence. Une pincée de coquetterie paraiſſait dans ſa phyſionomie & lui convenait aſſez. Mais elle eut la hardieſſe, en achetant une robe, chez un Marchand d'étoffes de ſoies, de jetter quatre cents livres, en or, ſur la table, & de dire, d'un ton hautain, payez-vous; c'eſt de l'argent du Cardinal. Dieu la toucha dans la ſuite; elle prit l'habit de religieuſe au Val-de-Grace, d'où elle ſortit & rentra dans un autre couvent. Sa ſœur cadette, aſſez jolie, touchée de la vie débordée de ſa ſœur aînée & de

ſa converſion, ſe dégoûta du monde & embraſſa auſſi le parti du cloître ».

Une aventure extraordinaire occupa tout Paris en ce temps-là, & devint la matiere de toutes les converſations. La voici, telle que l'a décrite un des témoins, le Chevalier *de Ravanne*. La Marquiſe *de Neſle* & Madame *de Polignac* ſe rendirent au Bois de Boulogne, dans leurs équipages, & ayant mis pied à terre, elles ſe battirent au piſtolet. La premiere fut légérement bleſſée & elle tomba ſous le coup. Madame *de Polignac*, fiere de ſa victoire, dit à ſon adverſaire, en s'en allant: va, je t'apprendrai à vivre & à vouloir aller ſur les briſées d'une femme comme moi: ſi je tenais la perfide, ajouta-t-elle, je lui mangerais le cœur après lui avoir brûlé la cervelle. Vous êtes vengée, Madame, lui dit un des témoins accourus au bruit des armes à feu, il ne convient pas d'inſulter au malheur de votre ennemie: ſa valeur doit vous la faire eſtimer. Taiſez-vous, jeune étourdi, lui répondit-elle, il vous convient encore moins de me faire des leçons.

Cependant on viſita & banda la bleſſure de Madame *de Neſle*. Courage, lui dit-on, votre bleſſure n'eſt qu'une égratignure. J'en rends graces au ciel, dit-elle avec vivacité, je triompherai donc encore de ma rivale. Un des aſſiſtants, conjecturant par ces paroles qu'il s'agiſſait d'un cavalier dans cette diſpute, lui demanda ſi c'était un homme de grand mérite. Sans doute, lui répondit-elle, il eſt digne qu'on répande pour lui un plus beau ſang que le mien. On la reconduiſit en la ſoutenant ſous les bras juſqu'à ſon carroſſe. En vérité, Madame, lui dit un de ceux qui la conduiſaient, j'ai une grande idée de l'heureux

mortel pour lequel vous prodiguez ainſi votre ſang. Vous penſez juſte, répondit-elle. C'eſt aſſurément le plus aimable Seigneur de la Cour. Je ſuis prête à verſer pour lui mon ſang juſqu'à la derniere goutte. Toutes les Dames lui tendent des pieges, mais j'eſpere que la preuve que je viens de lui donner de mon amour, me l'acquérera ſans partage. Au reſte, Meſſieurs, ajouta-t-elle en les quittant, je vous ai trop d'obligation pour vous cacher ſon nom : c'eſt le Duc *de Richelieu*. Oui, le Duc *de Richelieu* lui-même, le fils aîné de Mars & de Vénus.

Le Chevalier *de Ravanne* accourut ſur-le-champ au Palais-Royal pour amuſer du récit de ce duel le Régent dont il avait été Page. Il trouva Son Alteſſe Royale accompagnée du Cardinal *Dubois*, des Comtes *de Saint-Pierre* & *de Nocé*. Le Prince rit beaucoup de cet événement & ſur-tout des paroles fieres des deux combattants. Il ſe les fit répéter pluſieurs fois & regrettait de n'avoir pas été un des témoins. Le Cardinal, qui penſait de même, interrompit le Chevalier : par-là ſacred... ce b...là ſe trouve dans toutes les bonnes fêtes ! Jamais bon chien, ajouta-t-il, en parlant de lui-même, n'a rencontré un bon os.

Les plaiſirs du Cardinal ne prirent jamais ſur les affaires, & il ſavait, à l'exemple de ſon maître, accorder les uns avec les autres. Il apprit, par ſes émiſſaires, que le Roi d'Eſpagne voulait marier le Prince des Aſturies, ſon fils aîné, avec une fille de l'Empereur. Cette alliance aurait rendu l'Empereur trop puiſſant, & il était de l'intérêt du Régent de l'empêcher. C'eſt pourquoi il réſolut, avec ſon fidele Miniſtre, de propoſer le mariage du Roi de France avec l'Infante d'Eſ-

pagne, & par suite celui du Prince des Asturies avec Mademoiselle *de Montpensier*, fille de Son Alteſſe Royale. Le Marquis *de Maulevrier*, Ambaſſadeur de France à Madrid, fut chargé de cette négociation ſecrette. Il y réuſſit, à l'aide de M. *Robin*, qui, étant depuis long-temps Commiſſaire pour le commerce de la France en Eſpagne, était connu & eſtimé de Sa Majeſté Catholique.

Cette intrigue fut conduite avec tant de dextérité & de promptitude, que le même courrier qui en avait porté le projet rapporta les dernieres dépêches du Marquis *de Maulevrier*. Elles renfermaient trois lettres, écrites ſur ce ſujet, de la main du Roi d'Eſpagne, au Roi, au Régent, & au Maréchal *de Villeroi*, Gouverneur de Sa Majeſté. Le Régent & le Cardinal *Dubois* arrêterent à l'inſtant d'en parler au Conſeil du lendemain, Dimanche, 14 Septembre 1721, & de ſurprendre, *ab abrupto*, ſans donner le temps de la réflexion, les Princes du Sang, les Pairs & le Maréchal *de Villeroi*. Tout réuſſit à ſouhait. La lecture des trois lettres, dans leſquelles il n'était fait mention que du mariage du Roi, déterminerent toutes les voix, & cette affaire fut arrêtée & conclue dans cette ſéance. On dépêcha, à l'iſſue du Conſeil, un courrier pour porter cette agréable nouvelle à Leurs Majeſtés Catholiques, qui lui firent donner trois cents piſtoles & une chaîne d'or avec une belle médaille.

Le Conſeil d'Etat avait conclu ce mariage avec trop de précipitation. Le lendemain les Princes du Sang, les Ducs & Pairs, le Maréchal *de Villeroi* ouvrirent les yeux. Ils s'apperçurent, mais trop tard, de la faute qu'ils avaient faite; quoiqu'en effet

effet la fille du Roi d'Espagne fut digne par son rang d'épouser un Roi de France ; cette alliance cependant était trop disproportionnée à cause des âges. Celui de l'Infante ne promettait pas de sitôt des héritiers au Trône & semblait favoriser les prétentions du Régent. Ces réflexions acquirent un grand poids lorsqu'on rendit public le mariage du Prince des Asturies avec Mademoiselle *de Montpensier*. On eut beau annoncer ce mariage comme une marque de la reconnaissance du Roi Catholique & non comme une condition de celui du Roi Très-Chrétien, personne ne fut dupe. Mais les paroles étaient données & les préparatifs étaient faits.

Cette double alliance réconcilia le Régent avec le Roi d'Espagne, & par-là remit la paix & la bonne intelligence entre les deux branches royales de la maison de Bourbon. On s'écrivit de part & d'autre des lettres pleines d'amitié & de confiance, & on se hâta de faire partir les Princesses pour joindre leurs époux. Le contrat de mariage de Mademoiselle *de Montpensier* fut signé avec grand appareil aux Thuileries par le Roi & la Famille Royale. Le Cardinal *Dubois* présida en quelque façon à cette signature. Ce fut lui qui donna le contrat à lire à M. *de Maurepas*, Secretaire d'Etat. Après la lecture des qualités des parties contractantes, il dit : *en voilà assez*, prit la plume, la présenta au Roi, lui montra l'endroit où il devait signer, & en usa de même à l'égard des autres Princes & Princesses du Sang. Après que la future Princesse des Asturies eut signé, le Cardinal lui dit d'un air de maître : voilà qui est fini, Madame, vous savez à qui vous en avez obligation. Il faut, s'il vous plaît, que nous ayons commerce de lettres ensemble, quand vous serez

en Eſpagne ; car c'eſt moi qui ſaurai bien vous faire valoir en ce pays-là.

La dot de cette Princeſſe fut fixée à cinq cent mille écus, ſans y comprendre les bijoux, diamants, habits & étoffes qui égalaient pour le moins la quantité, le prix & la beauté de ceux qu'on avait donnés à la Princeſſe *de Modene*. On regardait ces dots comme le produit du ſyſtême ; & l'on diſait hautement que les caves du Palais-Royal étaient pleines de tonnes d'or, dépouilles du Royaume entier. Mais perſonne n'ignore que le fils du Régent a payé une immenſe quantité de dettes contractées par ſon pere, qu'il n'a pu y ſatisfaire qu'en vivant avec une modeſtie & une économie ſans pareilles. C'eſt-là la meilleure réponſe aux calomnies groſſieres, tant de fois répétées contre le Duc *d'Orléans*.

Le Cardinal, ſon favori, fit nommer ſon frere & le Prince *de Rohan*, pour faire l'échange des deux Princeſſes. Cet aſſortiment parut étrange & prêta beaucoup à la malignité. Ces deux députés furent chargés de préſents & de diamants deſtinés aux Seigneurs & aux Dames qui devaient accompagner l'Infante juſqu'aux frontieres, & recevoir la Princeſſe des Aſturies que le Régent ſon pere conduiſit dans ſa voiture juſqu'au Bourg-la-Reine. L'Infante arriva peu de jours après, & on lui fit une ſuperbe entrée. Le Cardinal *Dubois* voulant faire ſa cour à la Reine Catholique ſa mere, demanda à M. *le Blanc*, Secretaire d'Etat de la Guerre, un Ingénieur habile dans le deſſein. Il le chargea de tracer ſur une feuille de vélin les principales rues du paſſage de l'Infante, les arcs de triomphe, la diſtribution des gardes Suiſſes & Françaiſes, la pompe du cortege, le Corps de

Ville allant rendre ſes hommages à la Princeſſe & le concours nombreux de peuple. Ce rouleau, admirablement bien deſſiné, fut envoyé à la Reine, qui ſut beaucoup de gré au Cardinal de cette politeſſe.

Le 15 Octobre 1721, il obtint la charge de Grand-Maître & Sur-Intendant des Poſtes, qui doit être naturellement attachée aux affaires étrangeres, par la relation que ces deux places ont enſemble. En quittant le miniſtere, M. *de Torcy* ſe l'était réſervée, & en avait joui tranquillement juſqu'à ce jour. Mais le Cardinal la demanda au Régent avec tant d'inſtances, que Son Alteſſe royale ne put la lui refuſer. Elle écrivit à M. *de Torcy* pour lui demander ſa démiſſion, & lui conſerver une penſion de vingt mille livres ſur cette charge. C'eſt tout ce qui reſta à ce Miniſtre ſage & habile, de ſon ancien département des Affaires étrangeres. Comme il avait paſſé avec toutes ſes dépendances ſur la tête du Cardinal, on appella celui-ci le valet-de-chambre de M. *de Torcy*. C'eſt ainſi qu'on avait appellé autrefois *Louis XIV*, le valet-de-chambre du Duc de Savoye, parce que Sa Majeſté le dépouillait de ſes Etats, & l'en revêtiſſait quand elle le jugeait à propos. Il parut ſur ce ſujet une épigramme qui faiſait alluſion à la taille contrefaite du Duc *de Savoye*.

Si ce boſſu mal-à-propos
Se range du côté d'Eſpagne,
On ne lui laiſſera montagne
Que celle qu'il a ſur le dos.

Le Cardinal, comblé de tant de faveurs, & mis en poſſeſſion du pavillon des Thuileries,

qu'avait occupé Madame *de Ventadour*, pendant qu'elle était Gouvernante du Roi, ne pouvait plus entrer dans les Conseils sans y avoir un rang distingué. Jusqu'à ce qu'on eût levé tous les obstacles qui devaient s'opposer à cette préséance, il n'y assista plus, & sa place de Secretaire des Affaires étrangeres fut donnée au Comte *de Morville*, fils de M. *d'Armenonville*. Mais il fut toujours le principal ressort des Conseils, & sans avoir encore ni le rang ni le titre de premier Ministre, il en faisait les fonctions, sur-tout depuis l'éloignement de M. *d'Argenson* & la fuite *de Law*.

Ce grand pouvoir ne satisfaisait pas encore l'ambition du Cardinal. Il voulait, à quelque prix que ce fût, présider au Conseil. Pour y réussir, il imagina de se faire nommer Chancelier, comme l'avaient été les Cardinaux *du Prat* & *de Birague*. On fit proposer secretement à M. *d'Agueſſeau*, qui était exilé à Frênes, de se démettre de sa dignité en en retenant les honneurs. Pour l'en dédommager, on lui offrait cinq cents mille livres, une pension de cinquante mille, & une charge de Président à Mortier pour son fils. Le Chancelier n'accepta pas, & le Cardinal laissa les Sceaux à M. *d'Armenonville*. Il pensa à demander le cordon bleu, & consulta auparavant M. *de Clérambault*, Généalogiste des Ordres du Roi. Celui-ci répondit à Son Eminence que les Cardinaux ne se dispensaient jamais des preuves d'usage. Le Prétendant recommanda à M. *de Clérambault* le secret sur cette consultation, & ne s'occupa plus du Saint-Esprit : ajoutons à sa louange qu'il ne témoigna à M. *d'Agueſſeau*, aucun mécontentement

du refus qu'il avait fait de donner sa démission. Le Cardinal *de Bissi*, Evêque de Meaux, allant passer les fêtes de Pâques dans son diocese, crut devoir demander au Cardinal *Dubois*, si Son Alteſſe royale ne trouverait pas mauvais qu'il rendit visite à cet illustre Magistrat. Bien loin de-là, répondit le Cardinal *Dubois*, Son Alteſſe royale en sera fort contente; & si j'avais moi-même moins d'affaires, je me ferais un plaiſir de vous accompagner à Frênes.

Le Cardinal *de Rohan* revint de Rome, & en faiſant ſon compliment au Cardinal *Dubois* ſur la promotion, il lui dit: Vous voilà préſentement comme un de nous, vous êtes notre confrere. Oui, répondit modeſtement le Miniſtre, je ſuis le balayeur du ſacré Collége. C'eſt avec cette fauſſe modeſtie qu'il croyait leurer ceux à qui il avait affaire. Il ſe donnait auſſi pour un homme mal-aiſé. Depuis que je ſuis Miniſtre des Affaires étrangeres, diſait-il à M. *Pecquet*, j'ai fait beaucoup de dépenſe. Vous voyez la table que je tiens, je me ſuis ruiné d'ailleurs pour être Archevêque de Cambrai; il a fallu depuis lors faire figure; & aujourd'hui je n'ai pas ſeulement le moyen d'avoir un calice, *ni une machine que l'on met comme cela, vous m'entendez bien, par-deſſus les épaules pour dire la meſſe. Il voulait dire une chaſuble dont il ne ſavait pas le nom, mais qu'il déſignait par des geſtes, comme Gilles à la foire.* Cet homme ſi pauvre avait cependant alors un riche Archevêché & ſept Abbayes.

Ses créanciers ne ſe reſſentaient que de cette prétendue détreſſe. » La femme d'un Galonnier qui avait fourni pour douze mille livres de galons

d'or & d'argent pour meubler l'appartement neuf du Cardinal, venait ſouvent demander quelque choſe à compte de ce qui lui était dû. Ne pouvant y parvenir, quoiqu'elle fût un pillier d'antichambre (car Son Eminence ſortait comme un éclair pour fuir les créanciers), elle crut mieux réuſſir en ſe mettant à l'écart ſur l'eſcalier dérobé pour parler au Miniſtre qui devait deſcendre & monter en carroſſe, dans la cour du cul-de-ſac de l'Opéra. Plaintes ſur plaintes, repréſentations de beſoins preſſants, point de réponſe. A la fin il ſe retourna, & lui dit : Madame, vous me demandez l'impoſſible. Elle répondit : Je l'ai fait pour vous, Monſeigneur, car j'ai avancé une ſi groſſe ſomme, & je n'en ai pas encore retiré un ſol. Oh! pour le coup, repliqua-t-il, vous mentez, car il n'y a que Dieu qui puiſſe faire l'impoſſible. Il monta en carroſſe, & dit, fouette cocher. C'eſt ainſi qu'il bernait les créanciers qui étaient toujours la dupe. »

» C'était un de ſes plus grands ſupplices quand il fallait lâcher des eſpeces ſonnantes. Le Sieur *Chef*, ſon maître-d'hôtel, étant continuellement aux priſes avec lui, le menaça qu'il n'aurait point à dîner, & que la compagnie invitée n'avait qu'à torcher ſes barbes. Enfin, le Cardinal le fit venir dans ſon appartement, & lui ayant ouvert deux cabinets, enſuite un petit caveau, tira un ſac de mille livres qu'il lui jetta en colere à travers les jambes, de maniere que ſi le receveur n'eût pas été allerte à ſauter, il aurait eu la cheville du pied fracaſſée.... Cependant il faut dire à la louange du Cardinal & à ſon honneur & gloire, qu'en partant de Paris pour venir demeurer à Verſailles, il fit payer généralement

toutes ses dettes, par le Sr. *Pâris*, son Intendant. » Il faut entendre par-là les dettes de sa maison & de sa dépense journaliere : car on vit paraître après sa mort un grand nombre de créanciers qui demandaient des sommes avancées depuis plus de vingt ans.

Un dénonciateur connaissant le caractere intéressé du Cardinal, crut avoir trouvé une occasion d'en tirer une bonne récompense. Il s'adressa à son valet-de-chambre, lui apprit la mort d'une vieille femme qui demandait l'aumône, & venait de laisser cependant une somme de quatre-vingts mille livres en argent comptant. Comme elle était Protestante, le Cardinal ne voulut pas que la justice s'emparât du trésor. Il fit charger de la saisie & du scellé le Commissaire de la rue Montmartre, nommé *Renard*, qui avait fait preuves d'habileté pour ces sortes d'expéditions. *Renard* ne connaissait point le Cardinal qu'il n'avait jamais vu. Etant venu au Palais-Royal pour lui rendre compte de sa commission, il attendit le Ministre dans une salle à côté de sa chambre. Celui-ci sortit de son appartement, & apperçevant le Commissaire dont la figure lui était absolument inconnue : Qui êtes-vous, lui dit-il brusquement ? A qui en voulez-vous ? Je veux, lui répondit *Renard*, parler au Cardinal *Dubois*. Hé bien ! répliqua le Ministre, dites-moi ce qui vous amene.

Le Commissaire, croyant parler à quelque Aumônier, & persuadé qu'un Cardinal devait être vêtu de rouge de la tête au pied, répondit hardiment qu'il ne le dirait pas. — Vous me le direz. — Assurément non. — Je vous ferai mettre en prison. — Bon ! vous vous moquez ;

c'eſt moi qui y fais mettre les autres. Le Cardinal, ſentant la bile s'échauffer, s'avança de quelques pas dans ſon anti-chambre, & cria: Hola! hé! quelqu'un! qu'on m'aille chercher *Raudry*. A cette maniere familiere d'appeller le Lieutenant de Police, le Commiſſaire ſentit ſa faute, & apperçut la calotte rouge enfoncée dans la perruque du Miniſtre. Il lui en demanda pardon en diſant: Monſeigneur, je n'avais pas vu votre calotte, & je ne vous avais enviſagé que par-devant. Il fit enſuite ſon rapport, & le Cardinal s'appaiſa. Le dénonciateur revint pluſieurs fois pour demander une récompenſe au valet-de-chambre; mais il n'obtint rien.

Son rang & ſon crédit l'élevant au-deſſus des formes, le Cardinal les négligeait & s'en moquait ouvertement. Le Prieuré de Palaiſeau, dépendant de l'Abbaye de Bourgueil, vaqua le 31 Janvier, mois des gradués: cependant il y nomma un de ſes neveux, en ſa qualité d'Abbé. Un gradué jetta un dévolut ſur ce bénéfice, & le fit ſignifier à ſon Eminence, par un Notaire accompagné de ſon Clerc. Le Cardinal, piqué de leur prétendue inſolence, voulut les faire conduire tous les deux à la Baſtille. Déja même des Exempts de Police qui étaient toujours dans l'anti-chambre aux ordres de ſon Eminence, ſe mettaient en devoir de les appréhender au corps pour faire leur cour au Miniſtre. Celui-ci ſe radoucit cependant & ſe contenta de les charger d'injures. Il traita plus cavalierement encore deux Notaires qui venaient lui ſignifier un indult ſur une de ſes Abbayes. Mais les bénéfices des Cardinaux en étant exempts, il ſe moqua d'eux. Ceux-ci lui demanderent au moins de quel nom ils rem-

pliraient *le parlant à*. . . Il leur répondit : *Mettez parlant à mon derriere*, ce qu'il répéta plusieurs fois en frappant du plat de sa main sur la chose indiquée.

» C'était un véritable Arlequin, dit son Secretaire, qui cabriolait tantôt sur un pied, tantôt sur l'autre fort légérement. Comme il n'était pas de la grande taille, se trouvant chez S. A. R. entouré par les Ministres Anglais, & autres personnages de haute stature, il sauta à pieds joints sur un tabouret pour se démêler de la foule, & pour se faire entendre. Le voyant ainsi campé & juqué, ne l'aurait-on pas pris pour un chansonnier du pont-neuf ? Cette scene arriva dans le temps de l'affaire du Prince *de Cellamare*. Le Ministre brouillon ayant égaré un papier de conséquence, courut, comme un écervelé, de l'appartement de S. A. R. au sien, & fit venir M. *Pecquet*, en lui disant : M. je vais être pendu, je n'ai qu'à me jetter par la fenêtre, je ne sais ce qu'est devenu un tel papier. Les Anglais sont chez S. A. R. : on m'attend. Que je suis malheureux ! M. *Pecquet* lui répondit : Monsieur, tranquillisez vous, vous ne serez pas pendu, épargnez-vous la peine de vous jetter par la fenêtre, retournez chez le Prince ; je vais chercher ce papier, & je vous le porterai. Plusieurs valets-de-chambre furent postés de distance en distance, pour avertir les Huissiers de laisser entrer M. *Pecquet* dans le Cabinet de S. A. R. Le recouvrement de cette piece essentielle ranima tous les sens du Ministre ».

» Il avait souvent des envies de fol, & il lui arriva plusieurs fois, en dînant, de dire à ses laquais, ou valets-de-chambre : fermez les bat-

tants de cette croisée, de peur que je ne me jette par la fenêtre. La belle débacle! Il serait tombé sur les orangers de Mademoiselle *de Valois*, & on l'eût pris pour une orange amere, ou du moins pour une poire de bon chrétien. » Un de ses confidents, qui était dans l'usage d'entrer chez lui sans se faire annoncer, le trouva seul dans son cabinet, debout sur les chaises, sautant & cabriolant sur les tabourets & les tables.

Il s'était levé un jour à cinq heures du matin pour travailler, & il n'avait rien fait à huit. Il appelle M. *Pecquet*, & lui dit d'un ton plaintif: Monsieur, que je suis malheureux! je ne saurais rien faire depuis trois heures que je travaille, je ressemble à cogne-fétu, & je n'en suis pas plus avancé. M. *Pecquet* lui répondit: Monseigneur, il ne faut pas vous en étonner, vous êtes malade, vous souffrez & faites souffrir les autres: vous passez une partie du temps à jurer, vous êtes sujet à beaucoup de distraction: je suis bien sûr que si vous vouliez en faire l'aveu, vous conviendriez avec moi que dans la matinée vous n'avez pas fait le moindre ouvrage. Cela est vrai, Monsieur, repliqua-t-il, vous avez trouvé la véritable cause; mais je vous promets que cela ne m'arrivera plus. En disant cela, il passa dans un cabinet voisin, & M. *Pecquet*, en descendant, lui entendit répéter plusieurs fois, se lever à cinq heures du matin, n'avoir encore rien fait à huit! La raison... j'y mettrai bon ordre.

» Pour cela il fit venir plusieurs Commis auxquels cependant, quoiqu'il fît l'affairé, & qu'il se trémoussât beaucoup, il ne donna point à travailler; mais il dit qu'il fallait faire des arran-

gements pour ne pas perdre son temps, & il leur recommanda l'exactitude & la ponctualité. Il envoya l'après-midi prier M. *Pecquet* de monter à son appartement, & s'expliqua dans ces termes : je n'y puis plus tenir, il faut absolument que vous me fassiez une liste de ce que j'ai à faire pendant le jour, & que vous partagiez mon temps & mes heures. Je ne veux plus vivre dans le désordre. On assure que M. *de Torcy*, pendant son ministere, avait le loisir de se promener & de se récréer ; pour moi, je n'ai pas cet avantage. M. *Pecquet* trouva la proposition assez originale & singuliere, & le plan encore plus difficile dans son exécution. Enfin il fut obligé de dresser, sur une grande feuille de papier, une liste non-seulement pour tout le jour, mais encore pour la semaine, afin de contenter le fantasque qui n'en faisait ni plus ni moins, & ne se comporta pas dans la suite avec plus de régularité. »

» Le temps de la majorité du Roi approchait, & le Régent sentait la nécessité où il était de faire remettre les rênes du Gouvernement à quelqu'un dont il connût l'attachement pour lui, & le dévouement. Quoiqu'il ne soit pas d'usage en France de faire rendre compte de leur conduite aux Princes qui quittent la Régence, il était cependant possible que l'on donnât au Roi des impressions fâcheuses contre S. A. R. D'ailleurs, un changement de principes dans le Gouvernement après la majorité, aurait été une vive censure des opérations du Duc *d'Orléans*. Il résolut donc de faire le Cardinal *Dubois* premier Ministre. Personne dans l'univers ne lui était plus dévoué. Ce Cardinal lui devait tout, & n'avait d'autre

intérêt que ceux du Prince. Celui-ci devait donc espérer de régner encore sous son nom. Il consulta le Duc *de Saint-Simon* qu'il aimait, & en qui il avait une confiance bien méritée. Ce Seigneur n'approuva pas le projet du Régent, & lui détailla les raisons de son improbation dans une conférence qui dura près de deux heures. »

» Ce fut à l'issue de cette consultation que S. A. R. dit au Cardinal (pour lui en donner un avis indirect) : *Non m'a averti que tu pensais à être premier Ministre, & que je me repentirais un jour de t'avoir tant élevé. C'est le Duc de Saint-Simon qui m'a fait cette confidence* ». Le Cardinal qui était depuis long-temps jaloux de l'amitié que S. A. R. témoignait au Duc, fut très-piqué de cette prétendue confidence. » Il vint trouver M. *Pecquet* dans son cabinet, & après avoir quitté son manteau & son chapeau ..... sans vouloir s'asseoir pour mieux gesticuler, il lui dit tout en colere : Que direz-vous, Monsieur, vous ne le croirez sûrement pas. Ce fripon, ce coquin de Duc *de Saint-Simon* vient de faire entendre à S. A. R. que je songeais à être premier Ministre. Vous savez, Monsieur, que rien n'est plus faux, & que cela est bien éloigné de ma pensée & de ma conduite. Me voilà perdu ; S. A. R. va se mettre cette chimere en tête, j'en suis au désespoir. M. *Pecquet* répondit, avec son sang-froid éloquent : Monseigneur, je vais vous donner un expédient qui bannira ce soupçon de l'esprit du Prince. Raisonnons, s'il vous plaît, un peu ensemble! Un premier Ministre doit posséder de grands talents, savoir la Jurisprudence du Royaume, les loix municipales, les réglements, les coutumes, les usages.

Vous n'entendez rien à tout ce micmac. Il doit de plus connaître les Finances, la Guerre, la Marine, les Affaires Etrangeres. A l'égard des Finances, vous ne vous en êtes jamais occupé : pour ce qui est de la Guerre, vous n'avez jamais été curieux de savoir si un canon doit être rond ou quarré : en fait de Marine, vous avez à peine vu un vaisseau de ligne ; restent donc les Affaires Etrangeres : vous connaissez cette partie-là, mais encore avez-vous besoin de conseil. Pour vous tirer de l'embarras & de l'inquiétude où vous êtes, allez trouver S. A. R., avouez-lui le peu de pratique que vous avez de toutes ces choses : vous verrez qu'elle se désabusera facilement de l'idée que lui a inspirée le Duc *de Saint-Simon*. Ah ! Monsieur, vous me rendez la vie, s'écria le Cardinal avec joie, je suivrai votre bon conseil, & je vais de ce pas chez S. A. R. »

Ces raisons, sans doute, ne firent pas changer de résolution au Régent : ou vraisemblablement la réflexion empêcha le Cardinal de faire des aveux aussi indiscrets. Le premier pas à faire était de l'introduire dans les Conseils. On s'attendait à voir le Chancelier & les Ducs s'y opposer vigoureusement. Mais le Régent résolut de surmonter tous les obstacles, & de profiter même de cette opposition pour éloigner des Conseils ceux qui lui déplaisaient, afin d'éluder les difficultés des opposants. On leur offrit le Cardinal *de Rohan* que sa naissance rendait supérieur à la plupart de ceux qui devaient lui disputer le rang. Il arrivait récemment de Rome, où il avait réussi dans la négociation du chapeau pour l'Abbé *Dubois*. On l'avait assuré qu'il recevrait une récompense proportionnée à l'étendue du

ſervice qu'il avait rendu, & on lui avait laiſſé eſpérer une très-grande part dans le Gouvernement de l'Etat. A peine était il arrivé d'Italie, que S. A. R. le prévint par une viſite, & l'admit dans les conférences les plus ſecretes du Palais-Royal.

Quoique le Cardinal fut très-inſtruit du manege des Cours, & qu'il eût paſſé ſa vie au milieu des intrigues, il fut cependant trompé par les avances du Régent, & les crut ſinceres. Il ne vit pas que le Régent ne ſe donnerait jamais pour collegue dans le miniſtere qu'un ſujet entiérement dévoué à ſes volontés. Cette réflexion lui aurait fait ſentir qu'on ne l'admettait au Conſeil que pour *faire la planche* (ſelon l'expreſſion familiere) au Cardinal *Dubois*. Auſſi le nom lui en reſta; & le public, habile à ſaiſir tous les ridicules, l'appella long-temps le *Cardinal de la Planche*. Il prit donc ſéance le 22 Février 1722 au Conſeil de Régence, immédiatement après les Princes du Sang, & avant le Chancelier & les Pairs. Cette Eminence était entrée dans la ſalle avant l'heure du Conſeil, & s'était placée ſelon l'ordre qu'elle avait reçu.

Le Duc *de Noailles*, le Maréchal *de Villeroi*, le Chancelier & les autres Seigneurs furent très-étonnés de cette innovation. Ils ſe réunirent tous pour s'en plaindre, & dirent que les uſages du Royaume n'accordaient aucun rang à la Cour aux Cardinaux. Le Régent leur répondit qu'ils n'avaient qu'à proteſter, mais que les affaires ne devaient pas être retardées par un incident de cette nature. Tous obéirent, & le Conſeil ſe tint à l'ordinaire. Les Ducs & Pairs s'aſſemblerent le lendemain chez le Chancelier, & convinrent de

préſenter un mémoire pour juſtifier leurs droits, & de ne point aſſiſter au Conſeil juſqu'à ce qu'on leur eût rendu juſtice.

Ce mémoire était très-faible, & ne détruiſait pas les inductions que chacun tirait des mêmes droits accordés jadis aux Cardinaux *de Richelieu* & *de Mazarin*; auſſi les Ducs & Pairs ne s'en tinrent pas là, ils députerent le Chancelier & le Duc *de Saint-Aignan*, pour repréſenter que ſous *Louis XIII* le Cardinal *de la Rochefoucault* ayant été admis au Conſeil, & y ayant pris ſéance, l'ayant le Chancelier & les Ducs, le Roi accorda au Connétable *de Leſdiguieres* un brevet qui déclarait que cette préſéance ne tirerait point à conſéquence pour l'avenir. Les Députés demanderent à S. A. R. la même grace, aſſurant que, par ce moyen facile & déja pratiqué, la conteſtation finirait ſans avoir aucune ſuite fâcheuſe. Cet expédient plut au Régent qui l'accepta, dans la ſuppoſition que la choſe lui était expoſée avec vérité.

Il conſulta les deux Cardinaux intéreſſés. Ceux-ci convinrent que *Louis XIII* avait donné ce brevet par complaiſance pour le Connétable, & ſous la condition expreſſe qu'il ſerait tenu ſecret. Ils ajouterent que le Connétable n'ayant pas obſervé cette condition, le Roi avait redemandé le brevet, & l'avait déchiré. Cet exemple prouvait donc contre les Ducs, & n'aurait jamais dû être allégué par leurs Députés. Son Alteſſe royale, irritée de voir qu'on avait voulu la ſurprendre, répondit ſéchement aux Ducs, lorſqu'ils vinrent demander le brevet promis : Je vous le donnerai volontiers, Meſſieurs; mais je le déchirerai le lendemain, comme fit *Louis XIII*.

Les Députés le supplièrent alors de trouver bon qu'ils s'absentassent le lendemain du Conseil, & qu'ils prissent quelques jours pour former leurs défenses.

Le Régent se hâta de profiter de leur absence : dès le lendemain, 11 Février, il introduisit son favori dans le Conseil de Régence, & le plaça auprès du Cardinal *de Rohan*. Le Maréchal *de Villeroi* & le Duc *de Noailles* accompagnèrent le Roi jusqu'à son fauteuil, & se retirèrent sur-le-champ du Conseil. Le Chancelier, les Ducs & Pairs & les Maréchaux ne s'y présentèrent pas, de sorte que le Conseil fut composé ce jour-là des Princes du Sang, des deux Cardinaux, des Secrétaires d'Etat, & de ceux qui ne disputaient pas le rang aux deux Prélats. Le Duc *de Noailles*, qui avait cet esprit vif & épigrammatique qui distingua encore plusieurs de ses descendants, rencontrant le Cardinal *Dubois* après le Conseil, lui dit : *Cette journée sera fameuse dans l'histoire, Monsieur, on n'oubliera pas que votre entrée au Conseil en a fait déserter tous les Grands du Royaume.*

La retraite de ce Seigneur ne déplut pas au Régent ; mais il vit avec quelque inquiétude le concert unanime des Ducs & Pairs. Il chercha à les ramener par la voie de la persuasion, & eut à cet effet plusieurs conférences avec eux & le Chancelier. On prétend même qu'au lieu du brevet dont il a été fait mention, il leur présenta un ordre du Roi ; mais ceux-ci n'en étant pas satisfaits, le Prince le déchira devant eux. Plusieurs d'entr'eux demandèrent la permission de s'absenter des Conseils, & la plupart s'en éloignèrent sous différents prétextes. Le Maréchal

de

de Villeroi ayant, en sa qualité de Doyen des Maréchaux & de Gouverneur du Roi, un grand crédit sur l'esprit des Ducs, le Régent fit tous ses efforts pour le gagner. Quoique S. A. R. n'ignorât aucun des propos hardis que ce Duc tenait sur son administration, sur sa conduite personnelle, sur ses prétentions au trône, elle vainquit cependant sa répugnance. Elle l'exhorta, le pressa, le pria même pendant deux heures de rentrer au Conseil, parce que son exemple y ramenerait les autres Seigneurs. Ce Maréchal s'y refusa toujours, & protesta que s'il y rentrait, il se placerait sur un tabouret derriere le Roi, en sa qualité de Gouverneur; mais qu'il ne prendrait jamais le rang de Conseiller.

Plus les instances du Régent avaient été vives, plus il fut irrité en les voyant inutiles. Il résolut d'éloigner tous les opposants : tous reçurent défense de se présenter au Conseil, & furent rayés sur l'état des graces & des pensions. On ôta, pour la seconde fois, les sceaux à M. *d'Agueſſeau*, & on les donna à M. *d'Armenonville*, qui, étant d'un caractere doux & complaisant, ne s'opposerait point aux entreprises des Cardinaux, & servirait au contraire à les affermir dans leur privilege. Cette disgrace fut suivie de la retraite des opposants, ils se retirerent dans leurs terres, & le Chancelier reçut ordre de les suivre. Le Garde-des-Sceaux fut installé au Conseil le premier Mars, il s'y plaça au-dessous du Cardinal *Dubois*; & celui de *Rohan* étant rentré quelque temps après, il se retira pour lui faire place. Les Ducs & les Maréchaux persisterent dans leur protestation.

Quoique ces divisions fixassent l'attention du public, elle fut cependant partagée par le réta-

bliſſement des Jéſuites à la Cour, l'arrivée de l'Infante en détermina l'inſtant. On ſait aujourd'hui les conditions ſecretes du traité conclu entre le Régent & le Pere *d'Aubenton*, Confeſſeur du Roi d'Eſpagne, pour le double mariage du Roi de France & du Prince des Aſturies. L'une était de rendre aux Jéſuites le poſte de Confeſſeur du Roi. L'événement l'a fait aſſez connaître. L'autre était auſſi extraordinaire, & on la tient de feu M. l'Evêque de Soiſſons, M. *de Fitz-James*. Ce Prélat a dit pluſieurs fois que, dans le traité fait avec l'Eſpagne pour rétablir la paix entre les deux Couronnes, le Roi Catholique s'obligeait à protéger & récompenſer, comme ſes propres ſujets, les maiſons des Français ou d'autres étrangers qui s'étaient établis en Eſpagne pendant la guerre de la ſucceſſion. Une branche des *Berwick* était du nombre, & on la déſigna en particulier, en lui promettant richeſſes & dignités, ſi elle plaçait chez les Jéſuites, au College de Louis-le-Grand, les enfants du Maréchal de ce nom, entre leſquels était cet Evêque de Soiſſons. Pour cet effet, on les retira d'un college de l'Univerſité.

C'eſt ainſi que les peuples ne voient dans les traités faits entre leurs Souverains, que des articles vagues, purement oſtenſibles, tandis qu'on dérobe à leurs yeux les articles ſecrets qui en ſont la baſe & l'ame. Ce fut l'exécution de la premiere de ces conditions particulieres qui fit donner pour ſucceſſeur à l'Abbé *de Fleury*, Auteur de l'hiſtoire eccléſiaſtique, le P. de *Liniere*. Le Duc d'Orléans avait choiſi cet eccléſiaſtique pour éclairer le Roi enfant, parce qu'il était ſavant, doux, modéré, & ſur-tout, ennemi de toute intrigue. Accablé d'années & d'infirmités, il demanda à être déchargé

de ſon emploi. S. A. R. le lui accorda, & ſe mit en devoir de contenter leurs Majeſtés Catholiques. Il jetta les yeux ſur le confeſſeur de Madame ſa mere, dont le caractere paiſible, tranquille, & le génie borné, ne laiſſaient rien à craindre de fâcheux. Le P. de *Liniere* n'avait jamais brillé dans ſa compagnie, & n'avait eu aucun goût pour les hautes ſciences, ni pour la chaire. L'emploi de Procureur l'avait ſeul occupé & l'occupait encore à la maiſon profeſſe de Paris, lorſque ſes amis le firent connaître au P. de *la Chaiſe.* Ce Religieux, qui, de ſon naturel était porté à la paix, goûta le caractere du P. de *Liniere*, & le donna pour confeſſeur à Madame.

Le moment étant arrivé où le traité d'Eſpagne devait être mis à exécution, le P. *d'Aubenton* fit valoir au Régent, les ſoins qu'il s'était donnés pour faire réuſſir le double mariage, & exigea pour récompenſe, l'exécution des articles ſecrets. Rome qui était gouvernée & remuée par la ſociété, joignit ſes ſollicitations à celles de l'Eſpagne. Elle voyait le Roi avancer en âge, ſans avoir été formé par ſes Religieux chéris, & elle avait les inquiétudes les plus vives ſur les ſentiments futurs de ce jeune Prince. S. A. R. d'ailleurs était laſſe des contradictions qu'elle éprouvait de la part des adverſaires des Jéſuites, & de leur chef, le Cardinal de *Noailles.* Ces trois objets réunis le déterminerent à contenter Rome & l'Eſpagne, & à humilier un Prélat dont le frere lui avait déplu dans l'affaire des rangs au Conſeil.

Les appellants furent effrayés de cette nomination : ils virent ſur-le-champ tout le crédit que la préſence d'un Jéſuite à la Cour donnait à la compagnie ; ils en frémirent, & furent alors

obligés d'avouer leur foibleſſe. Le ſeul Cardinal de *Noailles* oubliant le poſte qu'il occupait, le rang que tenait ſa famille à la Cour, & le danger qu'il courait en s'oppoſant aux projets de S. A. R., forma le deſſein de mettre obſtacle au rappel des Jéſuites. Le P. de *Liniere* alla ſelon l'uſage, lui demander les pouvoirs à Conflans, où une extinction de voix le retenait depuis long-temps. Entendant annoncer le confeſſeur du Roi, le Prélat dit d'un ton aigre : *ah ! c'eſt le Pere de Liniere, eh bien, qu'il entre. Sans lui donner le temps de s'expliquer, il lui dit avec beaucoup de vivacité : vous demandez des pouvoirs, mon Pere, je ne puis vous en donner; & je ſuis bien-aiſe de vous notifier en perſonne, que je vous défends de confeſſer le Roi. J'aurais bien des raiſons à vous apporter de mon refus; mais je ſuis maintenant trop enrhumé.* La Maréchale de *Noailles*, ſa belle-ſœur, qui n'était point enrhumée, prit la parole & dit au Jéſuite toutes les duretés que la colere put lui dicter.

Le choix du Souverain doit toujours être reſpecté, & c'eſt manquer au reſpect dû à ſa perſonne, que d'inſulter ceux qu'il honore. Cette réflexion ne vint point au Cardinal, ou la paſſion l'empêcha de s'y livrer. Il perſiſta dans ſon refus, malgré les inſtances du Régent & la demande expreſſe du Roi. Pour ſe juſtifier, il écrivit une longue lettre à S. A. R. dans laquelle il entreprenait de prouver que ſa conſcience ne lui permettait pas de laiſſer la direction du Roi, dont le ſalut lui était ſi cher, entre les mains d'un Jéſuite. Il répandit à l'appui de ce mémoire, un écrit qui prouvait en général qu'un Evêque ne pouvait, ſans pécher, ſouffrir que les Jéſuites adminiſtraſſent le Sacrement de Pénitence. Cependant il était notoire que les

confeſſeurs de Madame & du Régent, étaient de la Société, & approuvés par le Cardinal. Le ſalut de ces deux illuſtres membres de la Famille Royale devait-il lui être indifférent ?

Cette opiniâtreté du Prélat ne produiſit pas l'effet qu'il s'en était promis. Le P. de *Liniere* alla demeurer à Pontoiſe, Ville de l'Archevêché de Rouen, & le Roi alla à Saint-Cyr, qui eſt ſitué dans le dioceſe de Chartres, où ce Pere le confeſſa. On fit venir enſuite un bref du Pape, qui permettait au Roi de ſe choiſir un confeſſeur approuvé de l'Ordinaire, & qui déclarait que Sa Majeſté n'était d'aucun dioceſe particulier. C'eſt ainſi que la Société ſe vit affermir dans ce poſte qu'elle regardait comme le premier du Royaume; & le plus propre à ſervir ſon ambition.

Cependant elle éprouva dans la perſonne de ſon repréſentant, des mortifications très-déſagréables. Ce choix fut déſapprouvé des grands, des eccléſiaſtiques, du peuple, & des amis mêmes des Jéſuites, tels que le Maréchal de *Villeroy*, l'ancien Evêque de Fréjus, les Cardinaux de *Rohan* & de *Biſſy*. Le Roi lui-même reçut ſon confeſſeur avec un air froid & morne, qui ſemblait être de mauvais augure. La Princeſſe de *Conty*, premiere Douairiere, qui s'était ouvertement déclarée pour l'appel, le traita fort mal. L'Abbeſſe de Chelles, fille du Régent, attachée au parti Janſéniſte, dit pour toute réponſe au long compliment que lui fit le P. de *Liniere : mon Pere, puiſqu'il fallait néceſſairement que ce fût un Jéſuite qui confeſſât le Roi, j'aime autant que ce ſoit vous qu'un autre; mais je ne puis vous diſſimuler que je ſuis fâché de voir un Jéſuite dans cette place, car vous devez ſavoir que je n'aime pas votre Compa-*

gnie ; je la crains pourtant un peu ; vous voyez que je ſuis bonne françaiſe.

Si l'on ne contient pas les Jéſuites, ils monteront ſur le pinacle du Temple, diſait *Clément XI.* En effet, ces Religieux ne furent pas ſatisfaits d'avoir été remis en poſſeſſion d'un poſte qu'ils croyaient avoir perdu pour jamais. A peine virent-ils la conſcience du Roi entre les mains d'un Jéſuite, qu'ils réſolurent de lui faire regagner le crédit dont avaient joui les Peres *La Chaiſe & Le Tellier.* On peut établir une comparaiſon entre le Chancelier & le Confeſſeur du Roi. Le premier ne jouit que de vains honneurs ſans aucun pouvoir, s'il n'a les ſceaux. Auſſi le Chancelier de l'Hôpital, diſait-il, qu'un *Chancelier ſans ſceaux, était un apothicaire ſans ſucre.* De même, ſi le ſucceſſeur des *La Chaiſe & Le Tellier* n'avait pas comme eux la feuille des bénéfices, il n'avait qu'un vain nom, car cette feuille ſeule pouvait lui donner du crédit & de l'autorité par la quantité de rapports qu'elle néceſſite, & par le nombre & l'importance des bénéfices. Sans la diſtribution de ceux-ci, les Jéſuites ne comptaient pour rien le poſte diſtingué qu'occupait le P. de *Liniere.*

Louis XIV eut la foibleſſe de faire ſon confeſſeur, un des principaux Secretaires d'Etat, & de lui en attribuer le rang & les honneurs, en remettant entre ſes mains la nomination des bénéfices. Celui-ci ſe créa un Conſeil, formé uniquement des membres de ſa compagnie, les Procureurs de Provinces de France, & de quelques autres à ſon choix. C'était dans ce tribunal ſecret qu'on introduiſait le procès à tous les eccléſiaſtiques du Royaume, ſur le rapport des Jéſuites, & qu'on les jugeait ſans les entendre. Le point capi-

tal & ſur lequel on inſiſtait le plus dans ces jugements, était l'attachement des poſtulants pour la Société. Etait-on ſoupçonné ſeulement d'en manquer, dès-lors, quelque naiſſance, quelque mérite qu'on eût d'ailleurs, on ſe voyait exclu pour jamais des graces & des bénéfices.

Heureux ceux qui avaient quelqu'ami dans le tribunal redoutable! ils étaient ſûrs d'obtenir tout ce qu'ils deſiraient, dit l'auteur de la vie du Duc d'Orléans. Témoin, Mademoiſelle de *Mouchi*, Religieuſe d'Avenes, qui, à l'âge de dix-neuf ans, fut faite Abbeſſe, par le crédit du Frere *Wathlé*, ancien domeſtique de ſon pere. Témoin un Prémontré, qui, à la recommandation d'un Jéſuite ami du Secretaire du P. de *La Chaiſe*, fut nommé Abbé, avant que le procès de l'Election fût arrivé en Cour, afin de prévenir la demande que Monſeigneur devait faire pour un de ſes protégés. Témoins enfin les quatre fils & une fille d'un Charron du Cambreſis, qui furent mis à la tête des principales Abbayes de Flandre, par le moyen d'un Jéſuite qui les avait pris en affection.

Tant que vécut le P. de *La Chaiſe*, qui était un courtiſan très-adroit, mais doux & modéré, ce Conſeil prit les mêmes nuances. Ce Pere aimait ſa compagnie, mais il était incapable de perſécuter ceux qui ne lui étaient pas dévoués. Il eut toujours de grands égards pour ceux que leur naiſſance ſemblait mettre en droit d'aſpirer aux places importantes, & éloigna de lui les eſprits durs, comme le P. *Le Tellier*, & ceux qui lui reſſemblaient. Sa mort laiſſa un champ libre à celui-ci. Devenu par ſa nomination à la place de Confeſſeur du Roi, maître du ſénat Jéſuitique, il le compoſa de gens intrigants & remuants. C'étaient les Peres *Doucin*,

Daniel, *l'Allemand*, tous Normands comme lui, & le P. *Germon*, fort conſidéré du Contrôleur-général *Deſmarets*, dont il avait élevé le fils.

Ces quatre Religieux formerent le deſſein de perdre entiérement le Cardinal de *Noailles*, & pour y réuſſir, ils exciterent & fomenterent les querelles théologiques, qui ont diviſé l'égliſe de France pendant tant d'années. Voyant que le Cardinal avait approuvé, étant Evêque de Châlons, *les Réflexions du P. Queſnel*, & que les Janſéniſtes exaltaient ce livre au-deſſus de toutes les productions de la Société, ils firent venir de Rome, pour le condamner, la célebre Bulle *Unigenitus*. Elle leur ſervit, ainſi qu'avait déja fait le Janſéniſme, à perdre tous ceux qui leur portaient ombrage dans l'Egliſe & dans l'Etat. Ils forcerent par leurs perſécutions ce Prélat, à ſe déclarer chef d'un parti pour lequel il n'aurait jamais eu que des ménagements, ſi l'on ne l'eût pouſſé à bout. Non contents de donner dans l'Etat & dans l'Egliſe, & de les bouleverſer par leurs intrigues, ils voulurent aſſervir auſſi leur compagnie, & perſécuterent ceux d'entre les Jéſuites qui ne ſe déclarerent pas aſſez hautement pour eux. Cette Société était ſi troublée par leurs cabales & leurs menées, qu'en 1719, le Régent fut obligé d'employer l'autorité royale pour faire exécuter les ordres du Général.

Ce conſeil, & le pere *Lallemand* en particulier, eſpéra de faire rendre au nouveau Confeſſeur la feuille des bénéfices. Pour l'obtenir, ils s'adreſſerent, à l'inſu, dit-on, du Pere de *Liniere*, au Roi d'Eſpagne. Les Jéſuites lui repréſenterent que le parti des Appellants était encore extrêmement puiſſant, malgré les coups vigoureux qu'on lui

avait portés ; & qu'en éloignant des bénéfices les Eccléſiaſtiques qui en faiſaient la force & en étaient les ſoutiens, on le détruirait certainement. Cette attention, ajoutaient-ils, demandait un grand zele & une connaiſſance exacte des Poſtulants. Un particulier, tel qu'il ſoit, ne peut être inſtruit de ce détail, comme un Jéſuite à qui ſes confreres, répandus dans tout le Royaume, ne laiſſent rien ignorer ; d'ailleurs, pour ce qui était du zele, on était aſſuré d'avance qu'on n'en trouverait point ailleurs de plus actif & de plus ardent. Toute la Société ſe mit en mouvement pour faire valoir ces repréſentations, & le Nonce les appuya fortement.

Philippe V, ſollicité de toutes parts, ſur-tout par la Cour de Rome & ſon Confeſſeur, le Pere *d'Aubenton*, ſe laiſſa engager à faire la démarche délicate qu'on lui demandait en faveur de la Société. Il écrivit à Son Alteſſe royale, & lui répéta toutes les raiſons qu'on avait alléguées pour le déterminer lui-même à une demande auſſi extraordinaire. Ce Prince ayant reçu la lettre de Sa Majeſté Catholique, la communiqua au Cardinal *Dubois*. Ils furent indignés des prétentions exceſſives des Religieux qui avaient ſollicité cette puiſſante recommandation ; & ſi l'on n'eût pas déja fait autant de démarches inutiles auprès du Cardinal de *Noailles*, ils auraient ſur-le-champ nommé un autre Confeſſeur ; mais le Cardinal *Dubois* entra dans une fureur terrible, & jura, à ſa maniere, qu'ils s'en repentiraient. Les ennemis de la conſtitution, les Bénédictins ſur-tout, profiterent de ſa juſte indignation. On arrêta le coup dont on était près de les accabler ; & ſi la mort n'eût prévenu la vengeance du Cardinal, il

aurait exécuté dès-lors la destruction de cette intrigante Compagnie.

Au mois de Juin de cette année 1722, le Cardinal *Dubois* obtint l'Abbaye de Bergne & Vinox mise en commende, & fut délivré de son plus redoutable adversaire. Le Maréchal de *Villeroi* fut enlevé par ordre du Régent, conduit & exilé dans son Gouvernement du Lyonnais, & le Duc *de Charost* nommé Gouverneur de Sa Majesté. Nous ne rappellerons point les détails de cet événement, qui est en quelque sorte étranger à cette histoire; & qui d'ailleurs r'ouvrirait la playe d'une famille respectable & digne des honneurs dont quatre de nos Souverains l'ont comblée consécutivement. On avait pressenti le Maréchal sur le dessein qu'avait le Régent de nommer le Cardinal *Dubois* premier Ministre. Bien loin de s'y prêter, il s'emporta avec fureur, assura qu'il n'y consentirait jamais, & qu'il s'y opposerait de toutes ses forces & de tout son crédit. Quoiqu'il fût exilé, le Duc *d'Orléans* craignit encore les oppositions de ses amis; c'est pourquoi il fit quitter les Thuileries au Roi, & le conduisit à Versailles.

» Enfin, dit l'Auteur de la vie du Régent, le Cardinal *Dubois* recueillit tout le fruit qu'il pouvait espérer de la confiance de son maître & de l'attachement, ou plutôt de la passion qu'il avait pour sa personne & ses intérêts, & l'on peut dire aussi la récompense de son mérite & de ses travaux. Le 22 Août 1722, il fut déclaré premier Ministre. Cette déclaration n'ajouta rien à son pouvoir, mais elle le rendit plus éclatant, soit qu'elle le remplit d'une nouvelle ardeur, soit qu'alors on ne doutât plus qu'il ne fût l'Auteur de tout ce qui se faisait. La paix affermie

par des traités ſolides & par des alliances avantageuſes ; le Parlement dompté & humilié, les Grands ſoumis, ceux qui pouvaient embarraſſer écartés, lui laiſſerent la liberté de donner tous ſes ſoins au rétabliſſement des affaires.

Ce Cardinal avait dreſſé lui-même le modele de ſes proviſions, qui furent ſcellées extraordinairement ſans paſſer par les mains d'aucun Secretaire d'Etat. Elles étaient toutes à ſa louange, & détaillaient les juſtes motifs qui avaient engagé Sa Majeſté à le nommer premier Miniſtre. On dit qu'il avait donné une penſion de dix mille écus à la Marquiſe *de Prie*, maîtreſſe de M. le Duc *de Bourbon*, pour obtenir le conſentement de ce Prince, ou pour mieux dire, afin qu'il ne s'oppoſât point à ſon élévation.

Le premier Miniſtre fut complimenté à l'Hôtel de la Sur-Intendance qu'il habitait, & qu'on avait richement décoré avec les meubles de la Couronne. Les Cours ſouveraines, le Corps de Ville, l'Univerſité, l'Académie Françaiſe, les Princes du Sang & les Seigneurs de la Cour vinrent lui préſenter leurs hommages. Le compliment qui frappa le plus, fut celui que lui adreſſa ſon neveu le *Bredouilleur*, Chanoine de Saint-Honoré. Il lui écrivit que *la nouvelle dignité où il ſe voyait élevé, l'obligeait de redoubler ſes prieres à Dieu, afin qu'il lui fit la grace de ne faire ſervir le pouvoir que le Roi venait de lui confier que pour le bien de l'Etat & celui de la Religion.* Ceux des Chanſonniers de Paris ne furent pas auſſi modérés : voici les principaux.

Sur l'Air *de Joconde.*

On ne trouve pas étonnant
Que l'on faſſe un Miniſtre,
Et même un Prélat important
D'un maque.... d'un Cuiſtre.
Rien ne ſurprend en cela. —
Hé ! ne fait-on pas comme
De ſon cheval, *Caligula*
Fit un Conſul de Rome.

Autre.

Du bois dont on faiſait les Cuiſtres,
Chacun me nommait autrefois :
Mais à préſent je ſuis *Dubois*
Dont on fait les Miniſtres.

Le Comte *de Nocé* étant à ſouper chez le Régent avec les ſeuls Courtiſans de ce prince, S. A. R. mit la converſation ſur le Cardinal ; *qu'eſt-ce qu'on dit dans Paris de Dubois*, demanda-t-il aux convives ? La plupart ne répondirent qu'avec des éloges du Miniſtre ; *mais encore*, reprit le Prince, *ne trouve-t-on pas étrange que je l'aie fait Cardinal & Miniſtre preſqu'en même temps ?* Tout le monde ſe tut. Le Comte *de Nocé* moins politique que les autres Courtiſans, ou plutôt enhardi par la faveur de S. A. R. qui avait toujours vécu avec lui dans la plus grande intimité, prit la parole : tant s'en faut, dit-il, Monſeigneur, que Paris ſoit ſurpris de vous le voir faire Cardinal & premier Miniſtre ; on ne doute pas même que vous ne le fiſſiez Pape ſi vous l'entrepreniez ; mais malgré votre crédit, toute la France vous défie d'en faire un honnête homme. S. A. R. rit de

cette hardieſſe, & la converſation roula ſur d'autres objets.

A ſon lever, le Cardinal fut informé des propos du Comte *de Nocé*, & ſur le champ il expédia une lettre de cachet qui l'éxilait dans ſa terre de Saint-Martin de Beaurain. Elle lui fut ſignifiée à midi. Auſſi-tôt il ſe tranſporta au Palais Royal; & prit congé de S. A. R., comme pour faire un voyage. *Où vas-tu donc*, lui dit le Prince étonné, où le Roi m'envoie, répondit le Comte? Voilà l'Ordre de Sa Majeſté. Le Régent lut la lettre de cachet avec émotion, & vit entrer ſur le champ la Comteſſe *du Tort*. Cette ſœur du Comte *de Nocé* était d'une grande familiarité avec le Prince. En vérité, Monſeigneur, lui dit-elle, *Dubois* eſt un marouffle bien inſolent, d'oſer exiler mon frere, qu'il ſait avoir part à vos bonnes graces! eſt-ce ainſi qu'il uſe de l'autorité que vous lui avez miſe en main? Ne la lui avez-vous donnée que pour maltraiter ceux qui ſont les plus attachés à votre perſonne & à vos intérêts?

Que diable veux-tu que j'y faſſe, lui répondit le Régent? Quoi! repliqua Madame *du Tort*, vous aimez mon frere, & vous ſouffrirez qu'il parte & qu'on l'éloigne. Que dira tout Paris ſi vous ne l'arrêtez? On ne manquera pas de publier que vous n'avez pas eu aſſez de crédit pour mettre vos amis, vos Officiers à l'abri des entrepriſes d'un faquin. *Je ne ſais que te dire*, reprit le Prince, *mais comme c'eſt le premier acte qu'il fait de ſon autorité, il ne convient pas de le rompre en viſiere: j'ai beſoin de ſon miniſtere dans un projet que j'ai conçu*, Ah, ah! repartit la Comteſſe avec un ſouris malin, voilà qui eſt beau pour

un auſſi grand Prince que vous, d'expoſer ainſi ſon crédit ; Eh, ne craignez-vous pas que vos partiſans vous abandonnent pour s'attacher au Cardinal !

Le Prince après avoir rêvé un inſtant, dit au Comte : *Obéis toujours, je te donne ma parole que ce ne ſera pas pour long-temps.* Je vais obéir, Monſeigneur, reprit l'exilé ; mais outre le regret que j'ai de me voir éloigné de votre Alteſſe, j'ai un preſſentiment que le Cardinal voyant ſon ambition ſatisfaite par la facilité qu'il a de faire ſigner au Roi tout ce qu'il lui plaît, il ne ſurprenne ſon ſeing contre vous, & qu'il ne ſoit aſſez téméraire que de vous exiler vous-même : s'il a encore ſix mois de vie, vous verrez juſqu'à quel excès il pouſſera l'inſolence. Le Comte & la Comteſſe voyant que cette replique donnait à penſer au Prince, ſe retirerent, & M. *de Nocé* partit auſſi-tôt pour ſon exil.

Le Cardinal prit deux premiers Commis pour l'aider dans le détail immenſe dont ſa place le ſurchargeait : M. *Robin* pour les Finances & le Commerce, & M. *Héron* (1) pour la Guerre.

---

(1) Il arriva à ce Commis une ſinguliere aventure pendant le ſiege de Lille. Comme il était Tréſorier des troupes & de l'extraordinaire des guerres, un Officier vint lui demander de l'argent au moment qu'il ſortait de ſon logement. M. *Héron* tirant de ſon gouſſet quelques écus, les lui montra, & dit que c'était là tout ſon argent, & qu'il portait tout le tréſor ſur lui. L'Officier, choqué de ce menſonge, commanda ſur-le-champ au ſoldat de ſa compagnie, qui faiſait ſentinelle à la porte, de ſuivre le Tréſorier par-tout où il irait, & de ne plus garder ſa maiſon, puiſqu'il portait ſur lui le tréſor. M. *Héron* ſe vit donc accompagné par toute la ville par ſon fidele

Il leur envoyait tous les Mémoires & Placets qui concernaient leurs départements; & ils lui en faisaient des extraits lorsqu'ils venaient travailler avec lui. Comme ce travail n'arrivait que très-rarement, ils étaient tous les jours accablés de nouveaux papiers & de solliciteurs de réponses, qu'il ne pouvaient contenter. Le Cardinal chargea un jour M. *Robin* de dresser pour une affaire très-importante un Arrêt du Conseil avec un Mémoire raisonné des motifs. Celui-ci y travailla pendant deux jours, & l'apporta ensuite à S. E., qui trouva cet ouvrage bien fait Point du tout, lui dit franchement le Commis, cela est très-mal bâti; il faut avouer la vérité: ni vous, ni moi, ne connaissons point assez la partie pour régler une affaire de cette conséquence : il faut appeller du secours, sans quoi cela ira mal. Bon, répondit le Cardinal, aller afficher l'ignorance! je n'en ferai rien; cela passera comme il est.

Les Etats de Bretagne avaient dépêché un courrier, pour donner avis à la Cour que le don gratuit était accordé. Il falut envoyer une réponse que le Cardinal dicta à M. *Robin*. Comme S. E. se promenait en dictant d'une chambre à l'autre, & qu'elle parlait extrêmement bas, le commis la fit répéter plusieurs fois. Elle s'impatienta, & lui dit, Monsieurr, vous avez une grosse perruque bien garnie, cela vous rend l'ouie dure.

---

garde, & lassé d'avoir toujours un importun à sa suite, il alla se plaindre à l'Intendant, qui, mieux avisé, lui conseilla d'être plus accommodant, & de payer l'Officier. Celui-ci, étant satisfait, retira sa rigoureuse consigne.

M. *Robin* mit ſa perruque de travers, afin d'avoir l'oreille découverte ; mais n'entendant pas davantage, il prit le parti de ſuivre le Cardinal à clochepied dans la ſeconde piece, & d'écrire ſur ſa cuiſſe au lieu de table.

Il s'était attaché l'Abbé *Houteville* pour compoſer ſes mandements, & celui-ci s'en acquitait avec beaucoup d'eſprit & d'élégance, ce qui le fit entrer à l'Academie Françaiſe. Le Cardinal ayant à dicter, & ne rencontrant que lui, l'employa un jour à écrire. Mais l'Abbé tomba dans le même inconvénient que M. *Robin*, & fit répéter pluſieurs fois Son Eminence. Voulez-vous, lui dit-elle en jurant, que je crie comme dans une halle, & que tout le monde entende le détail de mes affaires ? L'Abbé n'inſiſta pas, il laiſſa dicter le Cardinal juſqu'au bout ; mais au lieu d'écrire ce qui lui était dicté, & qu'il n'entendait, pas, il prit le parti de compoſer la lettre à ſa maniere. Il fallut relire. Les premieres lignes étaient du Cardinal, & le corps de la lettre était de la compoſition de l'Abbé *Houteville*. Le Cardinal s'en appercevant, s'écria, que diable ! Monſieur, où avez-vous pris tout cela ? Je ne vous ai pas dit tout ce verbiage. L'autre répondit modeſtement ; apparemment, Monſeigneur, que j'ai mal entendu. Ils ſe ſéparerent très-mécontents l'un de l'autre, & tout le monde rit de cette ſcene qui devint publique.

L'Abbe *Vernier* qui avait été frere convers de Saint-Germain-des-Prés, & que le Cardinal avait fait ſéculariſer, pour le charger de l'adminiſtration des biens de ſon Archevêché & de ſes Abbayes, travaillait quelquefois avec S. E. Il lui dit un jour, après ſon travail, qu'il avait à lui préſenter

un

un Curé de ſon diocèſe. Le Cardinal remit cette préſentation à l'après-midi. L'Abbé *Vernier* fit dîner ce Curé avec lui, & l'Abbé *Houteville*. Le Paſteur qui était accoutumé à ne boire que de la bierre dans ſon pays, fut ſurpris par les fumées du vin qu'on lui ſervit en abondance; de ſorte que paraiſſant devant Son Eminence, il ne put lui dire autre choſe que ces mots : Mgr. Mgr. Mgr. Le Cardinal s'apperçut ſur le champ de ſon état, le congédia & retint l'Abbé *Vernier* pour lui en faire des reproches : *Cela n'eſt-il pas affreux, honteux!* lui dit-il, *peut-on ſe mettre dans un état auſſi affreux! un Curé, un Prêtre, qui dit tous les jours la ſainte meſſe, qui conſacre le corps & le ſang adorable de N. S. J. C., qui le touche de ſes doigts, ſe ſoûler! & vous, le faire boire comme un ſonneur! . . . . . allez, vous êtes un fripon & lui auſſi.*

Le Cardinal voulait tout voir par lui-même, & ne ſe donnait pas un inſtant de repos. Mais un ſeul homme ne pouvait ſuffire à tant de travaux ſi variés. Se voyant accablé d'affaires, il crut avancer beaucoup le travail en augmentant les commis du premier & du ſecond ordre. Il diſait d'eux, morbleu! j'aurai autant de commis qu'il y a de violons chez le Roi. Il voulait parler des vingt-quatre violons de la Chambre. Cette Eminence croyait ſe ſoulager en les multipliant, mais au contraire elle ne multipliait que ſon embarras. Elle paſſait des heures entieres à dire que donnerai-je à faire à celui-ci? de quel travail ſera chargé cet autre? les entrées, les ſorties de tant de ſujets différents lui troublaient le cerveau: enfin, dit ſon Secrétaire, c'était un cahos impénétrable d'affaires, un nœud gordien indiſſo-

luble. On n'eſt plus étonné, après ces conſidérations, d'apprendre que l'on trouva dans les cabinets de cette Eminence, après ſa mort, plus de vingt mille paquets ou lettres qui n'avaient été ni décachetés, ni répondus.

Le ſieur *Barême*, ſi célebre alors par ſes ouvrages ſur l'arithmétique, préſenta au Cardinal ſon beau-frere, le ſieur *Dubreuil*, qui avait été Commis à la banque. Il en fit l'éloge en ces termes : *Monſeigneur, c'eſt une tête de fer infatigable au travail.* Le Miniſtre le fit venir au bout de quelque temps pour connaître ſa capacité, & lui dit : d'abord point tant de révérences ; pliez une feuille de papier pour écrire & prenez la feuille du Roi. Ce commis ne comprenant pas ce terme, lui répondit en tremblant, je prie votre Eminence de vouloir bien me dire ce que c'eſt que ce papier, & où il eſt, je le chercherai. Quoi ! repliqua le Cardinal, un commis qui entre chez un premier Miniſtre, ne ſait pas ce que c'eſt que la feuille du Roi ! voilà un plaiſant violon ! d'où diable ſortez vous, tête de fer infatigable ? Le commis demeura interdit, & fut obligé de ſe retirer. S. E. s'écria, que je ſuis malheureux ! Il ſentait quelquefois le fardeau immenſe qu'il s'était impoſé, & il diſait à un de ſes amis qu'il ſouffrait le martyre. Celui-ci lui répondit avec franchiſe, eſt-ce que vous feriez, Monſeigneur, ſemblable à celui dont *Séneque* dit, *crucî affixus cùm ingenti titulo ?*

Ces fatigues perpétuelles avaient aigri ſon caractere qui était naturellement vif & emporté, de maniere que chaque jour amenait une nouvelle ſcene. Ayant ſonné, pluſieurs valets-de-chambre accoururent pour prendre ſes ordres,

& marcherent rudement sur le parquet. Le Cardinal haussant les épaules & secouant la tête, dit; ils vont comme des chevaux de carosse, pif, pof; est-ce ainsi que l'on entre dans la chambre d'un premier Ministre? Oh bien! on n'y entrera plus, j'y vais mettre ordre; je me tiendrai derriere la porte avec une arbalête bandée, & le premier qui entrera, je lui décocherai une fleche, *tac* dans la poitrine. Dans une semblable occasion, il regarda ses gens l'un après l'autre assez long-temps sans leur rien dire. Ils rompirent le silence en lui demandant ce qu'il desirait. Adieu mes idées, s'écria-t-il, vrouft, autant en emporte le vent. J'ai cinq grands B.... de valets-de-chambre, l'un vient par la porte, l'autre par la fenêtre, l'autre par la cheminée. Je les chasserai tous. Je prendrai un décroteur pour me servir, & s'il ne fait pas son devoir, & tout ce que je lui dirai; je le jetterai par la fenêtre.

D'autres fois il leur disait: je ne veux plus que ces B.... entrent ici, je vais faire mettre tout-à-l'heure sur la porte de ma chambre cette affiche: le premier qui entrera sera pendu..... je veux prendre un petit garçon pas plus haut que cela, (il marquait la hauteur avec sa main) grand comme une pinte: je lui donnerai des souliers de feutre... & si ce pouvait être une petite souris, cela serait encore mieux.

Se trouvant un matin le visage pâle & défait, en se regardant dans le miroir avec sa perruque; il chercha querelle à *Manet*, son valet-de-chambre perruquier, auquel il jetta la perruque au visage, en disant: ce B..... là ne sait pas peigner ni poudrer une perruque. C'est une bête à quatre pieds qui s'est mariée, & qui ne fera que

des monstres. Si je savais quel est le Prêtre qui l'a baptisé, je le ferais pendre tout-à-l'heure.

Le Ministre fit arrêter & conduire dans la prison de Versailles deux femmes de mauvaise vie, qui avaient tenu des propos indiscrets sur lui. Il les oublia, & les laissa en prison, jusqu'à ce que le Comte *de Montforreau*, Grand-Prevôt de France, vint le trouver & demander ce que S. E. voulait ordonner sur ses malheureuses. Le Cardinal qui était occupé à quelque affaire importante, se retourna vers le Comte, & lui dit brusquement. F.... les B.... M. *de Montforteau* se retira tout confus en disant, un Prêtre, un Archevêque..... & un Cardinal!

Etant un jour pressé de se rendre chez le Roi, il sortit de son cabinet précédé de son Secretaire, qui se retira pour lui faire honneur & le laisser sortir le premier. Avancez, Monsieur, lui dit-il vivement, le cérémonial est réglé entre nous. Il fendit la presse dans les anti-chambres, & rencontra la Princesse de B..... qui l'arrêta pour lui parler d'une affaire qui n'entrait pas dans ses plans. Le Ministre oubliant le rang de celle à qui il parlait, la repoussa brusquement en lui disant : Madame, allez vous faire f..... Cette Princesse outrée de dépit, alla se plaindre au Régent, qui lui répondit en riant; Madame, le Cardinal a tort, c'est trop vif..... Mais avouez qu'il est de bon conseil. La médisance n'avait pas épargné la jeunesse de cette Dame.

Le Marquis *de Beaufremont* s'étant présenté à une de ses audiences publiques, tout le monde s'écarta pour faire place à ce Seigneur. Il demanda trois choses au Cardinal, auxquelles celui-ci répondit trois fois *non*. Eh bien! s'écria

le Marquis en se retournant vers l'assemblée, on dit que S. E. ne finit rien, l'on a grand tort; car en un moment elle vient de terminer trois affaires.

Un Prince lui demandant une grace pour un pauvre Officier, lui cita ce mot *de Boëce, res est sacra miser.* Mais le Cardinal n'en fut point touché & refusa durement le solliciteur. Celui-ci lui répondit avec la fierté d'un homme de son rang; Monseigneur, ce n'est pas pour moi que je demande, je n'ai besoin de rien; c'est la charité qui m'amene ici. Je suis au-dessus des graces, & par conséquent au-dessus de ceux qui les accordent.

Le Régent venait quelquefois lui-même travailler pendant deux heures entieres avec le Ministre, pour donner l'exemple au Duc *de Chartres.* Ce jeune Prince, quoique Colonel-Général de l'infanterie, ne voulait point s'assujettir à ce travail. Il avait même dit dans une assemblée très-nombreuse & très-respectable, que s'il allait jamais chez le Cardinal, *ce serait pour se moquer de lui à son nez, & pour lui faire perdre son temps.* Ce propos fut rendu à S. E. par une lettre que lui écrivit un de ses espions. Il appella aussi-tôt un de ses Secretaires, & lui dit d'un ton furieux : Faites-moi une copie de cette lettre sans mettre de signature.... Ils veulent me faire perdre mon temps, afin que rien ne finisse & que je succombe sous le poids des affaires. Il porta la copie au Régent, & lui dit en colere : Voyez, Monseigneur, comment le Prince, votre fils, me traite! Nous ne négligerons pas de mettre ici le nom du délateur, afin que ses imitateurs sachent que tôt ou tard la honte & l'opprobre les attendent. C'était l'Abbé

Raguet, Chanoine de Notre-Dame de Paris, qui eut pour récompense de son lâche espionnage une Abbaye de cinq mille livres de rente.

Le Cardinal *Dubois* signala son entrée dans le Ministere par des Edits bursaux qui tendaient à libérer le Roi & à soulager le peuple. Le premier regardait les Officiers de Justice, & rétablissait le droit annuel ou la Paulette. Ce droit fut établi dans les dernieres années de *Henri IV*, & imaginé par un traitant nommé *Paulet*, qui en fut le premier Fermier. Il était fondé sur la vénalité des charges, que l'épuisement où *Louis XII* avait trouvé le Trésor-Royal, l'avait forcé d'introduire. Ce bon Prince en prévit les conséquences funestes, & se proposa de rembourser un jour les finances des charges. La mort l'empêcha d'exécuter ce louable dessein, & ses successeurs n'eurent ni l'envie ni le loisir de s'en occuper. *Henri IV* aurait pu exécuter ce que son modele, le *Pere du Peuple*, n'avait que projetté. Mais bien loin de lui faire envisager la vénalité des charges comme un abus qui servait de prétexte aux Juges pour vendre la justice, on lui fit entendre seulement qu'il ne tirait rien des charges vacantes, étant presque toujours obligé de les donner, & qu'il pouvait décharger les coffres d'une partie des gages qu'il payait aux Officiers de Justice en leur proposant une légere imposition. Ce moyen leur assurait, du consentement du Roi, la conservation de leurs charges pour leurs héritiers. La somme était modique & payable tous les ans, mais librement & sans contrainte. Sous ce point de vue c'était une grace & non une exaction.

On se prêta de bonne grace à cette proposition, & on la reçut même avec reconnaissance. On a vu

plusieurs fois depuis, que rien n'allarmait davantage les Parlements & les autres Cours de Justice que la menace de supprimer ce droit. En 1710, année la plus fâcheuse du regne de *Louis XIV*, il fut ordonné de le racheter; de maniere que les charges étaient héréditaires & que l'annuité ne se payait plus. Le Cardinal *Dubois* regarda ce rachat, cet amortissement comme une contribution que les citoyens aisés avaient payée à l'Etat dans les temps de crise. Il jugea d'ailleurs que les intérêts du Roi avaient été violemment lésés dans ce rachat, & que les treize années pendant lesquelles les Officiers n'avaient rien payé, suffisaient amplement pour les dédommager des avances faites en 1710.

Le rétablissement de la Paulette trouva, dans le Parlement, de grandes oppositions, & l'on se proposait déjà de faire des remontrances; mais la fermeté du Cardinal fit taire les opposants. Il leur envoya deux lettres de jussion, coup sur coup, & leur fit sentir que s'ils n'obéissaient & n'enregistraient promptement, ils éprouveraient une punition plus redoutable que la translation & l'exil. Le Ministre fit répandre en même-temps dans le public le bruit qu'il allait diminuer la trop grande étendue du ressort du Parlement de Paris. On insistait beaucoup sur l'incommodité & l'espece de vexation qu'éprouvaient les habitants du Lyonnais & de l'Auvergne, qui étaient obligés de se transporter, à grands frais, dans la capitale; ces bruits produisirent l'effet desiré, & le Parlement se soumit.

La cérémonie du Sacre, qui approchait, mettait la Cour dans le cas d'amasser des fonds, & le Ministre fut chargé d'y pourvoir. Pour cela, il em-

ploya des moyens qui méritèrent l'approbation des gens ſages & déſintéreſſés. Il demanda d'abord un ſecours à ceux qui avaient fait des fortunes conſidérables & ſubites dans le commerce du papier. On leur impoſa une taxe extraordinaire, proportionnée à leur gain, & payable en effets royaux non annullés; dans cette taxe, on ne comprit que les perſonnes connues pour avoir poſſédé un grand nombre d'actions de la banque qu'elles n'avaient point préſentées au *viſa*, & celles qui, ſorties d'une condition au-deſſous de la médiocre, s'étaient élevées au plus haut point de fortune : c'était une reſtitution, & le ſeul moyen de faire contribuer, aux beſoins de l'Etat, des gens qui avaient ſu profiter des variations du papier pour ſe ſouſtraire juſqu'alors aux taxes & aux impoſitions.

Pour délivrer le Roi de l'importunité des porteurs de papiers, le Cardinal prit le parti de les annuller entiérement, & de permettre à ceux qui, par l'Edit précédent, étaient impoſés à la capitation extraordinaire, d'en fournir pour cinq mille livres ſeulement. On applaudit à cet Edit, quelque dur qu'il parut, & ceux qui étaient au fait de la triſte ſituation de la banque avouerent que rien n'était plus juſte & plus judicieux. Celui qui rétabliſſait le contrôle des actes des Notaires & des inſinuations ne mérita pas un applaudiſſement auſſi général; mais le Sacre qui approchait exigeait de grandes dépenſes, & le tréſor était vuide.

Les travaux immenſes qui occupaient le Cardinal-Miniſtre ne lui firent point négliger l'éducation du Roi. Son Alteſſe royale & lui l'inſtruiſaient conjointement, & ils donnaient preſque tous les

jours quelques heures à cet important ouvrage. On le formait aussi à la guerre, étude qui était fort de son goût. Pour lui faire mettre en pratique les leçons qu'il en avait reçues, on fit assiéger un fort devant lui, & donner une bataille simulée. Le jeune Prince ne voulut pas être simple spectateur, mais il se mit à la tête des assaillants, donna ses ordres avec sagesse & intrépidité.

Enfin, le 25 Octobre 1722, jour désigné & marqué depuis long-temps, se fit la cérémonie du Sacre, avec toute la magnificence possible. Elle était devenue pour la nation & pour les étrangers un spectacle tout nouveau; car soixante & dix-huit ans s'étaient écoulés depuis le Sacre de *Louis XIV*. Le concours des peuples fut prodigieux : non-seulement Rheims se trouva rempli jusqu'aux toits, mais les environs furent couverts de tentes. Le premier Ministre, qui voulait imiter, jusques dans leur luxe, les Cardinaux *de Richelieu* & *Mazarin*, tint une table splendide, à laquelle Son Alteſſe royale & le Duc *de Chartres* mangerent tous les jours. Il avait fait faire, par les célebres orfevres, *Germain* & *Baſlin*, un ſervice de vermeil, dont la façon ſeule coûta quarante mille livres.

On remarqua avec une ſatisfaction infinie que les ſix Pairs Laïques avaient été repréſentés par ſix Princes du Sang. Mais un Chanoine de Rheims fit une remarque qui n'aurait pas flatté le Cardinal, s'il en avait été inſtruit. Voilà, dit-il, un petit drôle qui m'a ſervi à boire à la table de M. *Faur*. C'était le Principal du College de Saint-Michel, lorſque l'Abbé *Dubois* en était Bourſier. Cet Abbé diſait alors à ſes amis : Que je ſerais heureux ſi je

pouvais avoir un jour deux cents écus de rente! Il en eut plus de deux cents mille, & il ne connut pas le bonheur.

Il avait donné ordre, avant de partir pour Rheims, à son Secretaire, de faire un état des papiers qui étaient dans son cabinet & à la secretairerie. On les lui remit à son arrivée, & il vit dans ce moment la porte de la secretairerie entrebaillée; il se fâcha, défendit d'y laisser entrer personne, pas même les Ambassadeurs, & chargea le Sieur *Dubreuil* de répondre aux placets, afin que l'on n'eût aucun prétexte pour approcher de ce sanctuaire. L'Eminence donnait tous les huit jours, & souvent tous les quinze jours un moment à l'examen de ces placets. Le Sieur *Dubreuil* lisait *lettre de M. Merlin*, le Cardinal répondait *in*; *lettre de M. le Blanc*, le Ministre repliquait *an*; je n'entends que votre nez. Se retournant ensuite du côté du Secretaire il ajoutait: Peut-on élever des enfants comme cela!

Une personne de la Cour, qui était en droit de demander des graces au Cardinal, vint pour en solliciter une que l'Eminence pouvait & devait lui accorder. Elle le pria ensuite de l'honorer de sa protection auprès du Roi. Le Cardinal tenant la porte de la secretairerie entr'ouverte, lui répondit en jurant, qu'étant accablé d'affaires il n'avait pas le temps de lui parler, & qu'il lui faudrait avoir cinquante commis pour entrer dans un aussi grand détail & écouter tout le monde. Le solliciteur, offensé d'être éconduit d'une maniere si seche & si malhonnête, lui répondit hardiment: Eh, Monseigneur, au-lieu de cinquante commis, prenez-en seulement un pour jurer à votre place, & vous aurez du temps de reste. Son Eminence,

sans répliquer, rentra en fermant rudement sa porte.

M. *le Moine*, Contrôleur des Bâtiments du Roi & Inspecteur du Salon de Marli, se présenta à l'audience du Ministre, & lui demanda un petit bénéfice de quatre mille livres de rente pour son neveu qui a été, depuis, Clerc de la Chapelle de la Reine. L'Eminence, trouvant cette demande ridicule, lui répondit brusquement : Quoi, vous appellez un petit bénéfice, celui qui rapporte quatre mille livres de rente! vous vous moquez bien de moi : allez vous faire f..... vous n'aurez rien. Tout le monde entendit cette réponse, & elle valut à l'Abbé le surnom *du petit bénéfice*.

La femme d'un Officier de Prévôt vint demander au Cardinal une pension pour son mari, qui avait perdu la vue, au siège de Landeau, par les éclats d'une bombe. Cette Dame ne pouvant aborder l'Eminence, (car elle était toujours pressée lorsqu'elle allait chez le Roi ou chez Son Altesse royale, & n'écoutait presque personne, même en revenant) s'adressa à M. *Dubois*. Celui-ci lui conseilla de faire dresser un placet par le Secretaire de la Guerre, au bas duquel il mettrait un mot de recommandation ; car, Madame, ajouta-t-il, M. le Cardinal, mon frere, est un gros Seigneur ; vous ne pourriez pas lui parler : je ne trouve que ce seul moyen pour faire réussir votre demande.

Le Secretaire aurait voulu obliger M. *Dubois* ; il n'osait cependant le faire sans l'agrément du Ministre. Le placet fut remis au Cardinal, qui voyant la signature de son frere, se mit en colere, & revenant chez lui, dans sa chaise à porteur ;

répétait toujours, en secouant la tête : *Dubois*, *Dubois*. En entrant dans sa chambre, il dit : Qu'on me fasse venir *Dubois*. Son courrier, *Marois*, appella un laquais, & lui cria : *Beaulieu*, allez chercher *Dubois*. Ce laquais entra dans l'appartement du Cardinal, apportant un panier rempli de bûches & en mit une dans le feu. Son Eminence entra en fureur, & lui dit : B..... ce n'est pas cette bûche-là que je demande, c'est *Dubois*, mon frere : est-ce que je suis obligé d'appeller ce faquin-là Monsieur ? *Marois* courut au plus vîte à l'appartement de M. *Dubois*, & lui dit : Vîte, Monsieur, dépêchez-vous ; M. le Cardinal vous demande. Celui-ci répondit avec son flegme ordinaire : Qu'est-ce qu'il me veut ? Où est mon valet-de-chambre pour mettre ma perruque ? Il ne faut pas tarder, Monsieur, lui repliqua le courrier, & fit sur-le-champ les fonctions de valet-de-chambre.

Lorsqu'il entra dans l'appartement du Ministre, celui-ci se leva de son fauteuil, & tenant le placet à la main, lui dit : C'est donc vous, M. le faquin, qui vous mêlez de donner des recommandations par écrit ? Je vous donnerai de la recommandation par les oreilles. En même-temps il le souffleta avec le placet, & lui donnant des coups de pied : je veux, ajouta-t-il, que vous ne vous mêliez ici que de boire & de manger, de rester dans votre chambre, de faire ce que je vous dirai, sinon je vous enverrai dans votre f.... pays jouer de votre instrument. Il faisait, en parlant ainsi, le geste d'un apothicaire donnant un remede. Le Sieur *Dubois* sortit tout honteux, & dit au courrier *Marois* : C'est un brutal..... & ce n'était pas la peine de me venir chercher si promptement !

Les caracteres de ces deux freres étaient diamétralement opposés. Le Cardinal avait fait venir son aîné dans le dessein de l'avancer & de l'employer dans les affaires; mais il ne put jamais en tirer aucun service. Aussi dans les premiers jours de son arrivée à Paris, il le laissait manger seul dans sa chambre, & ne l'admit à sa table que sur les représentations d'un de ses amis. On a su depuis la cause de cette antipathie, & le Cardinal s'en expliqua lui-même, en ces termes, avec un de ses confidents: » Quand j'étais à Brives, mon frere ne me donnait que du pain bis, pendant qu'il mangeait le blanc avec des confitures, assis dans un bon fauteuil, & ne s'occupait qu'à faire des enfants. Il me chassa ensuite de sa maison en me donnant un coup de pied, & me disant insolemment : Petit B.... va chercher fortune ailleurs. N'était-ce pas un bon frere ? »

Travaillant avec son Secretaire, le Ministre envoya chercher son frere, qui ne se trouva pas à la surintendance. Mon frere, dit-il au Secretaire, ferait bien mieux de rester à la maison pour recevoir mes ordres, que de promener sa grande carcasse dans la galerie & les appartements du Roi.

Sa maniere de s'exprimer était singuliere & frappait toujours. Voulant avoir un commis des Affaires étrangeres, qui écrivait fort bien; & ne se rappellant pas de son nom, il dit au laquais : Qu'on me fasse venir ce commis qui fait des compliments avec les pieds. Cet homme, en entrant chez le Ministre, faisait ordinairement de petites révérences entre-coupées. Le laquais, n'entendant point ce langage, demanda des éclaircissements à ses camarades, qui ne purent lui en donner,

& il n'en trouva aucun que dans les bureaux où l'on reconnut le Sieur *Daval* à cette peinture.

Un de ſes laquais avait les yeux un peu effarés, portait de grands cheveux friſés juſqu'à la ceinture, & ſecouait toujours la tête pour ſe donner un air de bonne grace. Le Miniſtre dit un jour à ſon Secretaire : Apprenez-moi, de grace, qui a mis ce B... là à mon ſervice... toutes les fois que je le vois entrer dans ma chambre, je m'imagine voir entrer une furie qui va danſer une ſarabande.

» Comme le Cardinal, dit le Secretaire, ne pouvait ſe paſſer de filles, il en venait de Paris par le coche, qui étaient introduites par le Sieur *Bain*, valet-de-chambre, & avaient pour entrepôt la chambre de ce valet. . . . . M. *Chirac*, premier Médecin du Duc *d'Orléans* & du Cardinal, ayant eu connaiſſance du manege & du maquignonage de ces filles, qu'on faiſait venir de Paris pour S. E., lui repréſenta qu'elle s'expoſait & riſquait beaucoup de voir ces filles, qui, quoique jolies, étaient la plupart gâtées, & pouvaient lui donner quelque maladie. A quoi elle répondit gaillardement : Bon, bon ! je n'ai rien à craindre : ſi elles me donnent un pois, je leur rendrai une feve. »

» Il y avait une grande haquenée blonde, nommée Mademoiſelle *de C...*, ſe diſant parente éloignée *d'Henri IV*, qui venait ſolliciter ſouvent des audiences. Elle ſe vanta même dans le public qu'elle avait beaucoup de crédit auprès du premier Miniſtre ; de ſorte qu'un Maître des Requêtes, ayant donné dans le panneau, lui promit de l'épouſer en cas qu'elle pût apporter pour dot la protection de S. E., & procurer au futur une

Intendance de Province; mais cette affaire manqua faute de temps. Une nommée Madame *de F...* parut auſſi ſur la ſcene; mais elle ſe bornait à faire ſa cour aux Abbés *Veſnier* & *d'Houteville* pour parvenir enſuite à la faire à S. E. Cette Dame ſe comportait comme ce jeune Abbé de la Cour de *Louis XIV, qui jouait encore à colin-maillard*, parce qu'il n'en était qu'au frere Maillard compagnon du P. *la Chaiſe*. M. *Bontemps*, premier valet-de-chambre du Roi, lui céda ſa maîtreſſe qui était lingere dans la rue Saint-Honoré, auprès des Quinze-Vingts. Le Cardinal *Dubois*, après avoir frayé aſſez long-temps avec cette grande femme bien dégourdie, & qui avait vu le loup, la rendit ſans payer les lods & ventes. Il laiſſa M. *Bontemps* maître du champ de bataille: celui-ci reprit à bras ouverts cette ancienne maîtreſſe, l'en aima davantage, & l'épouſa dans la ſuite. Elle tient encore ſa boutique au même endroit, (en 1725). »

M. *de Verthamont*, Maître des Requêtes, couſin du Préſident au Grand-Conſeil du même nom, ſe fit préſenter au Cardinal. Il crut lui faire habilement ſa cour, en diſant qu'il avait l'honneur d'être parent de S. E., parce que M. *de Verthamont de la Ville-aux-Clercs*, ſon pere, avait épouſé une *Dubois* qui n'était ni de Brives, ni de la famille du Cardinal. Il lui demanda ſa protection & une Intendance de Province, ne pouvant plus garder avec honneur ſa charge de Maître des Requêtes. M. *d'Armenonville*, Garde-des-Sceaux, à qui il avait eu le malheur de déplaire, avait aſſuré qu'il ne rapporterait jamais aucune affaire au Conſeil. Après que M. *de Verthamont* eut fait ſon compliment, & qu'il ſe fut retiré, le Cardinal dit à ſon

Secrétaire : C'eſt une parenté de commande.... Ils vont tous être mes parents & mes couſins préſentement que je ſuis premier Miniſtre..... Ils devaient donc dire cela plutôt. Il voulait inſinuer par-là, qu'un des obſtacles à ſa promotion au Cardinalat avait été ſa baſſe naiſſance, & que c'était à cette époque qu'il avait voulu ſe donner du relief.

Ce Miniſtre fut reçu le 3 Décembre à l'Académie Françaiſe, & depuis honoraire des Sciences & des Inſcriptions. Le compliment qu'il fit à la premiere fut l'ouvrage de MM. de *la Motte* & *de Fontenelle ;* en ſorte que ce dernier qui le reçut en qualité de Directeur n'eut aucune peine à faire cadrer ſon diſcours au Récipiendaire avec le remerciement de celui-ci. Il lui dit entre autres choſes : » Voilà, Monſeigneur, ce que penſe l'Académie dans un des beaux jours qu'elle ait eu depuis plus de trente ans, qu'elle m'a fait l'honneur de me recevoir, (toute la Cour aſſiſtait à cette réception) le ſort l'avait aſſez bien ſervie pour ne me charger jamais de parler en ſon nom à aucun de ceux qu'elle a reçus après moi. Il me réſervait à une occaſion ſinguliere où les ſentiments de mon cœur puſſent ſuffire pour une fonction ſi noble & ſi dangereuſe. Vous vous ſouvenez que mes vœux vous appellaient ici long-temps avant que vous puſſiez y apporter tant de titres : perſonne ne ſavait mieux que moi que vous y auriez apporté ceux que nous préférons toujours à tous les autres. »

Cinquante-ſept ou huit ans après ſa mort ; M. *d'Alembert*, qui s'eſt cru chargé de ſuppléer au ſilence de ſes prédéceſſeurs, a voulu réhabiliter par un éloge la mémoire du Cardinal ; mais le public

public ne lui en a ſu aucun gré. Il eſt impoſſible de parler de ce fameux Miniſtre, ſans avoir à raconter un grand nombre de choſes blâmables. A l'inſtant de ſa mort, le Secretaire obligé par les réglements de ſa compagnie de faire un éloge, aurait été à peine excuſable. N'avons-nous pas vu de nos jours M. le Marquis *de Condorcet* s'illuſtrer par le refus conſtant de louer M. de *la Vrilliere.* Pourquoi donc M. *d'Alembert* va-t-il ſans raiſon, ſans *à-propos* remuer les cendres du Cardinal *Dubois ?* L'hiſtoire ſeule ſemble avoir le droit de juger ceux qui ont occupé la ſcene du monde, après qu'une ſeconde génération eſt deſcendue dans le tombeau. C'eſt alors ſeulement qu'elle peut être libre & impartiale comme *Minos* & *Radamante.*

Les Finances & les Négociations occuperent le court intervalle de temps qui s'écoula entre le Sacre du Roi & la déclaration de ſa majorité. On publiait preſque tous les jours de nouveaux Edits qui tendaient à ſupprimer ce qui pouvait encore reſter de papiers, décharger les revenus du Roi & faire entrer de l'argent au tréſor royal. Les affaires du dehors exigeaient une auſſi grande attention. On avait indiqué Cambrai pour le congrès général de l'Europe; mais des difficultés ſans nombre en retardaient l'ouverture. La Cour de Vienne en faiſait naître ſans ceſſe de nouvelles, pour différer l'inveſtiture des Etats d'Italie qu'elle devait donner à *Dom Carlos*, fils aîné du ſecond lit du Roi d'Eſpagne. Peu s'en était fallu que l'Empereur ne l'eût donnée au Duc *de Baviere* avec la main d'une Archiducheſſe. Il n'avait été retenu que par crainte d'avoir à combattre la France & l'Angleterre, garantes du traité fait avec l'Eſpagne.

D'un autre côté, l'Eſpagne demandait avec inſtance d'être miſe en poſſeſſion de Gibraltar & du Port-Mahon, que le Régent avait promis de lui faire rendre par les Anglais, ſi elle accédait à la quadruple alliance. Il eſt vrai que les Anglais en avaient donné une parole poſitive au Duc *d'Orléans ;* mais au moment de l'exécution, ils ne purent ſe réſoudre à reſtituer deux places qui étaient preſque l'unique fruit des dépenſes prodigieuſes qu'ils avaient faites, & des brillantes victoires qu'ils avaient remportées ſous le regne de la Reine *Anne.* Malgré la chaleur que l'Eſpagne mettait dans ſes demandes, le Régent parvint, à force de négociations & de repréſentations, à l'en faire déſiſter, & les choſes reſterent, à cet égard, dans l'état où elles avaient été miſes par la paix d'*Utrecht.*

Le premier Décembre 1722, Mademoiſelle *de Beaujolois*, le ſeptieme des enfants du Duc *d'Orléans*, partit pour Madrid, où elle allait épouſer *Dom Carlos*, héritier du Chef de ſa mere, des Duchés de Toſcane, de Parme & de Plaiſance. Le mariage ne réuſſit pas, & il eut dans la ſuite le même ſort que celui du Roi de France. L'équipage qui ramena à Madrid l'Infante, ramena à Paris Mademoiſelle *de Beaujolois.* On ne pouvait prévoir, en 1722, une révolution auſſi étrange ; & le Régent ne voyait dans cet établiſſement que des ſujets de joie. Il en eut en vûe un autre plus glorieux encore pour ſon fils le Duc *de Chartres.* M. *de Bezunval*, qui avait été envoyé à Ratisbonne, & qui fut depuis Colonel des Suiſſes, s'était chargé de le négocier. Il s'agiſſait de lui faire épouſer la fille du *Czar*, à condition que ce Prince emploierait tout ſon crédit & ſon pouvoir à faire

donner la Couronne de Pologne à ſon gendre, après la mort du Roi *Auguſte*. Ce projet n'eut aucune ſuite.

La joie que le Régent conçut de l'établiſſement de Mademoiſelle *de Beaujolois* fut bientôt tempérée par la douleur que lui causa la mort de Madame arrivée le 8 du même mois. La mere de S. A. R. mourut à Saint-Cloud, âgée de ſoixante & douze ans. Elle était fille de l'Electeur Palatin, & avait apporté dans la maiſon d'Orléans ce goût pour les ſciences & les arts qui y fleurit encore. Le Palais-Royal lui doit la riche collection des pierres gravées dont il eſt poſſeſſeur, & que M. l'Abbé *Leblond* a décrit ſi élégamment.

Son petit-fils a légué à l'Abbaye de Sainte-Genevieve les médailles riches & précieuſes que cette Princeſſe avait auſſi apportées d'Allemagne. Sa piété ſolide, ſes manieres douces & aimables, ſa généroſité & la nobleſſe de ſes ſentiments lui avaient mérité l'eſtime générale. Quoique le Duc d'*Orléans* ſon fils lui eût déplu en épouſant Mademoiſelle *de Blois*, il lui fit oublier cette faute par le reſpect & les égards qu'il lui prodigua juſqu'à ſa mort. La mémoire de cette Princeſſe a été conſervée à la poſtérité par deux médailles gravées avec beaucoup d'art & de préciſion. On lit ſur la premiere autour de ſon buſte cette légende *Eliz. Carl. Palatina Rheni Duciſſa Aurelian.* Le revers de cette médaille qui fut frappée en 1717 par Rottiers fils, offre Cybele aſſiſe avec ſes attributs, & cette inſcription, *dis genita & genitrix Deûm.* Elle eſt du même module que le grand bronze de *Louis XIV*, & peut lui faire ſuite. L'époque de la ſeconde médaille

eſt inconnue, ainſi que le graveur indiqué par ces deux lettres S. V. Elle eſt extraordinairement rare, & du module d'un moyen bronze très-grand. La légende qui accompagne le buſte eſt celle-ci, *Eliz. Car. Palat. Rheni D. Aurel. mater felicit. publicæ.* Junon, accompagnée de ſon paon, eſt debout au revers & tient une fleur-de-lys qu'elle approche de ſon nez : on lit autour, *Feconditas conſervatrix Galliæ.*

La Cour en porta le deuil pendant quatre mois & demi, & le Cardinal s'empreſſa de porter celui qui eſt d'uſage pour les Cardinaux, avec lequel il voulut paraître au lever du Duc d'*Orléans.* Il donna ſes ordres au ſieur *Patu*, ſon Intendant, & lui dit : » Faites diligence, ne me manquez pas, prenez bien garde que j'aie tout prêt ce que je vous demande, & bien conditionné; car il faudra que j'aille à ſept heures du matin chez S. A. R ». L'Intendant lui répondit ; Monſeigneur, je viendrai moi-même avec le Tailleur, & j'apporterai tout l'aſſortiment. S. E. ſe leva à ſix heures, & fit appeller ſon Sécrétaire pour lui dicter quelques lettres. Le quart étant ſonné, eh bien, lui dit-elle, M. *Moi-même* n'eſt pas encore arrivé. A ſix heures & demie point de nouvelles : *en même-temps les éclairs, la foudre & le tonnerre, des jurements & des imprécations furent lancés.* Enfin à ſix heures trois quarts arriverent de Paris le Tailleur & l'Intendant. On habilla le Cardinal qui trouva tout mal fait, bas, habit, manteau, &c. Et dit au ſieur *Patu*, allez vous faire..... M. *Moi-même*, vous êtes bon à être Intendant des marionnettes, mais non d'une maiſon comme la mienne. Se retournant du côté du Secretaire, il ajouta : mon Intendant n'eſt

propre qu'à faire l'olibrius, & à aller avec ſes petits ſouliers à la meſſe & à la promenade avec ſa femme..... Avez-vous jamais remarqué le front de *Patu ?*.... Il a le front fait comme le manche d'une baſſe de viole.

Cet Intendant lui demanda quelque temps après une grace pour un de ſes parents, & pour appuyer ſa demande, il ajouta : *Monſeigneur, c'eſt mon couſin.* A peine fut-il ſorti, que S. E. ſecouant la tête, dit tout haut : » *Monſeigneur, c'eſt mon couſin, ergo c'eſt un frippon*..... que dois-je penſer de ce petit homme nouvellement entré dans ma maiſon ? Il demande déja des graces, tandis qu'il y a ici des gens qui ſont avec moi depuis long-temps, qui n'en demandent point, & pour leſquels je n'ai encore rien fait. Je fus appellé pour écrire ſous ſa dictée : quoiqu'il s'agit d'une dépêche importante, je trouvai le Cardinal diſtrait par ce mot de *couſin* qui lui avait frappé l'imagination, de maniere que ſe promenant en long & en large, il répétait en ricannant : *Monſeigneur, c'eſt mon couſin, ergo c'eſt un frippon* ».

Madame *de Tencin* voulant lui faire ſa cour, lui apporta un écureuil volant, animal très-rare en France. Le Cardinal en fit préſent au jeune Monarque qui s'en amuſa beaucoup. » L'on ſait de bonne part, dit le Secretaire, que le Cardinal *Dubois*, dans la jeuneſſe du Roi, ſe donnait la liberté de ſe mettre dans un fauteuil, & de prendre S. M. ſur ſes genoux pour la careſſer avec la familiarité, dont il avait fait autrefois l'eſſai & la répétition ſur M. le Régent, & qu'il dit à S. M. Sire, vous avez un bon oncle, mais il a un défaut qui eſt aſſez rare parmi les Prin-

ces ; il eſt libéral à l'excès, & même prodigue ; ce n'eſt pas à lui qu'il faut confier les finances, c'eſt à moi qui ai le goût de l'économie. Ce Miniſtre avait engagé le Roi à faire ſortir M. *de Fleury* pour parler plus librement à S. M. : mais un premier valet-de-chambre, étant derriere un paravant, entendit cette belle remontrance ».

Doit-on être étonné, après cela, ſi le Duc d'*Orléans* parut ſe conſoler ſi aiſément de la mort d'un favori de cette eſpece ? On dit alors que le Prince avait trouvé dans les papiers du Cardinal un projet d'ordre pour le faire arrêter, & que pour ne pas être expoſé à un pareil danger, il avait pris la place de premier Miniſtre que le décès du Cardinal laiſſait vacante. Cette conduite du favori donnerait matiere à un trop grand nombre de réflexions, on ſe hâte de reprendre les affaires générales du Royaume.

Le Roi tint au mois de Février 1723 le Lit de Juſtice, dans lequel S. M. déclara ſa majorité, & le Duc d'*Orléans* ſe dépouilla de ſa Régence. Voici la réponſe du Roi : » Mon oncle, je ne me propoſerai jamais d'autre gloire que le bonheur de mes ſujets, qui a été le ſeul objet de votre Régence. C'eſt pour y travailler avec ſuccès que je deſire que vous préſidiez après moi à tous mes Conſeils, & que je confirme le choix que j'ai déja fait par votre avis, de M. le Cardinal *Dubois* pour premier Miniſtre de mon Etat. Vous entendrez plus amplement quelles ſont mes intentions par ce que vous dira M. le Garde-des-Sceaux ». Celui-ci fit enſuite un éloge magnifique de la Régence.

C'eſt ainſi que l'autorité reſta entre les mains du Duc d'*Orléans* & du Cardinal *Dubois*. Il ne ſe fit dans le Gouvernement que les changements dont ils étaient demeurés d'accord. On établit un nouveau Conſeil des finances, & on caſſa celui de Marine, de ſorte que le Comte *de Toulouſe*, grand Admiral, fut remis ſur le pied où il était ſous *Louis XIV*, & le comte *de Morville*, fils du Garde des Sceaux, en qualité de Secretaire d'Etat, fut chargé du détail. Le Cardinal *Dubois*, qui cherchait à imiter le Cardinal *de Richelieu*, aurait pris volontiers le titre de Surintendant des Mers & du commerce; mais il trouva un obſtacle invincible dans le grand Amiral, qui ne reconnaît que le Roi au-deſſus de lui, & dont la place ne fut pas remplie ſous *Louis XIII*. Le Secretaire d'Etat de la Guerre fut auſſi remis en poſſeſſion des parties qui avaient été diſtraites de ſon département, & il devint auſſi puiſſant que l'avait été M. *Voiſin*, prédéceſſeur de M. *le Blanc*. Pour cet effet, M. le Duc *de Chartres*, Colonel-Général de l'Infanterie Françaiſe, le Comte d'*Evreux*, qui occupait la même place dans la Cavalerie, & le Comte *de Coigni*, Chef général de Dragons, remirent le détail dont ils étaient chargés.

Le Cardinal donna une attention auſſi ſérieuſe à la Compagnie des Indes, qui était devenue pour l'Etat & pour les particuliers un objet des plus importants. Le Roi, pour lui aſſurer le payement des ſommes qu'il lui devait, lui aſſigna la ferme du tabac, & ſon domaine d'Occident, en l'obligeant à payer les charges auxquelles il était tenu avant cette ceſſion. On fixa le Gouvernement de la Compagnie, on régla le nombre des

actions, & le Cardinal Miniſtre en fut élu Préſident. Les Directeurs vinrent le ſaluer en cette qualité, & lui firent des préſents de tabac de toute ſortes; en les recevant il leur dit :

Quidquid id eſt, timeo Danaos & dona ferentes.

Le Roi de Danemarck fit préſent à S. E. de deux attelages de chevaux danois, dont il ſe ſervait toutes les fois qu'il allait à Paris. Son train était toujours compoſé de deux carroſſes à ſix chevaux, d'une chaiſe de poſte de ſuite, & de pluſieurs courriers & valets-de-chambre à cheval qui faiſaient arrêter toutes les voitures ſur ſon paſſage. Il eut envie, pour imiter plus parfaitement les Cardinaux *de Richelieu*, & *Mazarin*, ſes prédéceſſeurs, d'avoir cent gardes à cheval : des Comtes & des Marquis s'étaient déja préſentés pour en être les Capitaines : mais S. A. R. ſe moqua de lui en apprenant ce projet, & lui dit : tu es fol, Cardinal, tu donneras la comédie à tout Paris.

Chacun s'empreſſait à lui apporter les raretés de toute eſpece. Le Duc d'*Antin* lui fit préſent d'un paravant de ſix feuilles; eſtimé deux mille écus, venant de la manufacture royale des ouvrages façon de Perſe & du Levant. Il y joignit huit armoires de bois étranger, garnies de glaces & de bronze doré, pour lui ſervir de Bibliotheque. Elle fut compoſée d'abord de treize volumes contenant les gravures des médailles de *Louis XIV*. *Innocent XIII* lui envoya un Corps ſaint dans un riche reliquaire. Voulant meubler à Paris un hôtel qui s'appellait le palais *Mazarin*, & depuis la Banque, il char-

gea le ſieur *Dugean*, ancien Secretaire de M. *de Chamillard*, d'acheter une ſuperbe tapiſſerie de la Couronne, de ſoixante aunes de long, repréſentant l'hiſtoire de *Conſtantin*. Elle avait coûté quatre-vingt-dix mille livres, & le Roi en avait fait préſent au Duc *de la Feuillade*, pour le dédommager des dépenſes que lui avait occaſionnées ſon ambaſſade à Rome, qui n'avait pas eu lieu. Le Cardinal la fit payer quarante-cinq mille livres, & la deſtina au même uſage que trois cents trente aunes de velours de Genes cizelé, à fond d'or, qui lui avaient coûté 27500 liv.

Il reçut auſſi en préſent ſept chevaux & des ſervices de linge damaſſé, des Religieux de Bergues-Saint-Vinox. Le Roi lui-même ſe réunit à ceux qui lui faiſaient des préſents ; car il lui donna le 23 Juin 1723 l'Abbaye de S. Bertin à Saint-Omer ; Elle fut miſe en commende, en faveur de ſon titre de Cardinal. Deux Religieux de cette maiſon vinrent le complimenter au moment où il ſortait de l'appartement du Roi. Ils lui demanderent, au nom de leur Communauté, ſa bienveillance & ſa protection ; ſe proſternant enſuite à ſes genoux, ils lui dirent : Monſeigneur, que votre Eminence daigne nous donner, s'il lui plaît, ſa ſainte bénédiction. » Le Cardinal fit ſur eux deux grands ſignes de Croix en éclatant de rire, & commanda que l'on donnât bien à diner à ces deux Religieux, ajoutant que cela leur ferait beaucoup plus de bien que ſa bénédiction, dont il faiſait lui-même fort peu de cas, & qu'il ne croyait aucunement ſanctifiante ».

Le Cardinal s'était raccommodé ſincérement

avec M. *Pecquet*, car *il ne put retenir ſes larmes*, en apprenant que cet habile Commis avait eu une attaque d'apoplexie. En prenant congé de lui pour aller aux eaux de Bourbon, M. *Pecquet* en reçut un témoignage d'amitié très-flatteur. Conſervez-vous, Monſieur, lui dit le Cardinal, pour vous & pour moi : ayez ſoin de votre ſanté : ne ſongez qu'à vous rétablir.... Je ne veux point que vous travailliez.... pourvu que l'on ſache dans le monde que je vous ai aſſis dans un fauteuil auprès de moi, cela me ſuffit.

Il témoignait autant de conſidération à M. de *Fleury*, pour qui *Louis XV* a toujours marqué de la prédilection. S. A. R. ſe détermina de concert avec le Cardinal Miniſtre, à lui faire donner le chapeau qui vaquait à la nomination du Roi; car il craignait que Sa Majeſté ne fît nommer quelqu'un qui pût leur réſiſter & balancer leur crédit. Pour cela, le Miniſtre envoya M. *Dubois* ſon frere, pour ſolliciter M. *de Fleury* & l'engager à donner une note des ſervices qu'il avait rendus à l'Egliſe & à l'Etat, afin de l'envoyer à Rome. Cet ancien Evêque de Fréjus, ne pouvant s'en défendre, écrivit ce Mémoire de ſa main, & le remit à M. *Dubois*. Le Cardinal en envoya une copie à Rome à l'Abbé *de Tencin*, chargé des affaires. Mais comme il ne voulait point avoir ſitôt de collegue français revêtu de la pourpre, il écrivit une lettre ſecrete à cet Abbé. Dans cette dépêche il lui donnait à entendre que cette nomination de Sa Majeſté n'était qu'une lettre, & il lui recommandait de ne faire à cet égard aucune démarche qu'elle ne lui fût preſcrite expreſſément.

Pour marquer quelque apparence de bonne foi dans cette négociation, il fallait montrer la ré-

ponſe de l'Abbé *Tencin*; mais elle aurait découvert toute l'intrigue. Pour y ſuppléer, » le Cardinal, dit ſon Secretaire, en fit une à Verſailles, de commande, où je mis les chiffres comme ils me venaient en penſée, au-deſſus deſquels il me dicta des coq-à-l'âne & des menſonges, entre autres que Sa Sainteté avait dit à l'Abbé *de Tencin* qu'elle s'était bien apperçue qu'un autre lui-même, c'eſt-à-dire, le Cardinal *Dubois*, s'était mêlé de cette affaire, & y travaillait efficacement. Il contrefit admirablement la ſignature de l'Abbé, & porta effrontément cette réponſe au Roi, qui, ne connaiſſant point la ſignature de ſon Miniſtre à Rome, crut que c'était effectivement la lettre originale; de ſorte que Sa Majeſté dit enſuite à M. l'ancien Evêque de Fréjus, que le Cardinal *Dubois* lui avait fait voir une réponſe ſatisfaiſante de l'Abbé *de Tencin* au ſujet de la nomination qu'elle avait donnée en ſa faveur. »

La Cour quitta Verſailles & alla à Meudon, où le Cardinal logea dans l'appartement du Dauphin: il laiſſa ſon Secretaire à Verſailles pour veiller ſur ſes papiers & ſes effets les plus précieux. Il lui remit toutes les clefs de ſes armoires & bureaux. On fit coucher dans ſa chambre un Suiſſe, car elle renfermait de grandes richeſſes. Outre l'argent monnoyé, le Cardinal y avait dépoſé une urne d'argent remplie de tabac d'Eſpagne, avec un couvercle magnifiquement travaillé, aux armes de la Reine Douairiere d'Eſpagne, qui lui en avait fait préſent; ſa caſſette renfermant beaucoup d'or & de pierreries, les livres de compte de la Régence, garnis en argent, un ſac de médailles du Sacre, de même métal, quantité d'autres grandes médailles d'or frappées pour cette cérémonie; des bi-

joux, plusieurs pieces d'étoffes de Perse à fond d'or & d'argent, & un paquet cacheté aux armes du Prince *de Rohan*, rempli de diamants, qui étaient le reste des présents destinés lors de l'échange de l'Infante Reine & de la Princesse des Asturies. *Son Eminence les gardait soigneusement depuis ce temps pour les mettre dans son greffe, car il volait & le Roi & le Régent.*

Ce Prince ne craignant plus les Princes légitimés, voulut se réconcilier avec eux; & pour y réussir, il les fit rétablir dans les honneurs dont il les avait privés dans le temps des troubles. On leur rendit la jouissance des prérogatives de Princes du Sang; mais avec exclusion du droit à la succession de la Couronne, en cas que la Maison de Bourbon vint à s'éteindre. Cependant il fut réglé que pour les distinguer, ils ne traverseraient point le parquet (1), comme les Princes du Sang; mais qu'ils auroient, comme eux, le salut du bonnet, en les nommant par leurs noms, ainsi que les Ducs & Pairs. De plus, on leur accordoit à la Cour tous les honneurs des Princes du Sang, à condition que dans les festins ou cérémonies publiques, ils n'y seroient point assis ni placés tout-à-fait sur la même ligne. C'est ainsi que la Cour rétablit l'égalité entre les deux freres, le Duc du *Maine* & le Comte de *Toulouse*, dont le ca-

(1) Les Princes du Sang seuls traversent le parquet placé devant le fauteuil du Roi, au Lit de Justice, tous les autres en font le tour.

Le Président, qui recueille les opinions, dit aux Princes du Sang : *Monsieur, votre avis?* & à tous les autres, il ajoute au mot *Monsieur*, le nom de leur Pairie du Duché.

det, qui étoit toujours demeuré fidele au Régent, ſe vit déchu d'une partie des droits & prérogatives que lui avait mérité cet attachement inviolable. Ses réclamations furent inutiles, & il fut réduit aux termes de ce réglement, qui plaça les fils du Comte du *Maine* au rang des Ducs & Pairs, à leur tête cependant.

Le papier incommodait toujours, dit l'auteur de la vie du Régent; c'était une eſpece d'inſecte dont on ne pouvait ſe débarraſſer. Le Duc d'*Orléans* & le premier Miniſtre y donnerent cette année une nouvelle attention. Ils établirent une tontine par le moyen de laquelle on devait éteindre pour ſoixante-dix millions d'effets liquidés, & trois mille action de la Compagnie des Indes.

On érigea en même temps une chambre à l'Arſenal, pour connaître des malverſations qu'avait occaſionné le *viſa* des billets de banque & des actions. Les diverſes opérations qu'on avait été obligé de faire pour liquider, avaient déja fait découvrir une partie de ces brigandages. Ils furent décretés, convaincus d'avoir détourné à leur profit, plus de quinze cents actions, & condamnés à mort. On ſubſtitua à cette peine, les priſons perpétuelles pour les uns, & les galeres pour les autres. Cette Chambre qui n'avait été créée que pour juger les financiers, fut chargée enſuite du procès d'un ſujet plus illuſtre. Le premier Juillet 1723, M. *le Blanc*, Secretaire d'Etat pour la guerre, eut ordre de ſe retirer à trente lieues de Paris, & de remettre tous les papiers qui concernaient ſon miniſtere à M. *de Breteuil*, qui fut nommé pour le remplacer.

» Le renvoi de M. *le Blanc*, dit le Secretaire

intime, était une condition que l'on avait exigée du Cardinal, avant d'être premier Miniſtre; mais Son Eminence pour mieux couvrir ſon jeu & rendre la choſe plus touchante, dit en ſe plaignant, & preſque la larme à l'œil : ce pauvre M. *le Blanc*, le meilleur de mes amis, a eu le malheur de tomber auſſi dans des fautes, & j'en ſuis très-fâché »; il s'agiſſait de ſommes conſidérables dont il prétendait avoir diſpoſé par les ordres de S. A. R. On parlait auſſi de regiſtres racommodés ou renouvellés par un nommé *Sandrier*, qu'on avait, diſait-on, enfermé dans une maiſon de campagne près de Paris, pour qu'il travaillât en ſecret, & dont quelque temps après, on avait trouvé le corps coupé par morceaux dans l'endroit le plus ſecret de la maiſon. Trois mois après que M. *le Blanc* eut été déplacé, il fut arrêté & conduit à la Baſtille, où la Chambre de l'Arſenal reçut ordre de lui faire ſon procès.

Les plus petits détails fixaient l'attention du Prince & du Cardinal-Miniſtre. L'Univerſité d'Avignon était auſſi indulgente en ce temps-là, que celle d'Orange, du temps de *Rabelais*, qui y acheta des degrés pour ſon ſoi-diſant camarade, appellé *Joannes Caballus*, lequel n'était autre que ſon cheval. Pour remédier à cet abus, on ordonna que les degrés pris dans l'Univerſité d'Avignon, ſeraient inutiles, à moins que les gradués ne juſtifiaſſent par une atteſtation juridique de l'Archevêque de cette ville, qu'ils avaient rempli le temps d'étude, & les autres formalités preſcrites par les édits & déclarations.

Paris & les Provinces étaient inondés de livres de toute eſpece : la religion, le gouvernement & les bonnes mœurs y étaient ouvertement attaqués.

On renouvella les anciennes défenſes d'imprimer, faire imprimer ou débiter aucun livre, même anciennement approuvé, ſans privilege ou permiſſion du Garde-des-Sceaux. On défendit par le même arrêt de faire imprimer aucuns livres ou feuilles volantes, ſans la permiſſion des Juges de police des lieux, & l'approbation de perſonnes capables, commiſes à cet effet. Le Garde-des-Sceaux fut particuliérement chargé de veiller à l'exécution de ces ordonnances.

Le nombre exceſſif de manufactures de toiles rayées & à carreaux, ſiamoiſes, & autres ouvrages de cette nature établies dans la Généralité de Rouen, occupait une partie des bras qui devaient être employés à la culture des terres, & principalement à la récolte. Cette diſette de moiſſonneurs s'était fait ſentir ſi vivement en 1722, que la récolte n'avait pu ſe faire dans les temps convenables, & que beaucoup de bled avait germé & s'était perdu ſur pied. Pour rendre ces bras à l'agriculture, on ordonna un dénombrement des manufactures, afin de pouvoir les réduire avec connaiſſance de cauſe au nombre néceſſaire pour fournir de l'occupation, ſeulement au ſurplus des agriculteurs. On ordonna auſſi proviſoirement que toutes ces manufactures, excepté celles de Rouen & de ſes fauxbourgs, ceſſeraient entiérement leur travail pendant les mois de Juillet & d'Août, juſqu'au quinze de Septembre, pour donner la liberté à tous les ouvriers, de s'employer à recueillir les grains.

Cependant la ſanté du Cardinal, que ſes anciennes débauches avaient fort altérée, s'affaibliſſait tous les jours. Son application continuelle aux affaires, & des retours multipliés vers ſes

vieilles inclinations, l'uſerent entiérement. Il avait de fréquents accès de fievre, & était ſouvent obligé de s'abſenter des conſeils. » M. *Maréchal*, premier Chirurgien du Roi, vint le trouver, dit le Secretaire, par un motif d'amitié & d'ancienne connaiſſance, & non pour lui demander aucune grace dont il n'avait pas beſoin, étant comblé des bienfaits du Roi. C'eſt ce qu'il eut ſoin d'annoncer d'abord au Cardinal. Il lui dit : Monſeigneur, je viens uniquement pour tâcher de rétablir votre ſanté, & pour vous donner de bons conſeils. Les *Dodart*, les *Helvetius*, les *Chirac*, les *la Peyronnie* ne vous tireront pas d'affaire. Il faut que votre Eminence ſuive exactement & de point en point le régime de vie que je lui ai preſcrit depuis long-temps, & que j'ai l'honneur de lui répéter encore aujourd'hui. Il faut ſur-tout, Monſeigneur, vous abſtenir de la fillette. Le Cardinal ſurpris de cette derniere propoſition, répondit bien vite : pour moi, je trouve que cela m'adoucit l'uretre, & me fait du bien. M. *Maréchal*, frappé de cette réponſe, vit bien que c'était un homme incorrigible & incurable. Il ſe retira en lui témoignant ſa douleur de ce qu'il était rétif à ſes remontrances. »

Il fut obligé de redoubler ſon travail à l'occaſion de l'aſſemblée du Clergé, auquel on demandait un don gratuit. Cet Ordre ne s'était pas aſſemblé depuis la mort de *Louis XIV*, & l'on craignait de le voir réuni en corps, à cauſe des querelles théologiques qui le partageaient. Le Cardinal avait pris toutes les précautions poſſibles pour rendre cette aſſemblée tranquille. Tous les Evêques qui ſe trouvaient à Paris & n'étaient pas Députés de leur Province, eurent ordre de ſe retirer

retirer dans leur diocese. Les assemblées particulieres choisirent, par l'insinuation du Ministre, les plus modérés pour l'assemblée générale. Celle-ci avait d'abord élu pour Présidents, les Archevêques d'Aix (M. *de Vintimille*, depuis Archevêque de Paris), de Narbonne, & les Evêques de Châlons-sur-Saone & de Chartres. Mais l'Archevêque d'Aix ayant proposé de prier le Cardinal *Dubois*, de venir présider, toute la compagnie le nomma Président par acclamations; quoique l'Archevêché de Cambrai, qui est dans le pays conquis ne fût point réuni au Clergé de France. On députa à Versailles des Archevêques & des Evêques pour faire cette invitation. Elle fut bien reçue, & le Cardinal l'accepta volontiers pour être à même de maintenir la paix dans cette compagnie; mais sa mauvaise santé ne lui permit qu'une fois de la présider.

Le discours qu'il prononça dans cette séance fut très-goûté, & méritait d'être conservé. Le voici. » J'ai attendu avec impatience le jour où je pourrais marquer à cette auguste assemblée, la vive reconnaissance que je ressents de la grace que vous m'avez faite. Vous avez bien voulu m'associer au Clergé de France, & je sais à combien de mérite & à quelle gloire vous m'associez; mais j'ose dire que ce qui est si glorieux pour moi, l'est aussi pour vous. Vous auriez pu craindre un Ministre, qui, quoique honoré du sacerdoce, eut pu être disposé dans quelques occasions à le sacrifier à l'Empire. Ce penchant à croire les intérêts de l'un plus pressants que ceux de l'autre, n'est que trop grand; mais votre zele pour l'Etat ne vous a pas permis une crainte qui pouvait paraître légitime, & en m'admettant dans l'intérieur

de vos délibérations, vous prouvez de la maniere la plus authentique, la droiture & la sincérité de vos intentions pour le service du Roi. Je sens de mon côté à quoi m'engage cette confiance : il faut qu'un Ministre, à qui le Clergé fait l'honneur de ne le redouter pas, s'en rende digne en redoublant ses soins pour l'avantage du Clergé ; tout ce que peut l'autorité du Ministre, je le dois à vos intérêts ; ainsi, loin que les devoirs dont j'étois chargé, & ceux que vous m'imposez de nouveau, viennent jamais à se combattre, la place que j'occupe dans l'État, me fournira des moyens de satisfaire à celle que vous me donnez dans l'église. »

» Je suis sûr, Messieurs, & je vous outragerais par le moindre doute, que vous ne me donnerez à porter au Roi, dans le cours de cette assemblée, que d'anciennes, ou plutôt d'éternelles preuves de l'attachement des églises du Royaume pour leur protecteur, que des gages nouveaux & certains du dévouement du Clergé à la Couronne, & de sa tendresse respectueuse pour la personne de Sa Majesté, tandis que je ne vous porterai que les précieuses assurances de l'attachement du Roi à la religion, que les maximes dont il est instruit & pénétré ; que ses sentiments en faveur de la plus illustre portion de l'église universelle, que des témoignages de la préférence qu'il lui donne au-dessus de tous les autres sujets dans son affection. Je n'aurai rien de part & d'autre à dissimuler, ni à affaiblir, ni à exagérer ; je ne dois m'étudier qu'à être précis, & à transmettre si fidélement les sentiments du Roi & de son Clergé, qu'il ne reste aucun doute sur ce que le souverain doit attendre du zele & de la fidélité de ses

ſujets, & ſur ce que le Clergé peut eſpérer de la religion, de la prudence & de l'affection du Roi. »

L'Aſſemblée du Clergé, dit l'Auteur de la vie du Régent, fut très-paiſible. Ce n'eſt pas que la plupart de ceux qui la compoſaient n'euſſent formé de grands projets contre leurs adverſaires, mais ils ne purent en exécuter aucun : A peine même y parla-t-on des matieres théologiques. Les délibérations furent reſtreintes aux ſeules affaires temporelles. En vain eſpérerent-ils par leur promptitude à ſuivre les intentions de la Cour, d'en obtenir ce qu'ils ſouhaitaient : ils n'en reçurent que des compliments & des aſſurances générales de protection & de faveur. On leur donna même à entendre qu'on croyait en avoir aſſez fait pour eux juſque-là, & qu'ils devaient être contents de la maniere dont on avait ſoutenu l'autorité du premier Ordre dans les affaires de l'Egliſe. Ils ſe flatterent vainement que la mort prochaine du Cardinal *Dubois* leur procurerait quelque liberté. Le Duc d'*Orléans* apporta à les contenir la même fermeté & la même attention ; enſorte que cette aſſemblée, ſur laquelle les Jéſuites & leurs adhérents avaient tant compté, ſe termina ſans aucun ſuccès.

Elle marqua cependant, ajouta le même Auteur, ſes ſentiments & ſes intentions par des traits bien ſinguliers. Elle ôta au P. *Alexandre*, fameux Dominicain, une penſion de huit cents livres, pour la donner au Jéſuite *Longuval*, Auteur d'une mauvaiſe hiſtoire de l'Egliſe Gallicane. Il dut ce bienfait aux intrigues du P. l'*Allemand*, qui ſans doute le partagea avec lui.

L'aſſemblée n'avait jamais marqué juſque-là que

de la partialité, mais elle fit en même temps un trait de puérilité & de niaiſerie digne des ſiecles d'ignorance. Cette compagnie ſi reſpectable, donna une penſion de cent écus à un ſavetier de la paroiſſe de Saint-Sulpice, nommé *Nutelet*, qu'on diſait être un des plus zélés partiſans de la Bulle, & à qui on attribuait quantité de converſions. Les Appellants ſe vengerent par une eſtampe, où cet artiſan était repréſenté recouſant les morceaux de la Conſtitution déchirée. Le Cardinal *de Biſſi* & le Curé de Saint-Sulpice lui préſentaient chacun une bourſe pleine d'argent, pour l'engager à employer toute ſon habileté à cet ouvrage important.

L'Evêque de Siſteron ſe rendit à la Cour & fit répandre le bruit qu'il allait être adjoint au Cardinal, dont les infirmités augmentaient tous les jours. Il en reçut même les compliments; mais ce fut en vain. Le Duc d'*Orléans* ſe méfiait d'un Prélat qui avait été Jéſuite & en conſervait l'eſprit & l'aſtuce. On commença vers le temps de ſon arrivée à Verſailles, à ſoupçonner que le friſſon & la fievre qui tourmentaient le Miniſtre étaient les ſymptômes d'un abcès dans la veſſie. Il ſe trouva tout-à-fait abattu, & ne vécut plus que de conſommés, que *Baſtide*, ſon chef de cuiſine, faiſait & apportait lui-même. Malgré ſes ſoins, le Cardinal criait qu'ils ſentaient la fumée, & s'en plaignait tous les jours. *Baſtide* eut beau l'aſſurer qu'il les faiſait au bain-marie, S. E. n'en voulut rien croire. Elle lui défendit de parler davantage, & même d'ouvrir la bouche quand il lui apporterait ſes conſommés.

Cependant un particulier qui avait connu le Cardinal en Angleterre, & qui était en relation

avec lui, apporta à ſon hôtel vingt-quatre jambons de la Mecque. La rareté & la délicateſſe de ces jambons en faiſaient un préſent très-recherché; cependant on ne ſavait comment le faire agréer au Cardinal, parce que *Baſtide* ne pouvait plus lui parler. Ce chef trouva un expédient pour ſuppléer à la parole. En lui donnant ſon conſommé, il tint devant ſes yeux un mémoire de deux lignes ſeulement, écrites en gros caracteres, qui annonçait les jambons. Le Cardinal en buvant & reprenant haleine, repouſſait & repliait ce papier, *Baſtide* le redreſſait à chaque fois. A la fin l'Eminence, laſſe de ce jeu, rompit la premiere le ſilence, & lui dit bruſquement: allez-vous faire f...., vous & l'homme aux jambons.

Ses incommodités ne l'empêcherent pas de faire la revue des Gardes-Suiſſe & Françaiſes, avant celle que le Roi devait en faire. Pour cet effet il monta à cheval, accompagné du Maréchal *de Berwick* & du Secretaire de la guerre. Quoiqu'on eût cherché dans Verſailles le cheval le plus doux & le plus tranquille; il ſe bleſſa & ſentit tout le danger de ſon état. Il ſe fit apporter ſur le champ de Verſailles ſa caſſette & ſes bijoux; mais les Chirurgiens déciderent qu'il fallait lui faire une amputation à la veſſie, en retrancher les parties malades, & que cette opération demandait qu'il fût tranſporté à Verſailles, dans ſon hôtel.

Pour exécuter cette ordonnance on tranſporta Son Eminence, le 9 Août 1723, à cinq heures du matin, de Meudon à Verſailles, dans la litiere du Roi. Il ſe coucha ſur le champ. Les chirurgiens préparerent leurs inſtruments pour

opérer, & lui appliquerent des cataplasmes pour ramollir les chairs. On fit venir le Pere *Germain* pour confesser Son Eminence. Après que ce Récollet eut passé un demi-quart d'heure avec elle on se disposa à lui donner le Viatique, & les flambeaux furent distribués à sa livrée. Mais il fit suspendre cette cérémonie, en disant qu'un Cardinal ne devait, même *in articulo mortis*, être administré que par un Cardinal. On fit partir à l'instant un courrier pour le Cardinal *de Biffi*, qui n'eut pas le temps de remplir cette fonction.

Ces préparatifs faisaient perdre du temps, le danger était pressant, & le Cardinal ne pouvait se résoudre à subir l'opération. M. *de la Peyronnie* envoya un exprès au Duc *d'Orléans*, pour l'avertir de cette irrésolution funeste. Le Prince arriva à trois heures après-midi, & s'entretint un moment avec ce célebre Chirurgien. Celui-ci représenta à Son Alteſſe royale, que le Cardinal ne se releverait jamais, soit qu'on lui fît l'opération ou qu'on la supprimât; parce qu'elle aurait dû être faite trois mois auparavant, & qu'on avait attendu trop long-temps. Il fallait donc la faire dans le temps, répondit le Prince. Mais, Monseigneur, repliqua M. *de la Peyronnie*, en frappant du pied sur le parquet, vous connaissez le Cardinal..... y a-t-il eu moyen de lui faire entendre raison là-dessus?

Son Alteſſe royale insista sur la nécessité de l'opération, qui pourrait peut-être sauver son favori. Il entra alors dans la chambre du malade, & lui dit: Cardinal, où est ta fermeté, où est la constance que j'ai toujours connue en toi? Monseigneur, répondit-il d'une voix mourante, je n'ai point de fermeté contre la grande douleur..

C'eſt pour ton bien, reprit le Prince, c'eſt pour te ſauver la vie.... & je ne ſortirai pas de ta chambre que l'opération ne ſoit faite. Les garçons Chirurgiens tinrent le malade pendant que M. *de la Peyronnie* opéra; il ouvrit la veſſie, & y trouva pluſieurs abſcès. Pendant les plus grandes douleurs, Son Eminence cria pluſieurs fois: *Bourreau, bourreau*, & ſur la fin: Eh! Meſſieurs, épargnez-moi. L'opération étant achevée, le Duc *d'Orléans* s'en retourna à Meudon auprès du Roi, & laiſſa l'Evêque de Nantes auprès du Miniſtre. Cet Evêque reſtait, en apparence, pour empêcher qu'on ne détournât quelque meuble ou quelque papier; mais en effet afin qu'il ſe trouvât quelqu'un de confiance auprès du Cardinal, s'il voulait faire paſſer des choſes ſecretes à Son Alteſſe royale.

Le Prince & le Roi envoyaient des Pages de deux heures en deux heures pour ſavoir des nouvelles de la ſanté du malade. On en augura mal dès l'inſtant de l'opération, parce qu'il s'éleva un orage; état de l'athmoſphere très-dangereux pour les plaies récentes. Cependant il paſſa la nuit aſſez tranquillement, & lorſqu'on leva le premier appareil, on conçut quelqu'eſpérance. Le malade envoya chercher M. *Pecquet*, qu'il chargea de pluſieurs choſes importantes pour Son Alteſſe royale. La matinée s'écoula ainſi paiſiblement: mais à trois heures après-midi, il lui prit une ſueur froide qui donna à peine le temps d'apporter l'Extrême-Onction. Il perdit auſſi-tôt connaiſſance, & rendit le dernier ſoupir le 10 Août 1723, ſur les quatre heures & demie du ſoir, âgé de ſoixante-ſix ans, onze mois & quatre jours.

» D'abord que le Cardinal eut fermé les yeux, la nouvelle en fut portée à Son Alteſſe royale,

qui ne put retenir ſes larmes, & qui aimait véritablement ce Miniſtre, auquel elle fit l'honneur de ſuccéder dans le miniſtere. Cependant ce Prince fut bientôt conſolé de cette perte, ſoit qu'il eût peur, comme on le lui avait inſinué pluſieurs fois, que le Cardinal ne l'abandonnât & ne le ſacrifiât dans la ſuite, ſoit qu'il eût pris ombrage de ce que cette Eminence cherchait à ſe faire aimer, & à faire plaiſir à toute la Maiſon du Roi. »

Ce Prince rappella le ſoir même de cette mort le Comte *de Nocé*, ſon favori, & lui écrivit ces ſeuls mots : *Morte la bête, mort le venin; Nocé, reviens.* Ils ſouperent enſemble, & chercherent à oublier dans les plaiſirs de la table la douleur de cette perte. Le Duc *de Noailles* fut auſſi rappellé par une lettre contenant ces paroles : *Pax vivis, requies defunctis.* Le Comte *de Morville* mit le ſcellé à la ſur-Intendance, & prit les clefs des armoires & des bureaux. Il remit à Son Alteſſe royale le paquet de diamants cacheté aux armes du Prince *de Rohan*, & fut chargé de veiller à l'exécution des dernieres volontés du Cardinal. Les Abbés *Hauteville* & *Vernier* eurent chacun une Abbaye de deux mille livres de rente. L'Abbé *de Chauliac*, ſon Aumônier, une penſion du Roi de quinze cents livres, outre un Canonicat de la Collégiale de Cambrai, dont le Cardinal l'avait pourvu. Le Sieur *Deſtouches* eut une penſion de ſix mille livres, ainſi qu'une Dame *de moyenne vertu*, dit le Secretaire, dont il ne fut fait aucune mention dans le teſtament.

Le Cardinal avait deſſein de faire le Duc *d'Orléans* ſon légataire univerſel; mais ce Prince n'y voulut pas conſentir, & il n'acceptait que la vaiſſelle de vermeil que le Cardinal avait fait

faire pour les repas de cérémonie. Il laiſſa à ſes héritiers onze cents mille livres en eſpeces, ſans compter cinq cents mille que M. *de Breteuil* lui devait, & un brevet de cent mille écus ſur la charge de ſur-Intendant des Poſtes, ſept à huit cents mille livres en meubles & effets, & vingt-cinq à trente mille livres de rentes ſur l'hôtel-de-ville. C'était le produit de l'Archevêché de Cambrai, des Abbayes de Saint-Juſt, Nogent-ſous-Couci, Bourgueil, Airvaux, Cercamp, Bergue-Saint-Vinox, & Saint-Bertin de Saint-Omer.

Ses héritiers furent le Sieur *Dubois* Secretaire du Cabinet du Roi, Directeur des ponts & chauſſées, &c., & ſon fils le Chanoine de Saint-Honoré. Celui-ci ne profita en aucune maniere d'une auſſi riche ſucceſſion; mais après avoir ſatisfait les créanciers de ſon oncle, autant qu'il en put connaître, il diſtribua le reſte aux pauvres, comme des biens provenus des revenus eccléſiaſtiques. On fit à cette Eminence de magnifiques funérailles : elle fut enterrée dans le caveau des Chanoines de Saint-Honoré, comme nous l'apprend l'Epitaphe gravée ſous ſon modeſte mauſolée.

D. O. M.

Hic ad aram majorem & in communi Canonicorum ſepulcreto ſitus eſt.

GUILLELMUS DUBOIS, S. E. R. Cardinalis, Archiepiſcopus & Dux Cameracenſis. S. Imperii Princeps, Regi à Secretioribus Conſiliis, mandatis & Legationibus, primarius Regni Adminiſter, publicorum curſorum Præfectus, hujus Eccleſiæ Canonicus honorarius.

Quid autem hi tituli nisi arcus coloratus & vapor ad modicum parens!

Solidiora & stabiliora bona viator mortuo precare.

Obiit anno M. DCC. XXIII, ætatis LXVII, hæredes grati erga Regem, & SS. Pontificem animi monumentum PP.

La légende de la médaille qu'on fit frapper en son honneur, ne se renfermait pas dans un cercle aussi modeste. D'un côté était son effigie, & de l'autre un arbre renversé par la tempête, avec ces mots : *Visa est dum stetit minor.* On donnait à entendre par-là, que son mérite n'avait été connu qu'après sa mort. Les Satyriques parlerent un autre langage; ils lui firent cette Epitaphe :

Ici gît cet illustre Cuistre;
Chapon, quoique jadis taureau,
Fait gros rouget de maquereau,
Et mort premier Ministre.

Les uns observerent que le Cardinal était mort un an & un jour précis après avoir fait exiler de la Cour le Maréchal *de Villeroi*. D'autres faisant allusion à l'Arrêt rendu pendant son ministere, pour peser les louis d'or avec le trébuchet, & à l'opération qu'il avait soufferte la veille de sa mort, disaient que Son Eminence avait été pesée dans l'autre monde, & qu'elle ne s'était point trouvée de poids. On fit même des réflexions malignes sur un violent ouragan qui s'éleva pendant qu'on le transportait de Versailles à Paris.

FIN.